ESSAIS ET DOCUMENTS

SIMONE TÉRY

Ils se battent

Thermopyles



ÉDITIONS HIER ET AUJOURD'HUI

ILS SE BATTENT AUX THERMOPYLES

DU MEME AUTEUR

Reportages :

EN IRLANDE (Flammarion) (*épuisé*).

FIEVRE JAUNE. La Chine convulsée (Flammarion) (*épuisé*).

FRONT DE LA LIBERTE. Espagne 1936-1938 (Editions Sociales Internationales) (*épuisé :* édition détruite pendant la « drôle de guerre » par le gouvernement Daladier).

Critique :

L'ILE DES BARDES. Les écrivains de la renaissance irlandaise (Flammarion) (*épuisé*).

Théâtre :

COMME LES AUTRES (Cahiers de « Bravo »), Prix Séverine (*épuisé*).

Romans :

PASSAGERE (Valois) (*épuisé*).

LE CŒUR VOLÉ (Denoël) (*épuisé*).

LA PORTE DU SOLEIL (Hier et Aujourd'hui).

SIMONE TÉRY

Ils se battent aux Thermopyles



ÉDITIONS
HIER ET AUJOURD'HUI
24, Rue Racine
PARIS VIe

I

COMMENT J'AI PERCE LE RIDEAU DE DOLLARS

On a beau, en ces temps difficiles, avoir l'habitude des aventures... Je cherche en vain quelle explication je pourrais donner si les monarcho-fascistes, par ce beau jour d'octobre, ont l'idée de regarder ce qu'il y a sous la bâche de ce camion militaire, s'ils m'y découvrent cachée entre des caisses et des ballots, en compagnie d'un civil grec également suspect... Je suis à demi couchée sur des roues de secours dont l'armature de fer me rentre dans les côtes, et je suis obligée de m'arc-bouter des pieds, de m'agripper des mains pour ne pas me bosseler le crâne à chaque cahot. Je songe avec nostalgie au doux avion d'argent par quoi a commencé cette odyssée, et ne me doute pas qu'approche pour moi ce temps des *alogos* où un voyage en camion, même sur des roues de secours, me paraîtra un rêve fabuleux...

Quels bonds désordonnés il fait, ce poussif véhicule ! Tout danse et brinqueballe dans un bruit fracassant. Nous avons dû retenir avec nos pieds, avant de le caler tant bien que mal, le lourd baril d'essence qui a failli nous tomber dessus. Quant au bidon

d'huile, il s'est soudain jeté sur mon ravissant sac de toilette en peau de porc, rapporté l'an dernier de Montévidéo, et l'a enduit d'un énorme crachat gluant.

Quel ennui de ne pas savoir où on est, de ne pas voir la route, la couleur du paysage, le visage des passants ! M. Truman, de cette Grèce dont mes rêves ont été nourris depuis l'enfance, ne me permet de voir que des caisses marquées U.S.A., et un baril, également américain. Si l'on m'avait dit que j'aurais, un jour, le bonheur de me trouver à Athènes, mais que je n'en connaîtrais que le ciel d'étoiles, l'odeur d'iode, de friture et de piment grillé, que, du Parthénon, je n'apercevrais à la dérobée, la nuit, qu'une petite silhouette fantôme, là-bas, sur un ciel d'encre bleue...

Je me demande pourquoi si souvent le camion freine pile, et s'arrête brutalement, comme à un cheveu d'un mur ou d'un précipice. Et encore, si nous n'avions à redouter que les murs et les précipices ! Sont-ce les fascistes ? Oui, parfois on entend des bruits de voix, on doit demander ses papiers au chauffeur. Alors, nous retenons notre souffle. Je crois qu'on va entendre les battements de mon cœur. Mais le camion repart brusquement, en grinçant de tous ses engrenages, et, dans un affreux cliquetis de ferraille, nous recommençons à sauter en l'air comme des crêpes dans une poêle. Sûrement, nous devons rouler dans la nature, en plein décor — ou alors c'est que les routes, en Grèce, sont les plus pitoyables d'Europe...

Voilà où nous en sommes, pourtant, deux ans à peine après les cloches de la victoire, deux ans après que les Alliés, Hitler et Mussolini enterrés, ont solennellement juré d'extirper les derniers vestiges du fascisme de la surface de la terre. Aujourd'hui, fin octobre 47, moi, simple journaliste, j'en suis réduite, par la grâce de M. Truman, à me cacher comme on faisait au temps des nazis, seulement pour faire mon métier, qui est de regarder et de raconter au public ce que j'ai vu. Car, M. Truman, le chantre

de la « démocratie » et de la liberté, n'admet cependant que l'opinion qui soit conforme à la sienne. C'est ainsi qu'il vient, dans ce pays d'Europe où il est le maître, de faire froidement supprimer par ses valets d'Athènes les deux journaux démocratiques *Rizospastis* et *Elefteri Ellada.*

Déjà, il y a huit mois, en mars 47, alors que le pseudo-gouvernement grec s'efforçait encore de maintenir, du moins dans la capitale, une apparence de démocratie en trompe-l'œil à l'usage des étrangers, un jeune journaliste français, mon camarade Germain Rigal, se vit un beau matin arrêté à Salonique et promptement expulsé de Grèce entre deux gendarmes. Et quel était son crime ? Il avait suivi dans la Grèce libérée cette fraction de la très officielle commission d'enquête de l'O.N.U., ces délégués démocratiques qui, eux, avaient pris l'enquête au sérieux et voulaient se renseigner sur les deux parties. Rigal ayant, dans ces conditions, réussi à rencontrer et à interviewer Markos, fut traité comme un malfaiteur par les « démocrates » du gouvernement. Quant au long rapport des délégués de l'O.N.U. sur la Grèce des andartès et au mémorandum que leur avait remis Markos, la commission refusa d'en prendre connaissance, sous prétexte qu'elle n'était pas au complet lorsqu'ils furent obtenus... De sorte que, dans cette étrange enquête menée par l'organisme qui a la prétention de représenter la conscience et la justice de toutes les nations du monde, l'une seule des deux parties en cause fut interrogée. La thèse du gouvernement de fascistes et de collaborateurs intronisé par les Anglo-Américains, ses calomnies et ses mensonges, furent acceptés comme vérité d'évangile. Le juge de paix de mon village se fait une toute autre conception de l'impartialité de la solennelle O.N.U....

Oui, mais tout ceci se passait en mars 47. Vous pensez bien que de si précieux encouragements donnés par l'O.N.U. aux monarcho-fascistes d'Athènes n'ont pas été sans porter leurs fruits. Aujourd'hui, où l'on a cyniquement laissé tomber les derniers

masques hypocrites de « démocratie », où la terreur atteint un paroxysme rarement atteint en aucun pays fasciste, où les républicains sont traqués, torturés, assassinés, où chaque jour les patriotes tombent devant les pelotons d'exécution de Sophoulis, le Blum grec, il est bien clair que je ne pouvais espérer arriver jusqu'au général Markos par des voies normales. La « démocratie », telle que l'entendent M. Truman et M. Marshall, m'obligeait à entrer illégalement en Grèce, à y déjouer à la fois les argousins de M. Sophoulis, les espions de l'*Intelligence Service* et les agents de Washington.

Heureusement, les démocrates grecs, à qui je me suis aveuglément confiée, ont un réseau de liaisons admirablement organisé. Je dirai un jour, lorsque nous aurons enfin la liberté de tout dire, les aventures de ce long périple clandestin, qui ne sont pas les moins surprenantes, et comment, d'anneau en anneau, j'ai remonté la longue chaîne qui, de l'avion, par le train, la charrette, l'auto, le cargo, et ce dernier camion enfin, devait me mener jusqu'à l'*alogo* grec.

Chaque jour, il me fallait changer de guide, et l'on me présentait souvent le suivant en un lieu obscur, de sorte que je devais demander qu'on allumât un briquet, et je regardais avec intensité l'homme, les traits déformés par la flamme tremblotante, craignant de ne pas le reconnaître le lendemain. Et le lendemain, en effet, le retrouvant au lieu dit, il ne ressemblait que de fort loin à ce que je le croyais. Mais chaque nouveau guide, par bonheur, m'avisait, lui, d'un regard d'aigle, et, le visage riant, m'abordait avec le plus grand naturel, comme si nous nous connaissions depuis toujours.

Et nous nous connaissions depuis toujours, en effet, aussi bien les messieurs impeccables de l'avion ou des grands hôtels que les paysans, les chauffeurs, les marins dont les rudes mains fraternelles m'ont tour à tour guidée. Quels regards nous échangions en nous abordant, quelles poignées de main en nous

quittant ! Nous ne savions pas les noms les uns des autres, nous étions sûrs de ne plus jamais nous rencontrer, et pourtant, pendant ces quelques heures où souvent nous n'échangions pas dix paroles, nous nous sentions liés par le plus fort lien qui puisse unir des hommes et des femmes : la passion de la liberté.

Tenez, ce nouveau mentor qu'aujourd'hui je distinguais à peine dans la pénombre verdâtre qui régnait sous cette bâche, je l'avais seulement reconnu, le matin, à son costume bleu marine et à sa casquette. Il semblait maintenant fort tranquille, comme si cet extravagant voyage eût été pour lui la chose du monde la plus naturelle. Il devait avoir l'habitude !

Les démocrates grecs, à vrai dire, n'ont guère connu que l'illégalité. D'abord, depuis sept ans ils font la guerre, depuis sept ans leur pays est occupé par les étrangers : les Italiens, les Allemands, puis ceux-ci chassés sans l'aide d'un seul soldat allié, après quelques semaines de libération, les Anglais, et enfin les Américains...

Mais, même avant la guerre, les prisons de Grèce et les camps de concentration étaient déjà remplis de démocrates : c'est que l'impérialisme britannique, qui avait tant d'intérêts en Grèce, divisait pour régner, attisait les dissensions, faisait et défaisait les gouvernements. La Grèce était pour l'Angleterre ce que sont, pour les Etats-Unis, les républiques de l'Amérique latine : une semi-colonie exploitable à merci, où des ouvriers au rabais, des paysans misérables s'exténuaient pour enrichir les banques et les sociétés étrangères. Révolutions de palais, dictatures militaires, gouvernements fantoches se succédaient avec le seul souci, semblait-il, de mâter ce peuple qui jamais ne cessa de lutter pour ses libertés. Le premier geste, par exemple, du plus libéral de ces gouvernements, celui de Vénizelos, fut, en 1929, de mettre le Parti Communiste définitivement hors la loi... Et, depuis 1936, le dictateur Métaxas, à l'imi-

tation d'Hitler et de Mussolini, faisait régner la terreur sur son malheureux pays.

Oui, il n'était pas étonnant que mon compagnon de voyage eût l'air si paisible. C'était un ouvrier du Pirée d'une cinquantaine d'années, et si les monarcho-fascistes l'avaient découvert en ma compromettante compagnie dans ce camion, il est clair qu'il n'en aurait pas été à sa première arrestation.

Il m'offrit l'une de ces cigarettes grecques d'un si pur, d'un si délicieux arôme, les meilleures que j'aie jamais fumées. Après la mienne, il alluma la sienne, et je remarquai, à la lueur de l'allumette, qu'il avait le nez courbe, mince et fin que j'avais toujours prêté à l'astucieux Ulysse. Cela m'enchanta. Je me sentis très rassurée, je pensai qu'un compagnon si plein de prudence, de sang-froid et de bravoure, si fertile en ruses et en stratagèmes, saurait me tirer de n'importe quel mauvais pas. Ulysse n'est-il pas l'ancêtre et le patron de tous les exilés, de tous les voyageurs clandestins, de tous ces coureurs de mers et de continents qui, au péril de leur vie, viennent chasser l'étranger de leur maison, délivrer leur patrie, leur Pénélope fidèle ?

Je demandai à mon Ulysse s'il n'avait pas, lui aussi, parcouru la mer féconde. Et, en effet, comme tant de Grecs, il avait pendant plusieurs années été marin sur un cargo. C'est pour cela qu'il parlait assez bien le français.

— Et comment dit-on « camarade » en grec moderne ? lui criai-je.

— Camarade, me répondit Ulysse à tue-tête — on était bien obligé de crier, à cause du bruit de cet enragé camion — ça se dit *sindrofé*. Mais, dans la Grèce libre, on n'emploie presque jamais ce mot-là. La majorité des andartès et des civils ne sont pas des communistes, et nous, nous ne voulons pas nous distinguer des autres puisque nous travaillons pour l'union nationale de tous les Grecs, quelles que soient leurs opinions politiques ou leurs croyances. Aussi, tout le monde s'appelle *sinagonisti*.

Ça n'est pas facile de traduire *sinagonisti* en français. *Agon* veut dire « lutte », « combat » ; *agonistis,* « celui qui lutte » ; et *sin* veut dire « avec » ; le *sinagonisti* est donc le compagnon de lutte, celui qui se bat avec vous. « Mais c'est le sens étymologique du mot *combattant !* » pensai-je, enchantée. C'est magnifique de pouvoir rendre à ce beau mot son sens plein et de dire superbement à ses camarades : « Salut, combattant ! Belle journée, combattante ! »

Chaque fois que le camion ralentissait pour traverser des villes ou des villages, je prêtais une oreille anxieuse aux bruits de cette vie qui se vivait à quelques centimètres de moi : le mugissement d'une vache, le son clair d'une enclume, l'appel d'une femme, les pleurs d'un enfant, le cri d'un berger rassemblant ses bêtes. Je sentais contre moi la vie chaude, pleine de secrets, de tourments, de ces hommes, de ces femmes dont je ne connaissais pas les visages et qui ne savaient pas que, pareils à l'espoir au fond de leur cœur, nous étions là, cachés au milieu d'eux, Ulysse et moi, qui les aimions.

A un moment, Ulysse tira de je ne sais où une grosse veste de cuir doublée d'une moelleuse peau de mouton, avec un col de la même blanche laine.

— Les camarades m'ont donné ça pour vous, me dit-il.

Je me souviens alors que les amis de la veille ont tâté, en hochant la tête, la mince étoffe de mon petit manteau de « demi-saison », qu'ils ont même considéré d'un air de commisération mes souliers « sport », les plus sérieux que je possédasse pourtant. « Vous n'êtes pas équipée pour voyager dans nos montagnes, m'avaient-ils dit. Nous tâcherons de vous procurer ce qui vous manque. On vous a bien dit, n'est-ce pas, avaient-il ajouté avec inquiétude, que la guerre que nous faisons est une guerre dure et que vous devez, par conséquent, vous attendre à un voyage dur ? »

Oui, on m'avait prévenue, mais devant ces vêtements d'expédition polaire, je n'en croyais pourtant

pas mes yeux : « Mais, voyons, nous sommes en Grèce ! m'écriai-je. Et c'est l'automne, et il est ici d'une merveilleuse douceur ! » Pour moi, comme pour vous, la Grèce c'était le pays des oliviers, des cyprès et des lauriers-roses, le pays du soleil, du Parthénon, des Vénus de marbre chaud gorgé de lumière. Je me doutais que, dans la montagne, il ferait plus frais, bien sûr, qu'au bord de cette mer de violette. Mais cette montagne grecque, je l'imaginais sèche et parfumée de thym, crépitante de cigales comme les monts des Maures et de l'Estérel — en plus méridional encore, puisqu'Athènes est à la latitude de la Sicile, et Salonique, la ville la plus septentrionale, à celle de Naples. Non, la Grèce que j'allais voir, ce n'était pas la Grèce des touristes, ni même des poètes, c'était une Grèce tout à fait inconnue, inexplorée encore, et pourtant plus grecque encore que l'autre. Ce n'était pas la Grèce des pierres mortes, c'était celle des hommes.

Je commence à reviser mes notions à la vue de cet extraordinaire équipement. Il peut donc faire froid dans ce pays d'Apollon, dieu du soleil ? Je me souviens alors que j'eus la même surprise en Espagne, il y a dix ans, et je frissonne encore en pensant à cette bataille de Téruel, à 80 kilomètres des orangers, où jamais je n'ai eu si froid de toute ma vie. Et je ne me doute pas que j'aurai plus froid encore en Grèce...

Je me dispose donc à essayer cette inattendue chlamyde grecque, qui a été évidemment coupée pour un redoutable guerrier aux larges épaules. Je l'endosse, et j'ai immédiatement l'air d'un chef esquimau. Je suis aussi à l'aise là-dedans que dans une guérite. Je bats l'air de mes bras de cuir, larges et raides, et la laine du col me chatouille le cou. Ulysse se met à rire d'aussi bon cœur que moi. Les Grecs ne sont pas des gens solennels : ils ont le rire aussi facile, aussi léger, que les Français. C'est très agréable. Le rire, c'est le premier langage commun des hommes. Rire ensemble, du même rire, c'est déjà être frères.

Je dépouille ma guérite dans laquelle j'étouffe, mais voilà que mon Ulysse me présente alors une paire de gigantesques, d'invraisemblables godillots, bardés de fers et de clous, faits d'un cuir grisâtre, raide et rugueux, pareil à celui d'un animal préhistorique. Alors, là je ne ris plus, je regarde la chose, les yeux ronds, n'en pouvant croire mes yeux, et puis, consternée, je regarde Ulysse. Non, il ne s'agit pas d'une mauvaise plaisanterie, ces souliers ne sont pas ceux d'un charretier mérovingien, ils me sont également destinés. Il me faut donc bien les essayer, eux aussi, mais si je le fais, c'est uniquement pour prouver à Ulysse que deux pieds comme les miens — qui pourtant ne sont pas petits — tiendraient à l'aise dans un seul de ces esquifs. Je lui démontre qu'ainsi chaussée, j'aurais beaucoup de peine, je ne dis pas à marcher, mais seulement à soulever ces pesants appendices, et qu'au reste, à mes premiers pas, je les perdrais infailliblement.

Vous comprendrez, j'en suis sûre, qu'on a beau être prête à tout pour faire son métier du mieux qu'on peut, imposer à une Parisienne, d'emblée, une pareille épreuve, c'est dur. Mais Ulysse, devant mon visage morne, m'expliqua avec la plus douce patience que ces disgracieux objets m'étaient véritablement indispensables pour parcourir la libre Grèce. Il ajouta qu'il me serait du reste utile, et même nécessaire, de mettre plusieurs chaussettes de laine pour n'avoir pas froid, ce qui occuperait de la place dans les souliers, et qu'il restait toujours la ressource de combler l'espace encore vide avec du papier. Ce qu'il me prouva sur-le-champ en froissant un journal en bouchon dont il bourra soigneusement l'extrémité des godillots. Il poussa même la gentillesse jusqu'à passer lui-même les lacets de cuir dans les trous à l'emporte-pièce qui servaient d'œillets, ce qui ne fut pas facile, d'abord parce que ces lacets n'avaient pas de bout métallique, et qu'il dut les épointer de son canif ; ensuite, parce que les cahots du camion ne favorisaient pas beaucoup les travaux délicats.

En un mot, Ulysse finit par me persuader de faire ce qui, une heure plus tôt seulement, m'eût paru inimaginable. Ce fut la première fois qu'un Grec eut raison de ma bretonne obstination. Mais ce ne fut pas la dernière. Au cours de ces deux longs mois passés dans la compagnie de simples andartès, il arrivait très souvent que je ne fusse pas d'accord avec l'un d'eux sur ce qu'il convenait de faire ou de ne pas faire. Mais, sans que jamais ils me heurtent de front, ils m'amenaient presque toujours, insensiblement, à me ranger à leur avis — ce dont, à la fin, je me trouvais fort bien, car ils avaient le plus souvent raison contre moi. Mais s'il suffisait dans la vie d'avoir raison pour l'emporter. Il faut encore persuader. Mais, eux, par la plus souple dialectique, la patience et la souriante douceur, ils parvenaient à me convaincre. A quoi je pus vérifier, jour après jour, que la Grèce est véritablement mère de la raison, de l'éloquence, de la courtoisie, et que d'elle nous tenons notre civilisation.

Ulysse me décida donc à chausser sans plus attendre ces redoutables objets, ce que je fis, — sur quoi, je me sentis sur-le-champ une assiette plus solide et le camion même avait plus de peine à me bousculer. J'achevai de me consoler en pensant que, pareille à ces petits personnages aux pieds lestés de plomb dont s'amusent les enfants, il me serait, grâce à cette pesante assise, impossible de tomber, ou du moins que, si ce malheur m'arrivait, je reviendrais de moi-même et immédiatement à la verticale.

Je frémis, aujourd'hui, à la pensée de ce qui serait advenu si j'avais laissé dans le camion ces souliers merveilleux ! Quelle reconnaissance je dois au camarade au paletot bleu marine ! Sans lui, il est bien clair que je serais morte à la peine dans les montagnes de Grèce, ou du moins que je ne serais jamais parvenue à accomplir ma mission, qui était de rejoindre le général Markos et de l'interviewer. Avec quel respect je finis par les considérer, ces serviteurs rudes et fidèles, ces souliers qui firent, hélas ! tant

d'envieux. Comme j'aurais voulu que chaque andartès pût en avoir d'aussi solides et d'aussi beaux ! Et avec quel respect, au terme de mon voyage, lorsque j'en fis cadeau à Zéphyros, mon dernier *sindesmos*, je m'en séparai !

La nuit, peu à peu, était tombée. Il y avait déjà huit heures que nous roulions. Tout le corps endolori, je rêvais au lit où bientôt j'allais tomber d'un sommeil de pierre. Non sans avoir, au préalable, fait honneur au plantureux repas que nous ne manquerions pas de trouver aussi. Car la faim me tordait l'estomac et me serrait les tempes dans un étau. Il faut dire que je n'avais rien mangé depuis le petit déjeuner du matin, dans cette maison amie. Aussi, lorsqu'Ulysse sortit deux pommes de sa poche et m'en offrit une, l'acceptai-je avec reconnaissance. J'y mordis à belles dents et faillis avaler jusqu'aux pépins. Cela permettrait d'attendre que ce maudit camion s'arrêtât enfin.

Mais, comme il ne s'arrêtait toujours pas, je finis par céder aux conseils d'Ulysse. Si on m'avait dit, au début de ce voyage, que j'aurais pu dormir dans cette boîte diabolique, je ne l'eusse point cru. Mais, de même que l'appétit est la meilleure des sauces, la fatigue est la meilleure des couches. Ulysse, du reste, étendit sur les roues la rude couverture grise qu'il avait aussi apportée pour moi ; il fit, malgré mes protestations, un oreiller de son paletot bleu marine, et je me lovai adroitement sur la rondeur du caoutchouc des pneus, en évitant l'armature de fer. Je sombrai tout de suite dans un sommeil étrange, brisé de sursauts, et dans les moments de demi-conscience, je sentais vaguement le bras d'Ulysse, pareil à celui d'une mère, qui me maintenait, m'évitant les chocs trop brutaux. C'est bon d'être protégée par un camarade.

Mais je me dressai soudain, réveillée par une immobilité, par un silence insolites. Le camion s'était arrêté, le moteur aussi. J'entendis crisser les souliers du chauffeur qui descendait de son siège. Ulysse alluma sa lampe électrique et se leva. Cela voulait dire qu'aucun danger ne nous menaçait. « Nous sommes arrivés ? » demandai-je. Ulysse répondit par un large sourire affirmatif, mais en même temps il porta son index à ses lèvres. Nous étions donc toujours en zone dangereuse. Mon camarade, dirigeant le jet de sa lampe sur sa montre, y dessina du doigt la moitié du cadran. Il me fallait attendre une demi-heure. Il était 10 heures du soir. La lampe s'éteignit ; j'entendis Ulysse escalader les caisses, se glisser sous la bâche dont le chauffeur avait dénoué les cordes et s'éloigner sur la route.

Où étions-nous ? Mystère. C'est une question, du reste, que je n'avais jamais posée depuis mon départ. Il vaut mieux ne pas savoir ce que l'on doit oublier. Ce n'était pas un lieu habité, en tout cas : l'absolu silence était celui de la pleine campagne. On n'entendait pas même aboyer un chien. Je pensai, cependant, qu'Ulysse avait dû se rendre dans quelque résidence isolée pour demander qu'on y préparât le savoureux repas et les bons lits que nous avions bien mérités après un si épuisant voyage.

J'eus un frisson. « Tiens, mais il ne fait plus chaud », remarquai-je. Je me souvins que, dans mon demi-sommeil, j'avais très souvent, sans y prêter attention, entendu grincer les changements de vitesse. Nous avions dû quitter les plaines, prendre de l'altitude. Et puis, la nuit... Je passai ma veste d'Esquimau et la trouvai très confortable. Oui, Ulysse savait ce qu'il faisait lorsqu'il m'avait obligée à mettre immédiatement deux paires de chaussettes de laine dans mes gros souliers.

Presque aussitôt, je fus éveillée par mon camarade qui remontait dans le camion : je m'étais assoupie sans m'en apercevoir. Ulysse saisit mes bagages — le sac de montagne, le sac de toilette et la couverture

grise — il m'aida à franchir caisses, bidons et ballots, et le chauffeur, sur la route, me reçut dans ses bras. A moitié endormie, Ulysse m'entraîna rapidement, sans dire un mot, dans un petit chemin entre des haies, devant lequel le camion s'était arrêté. A vingt mètres de là, deux hommes avec un animal attendaient. Les hommes, en un instant, eurent lié mes sacs avec des cordes des deux côtés de la bête, posé la couverture sur la selle. Pendant ce temps, Ulysse levait vers moi sa main droite, largement ouverte, plus un doigt de la main gauche, en chuchotant : « Dans six heures, andartès ! » J'eus du mal à retenir un cri de joie. Du coup, j'oubliai à la fois fatigue, faim et sommeil. Dans six heures, je serais arrivée dans la Grèce des andartès, je serais au terme de cette clandestine odyssée ! Alors, Ulysse enleva sa casquette, il me serra fortement la main. Comment, il ne venait pas avec nous ?

Mais, avant que j'aie seulement eu le temps de le regretter, l'un des hommes m'avait saisie dans ses bras, posée comme une plume, malgré mon poids, sur la selle, il avait claqué sa langue, l'animal s'était ébranlé, Ulysse s'était évanoui comme une fumée dans l'ombre, et me voilà en pleine noire nuit, dans un pays inconnu, avec deux inconnus muets dont je n'avais pas même vu le visage, à califourchon pour la première fois de ma vie sur une bête inconnue — mon premier *alogo*.

Etrange animal que celui qui me portait ! Il avait du cheval l'apparence, les courbes élégantes, la tête fine, la sensibilité et la gentillesse plus qu'humaine — mais sa taille était celle d'un mulet, d'un tout petit mulet. Les Grecs appellent cet étonnant quadrupède *alogo,* ce qui, traduit littéralement, veut dire « cheval ». Mais de cheval pareil, je suis bien sûre qu'il n'en existe pas dans le monde. Les petits chevaux que j'ai vus en Chine sont rustauds et poilus aux paturons. Et les élégants poneys d'Angleterre sont tout juste bons à promener sur les gazons, dans les allées sablées de Hyde Park, les délicates demoi-

selles de l'aristocratie. Tandis que les *alogos* accomplissent, eux, dans les montagnes de Grèce, des prouesses dont seuls, d'habitude, les mulets sont capables. Je ne puis donc me résoudre à appeler « cheval » ces étonnantes créatures, et je leur garderai ici leur nom grec d'*alogo*, qui seul peut les distinguer de tous les autres chevaux.

Tout cela m'avait tout à fait réveillée. Ou plutôt, non : cette nouvelle aventure était si insolite que je n'étais pas sûre d'être vraiment éveillée. Je me sentai plutôt cette lucidité aiguë, étrange, que l'on a parfois dans les rêves, dans ce monde absurde des songes, à failles et à éclipses, où l'on ne pense pas du tout à s'étonner ni des brusques changements de décor, ni du fantastique. De même, moi qui, depuis huit jours, avais déjà mené une vie si étrange, épuisée de fatigue et de faim, la tête vide et sonnante, je n'avais plus la force de m'étonner de ce nouvel épisode, plus surprenant encore que tous les autres. Je le subissais seulement, avec une sorte de passivité émerveillée.

Combien depuis j'en ai passé, en Grèce, des nuits auprès desquelles celle-ci faisait figure d'une simple promenade dans un parc ! Mais c'était la première. L'un de mes guides marchait devant, l'autre derrière, mais je distinguais à peine leurs silhouettes. et souvent elles se perdaient dans l'ombre. C'était une nuit fraîche et douce, absolument immobile. Nous étions les seuls êtres à nous mouvoir dans un monde endormi. Le ciel était sans lune, mais criblé d'étoiles, des étoiles petites, innombrables, qui faisaient comme une voûte laiteuse au-dessus de nos têtes. La terre était parfaitement noire, mais parfois une blancheur étrange, vaguement phosphorescente, semblait y apparaître à mes pieds, et je ne savais pas si c'était du sable, un rocher, un précipice ou une illusion de mes yeux.

Nous avions tout de suite quitté le chemin et nous marchions à travers des champs, des terres nues. Plus tard, je vis des cimes d'arbres se dessiner sur ce ciel

d'étoiles, et des broussailles me frôlèrent au passage. Alors, le guide de derrière rattrapa celui de devant, l'*alogo* s'arrêta ; les deux hommes eurent un rapide colloque à voix basse. A la vérité, j'aurais très bien pu ne pas me sentir très rassurée, car enfin Ulysse était maintenant bien loin avec son camion, c'était mon premier voyage en Grèce, je me trouvais en un lieu parfaitement inconnu, mais en territoire fasciste et sans papiers, en pleine brousse et en pleine nuit, au pouvoir absolu de deux hommes anonymes dont je n'aurais pas pu même reconnaître le visage, de deux de ces hommes que M. Churchill, avant les monarcho-fascistes d'Athènes, avait appelés « des bandits descendus des montagnes ». Mon beau sac de Montévidéo aurait pu les tenter, sans parler de ma veste fourrée d'Esquimau — et du reste ! Ils auraient pu me poignarder ou m'étrangler tranquillement, personne n'aurait entendu mes cris.

Mais, ni à ce moment-là, ni plus tard, en cent occasions pareilles, je n'ai songé une seconde à avoir peur. Nous les connaissons depuis longtemps, nous autres, ceux qui se battent pour la liberté, ceux du maquis, les guérilleros, les partisans et les F.T.P. Jamais nous ne sentons la solitude auprès d'eux, et nous savons que nous pouvons leur confier notre vie, comme nous ferions à nos frères ou à notre mère.

L'un de mes guides retourna sur ses pas, disparut dans la nuit, et je poursuivis le voyage seule avec l'autre. Mais voilà qu'au bout d'une heure, le premier surgit de l'ombre, et il avait une hache sur l'épaule. Je compris alors qu'il avait oublié cet outil important, qu'attendaient sans doute les andartès, et pour le leur apporter il n'avait pas hésité à faire huit ou dix kilomètres de plus, et au pas de course, pour nous rattraper. Tout cela en silence, dans la nuit, et sans que personne jamais n'en sache rien. Il serait bien étonné, ce garçon, s'il savait que j'ai remarqué cela, et que j'en parle. Lui, sûrement, il

se sentait seulement coupable. Les andartès avaient tellement besoin de cette précieuse hache, et lui, l'étourdi, il l'avait oubliée ! Non, vraiment, il n'y avait pas là de quoi se vanter...

Je me demandais du reste comment il avait fait pour nous retrouver dans cette nuit. Et comment tous les deux ne se trompaient-ils pas de chemin ? Et encore, quand je dis « chemin », c'est une façon de parler, car précisément il n'y avait pas de chemin. Nous allions en pleine nature, nous coupions à travers champs, nous faisions des tours et soudain des angles brusques, nous traversions des bois, des ruisseaux et des ravins — nous évitions sans doute les villages — et toujours mes guides marchaient sans jamais hésiter, du même pas sûr, tranquille. Le plus fort, le plus extraordinaire, c'est que mon *alogo* luimême semblait connaître le chemin. Car personne ne le tenait par la bride et parfois mes guides s'écartaient ou s'attardaient un instant. Mais lui, mon *alogo*, ce phénomène d'intelligence, il prenait à droite ou à gauche tout seul, il obliquait tout à coup entre deux arbres, entre deux pierres et jamais on n'avait besoin de le remettre sur la bonne voie. « Mais naturellement qu'il connaissait le chemin ! m'expliqua-t-on plus tard. Un *alogo*, il suffit qu'il fasse une route une fois pour la refaire tout seul sans se tromper ! » Oui, mais moi qui aurais été incapable de refaire seulement deux cents mètres sans me perdre, je trouvais cela miraculeux. Mais pourquoi s'étonner ? Cela faisait partie du songe de cette nuit d'automne.

Ainsi, j'allais, perdue dans ce songe, dans cette nuit qui semblait n'avoir ni commencement ni fin, dans cette nuit en dehors du temps. Je ne voyais que ce brouillard d'étoiles dans le ciel, je n'entendais que l'aboi d'un chien, parfois, au loin, ou le floc-floc de l'eau lorsque mon *alogo* traversait à gué un ruisseau. A un moment il y eut un mur blanc qui soudain se dressa à me toucher, comme un fantôme, et l'un des guides vint tout près de moi, et je vis qu'il levait

un doigt vers ses lèvres en signe de silence. Comme je n'avais pas encore dit un seul mot, je pensai qu'il me fallait en outre retenir ma respiration. Nous traversions un village, et derrière ces murs il y avait peut-être des fascistes embusqués. L'*alogo* longeait de si près les murailles que je faillis heurter du front le bord d'un toit retombant.

Puis de nouveau la campagne, et cette selle dure qui me faisait mal — parbleu, je ne le savais pas encore, mais c'était une selle en bois ! — et cette nuit qui n'en finissait pas. Epuisée, la tête perdue, je me laissais aller, sans pensée, comme l'algue portée par la vague. Le soleil ne se lèverait-il plus jamais sur la terre ?

Mais alors qu'à demi assoupie, les yeux mi-clos, je guettais vaguement au ciel la première lueur de l'aube, soudain je sursautai. A quelques mètres de moi, comme surgi de la terre, un énorme feu clair crevait la nuit, et les flammes faisaient danser des ombres géantes : autour du feu dix gaillards, fusil à l'épaule, étaient dressés.

Alors mes deux guides qui, pendant ces six heures de marche, n'avaient pas prononcé une parole, crièrent pour moi un seul mot, d'une voix joyeuse, éclatante, comme délivrée :

— Andartès !

J'étais enfin arrivée chez les andartès, dans la libre Grèce de Markos.

II

PREMIÈRE JOURNÉE AVEC LES ANDARTES

ILS ne savaient pas du tout qui j'étais ni ce que je venais faire dans leurs montagnes, ces andartès. Mais les deux guides, comme on me le raconta plus tard, les mirent discrètement au courant, leur disant tout ce qu'ils savaient : non je n'étais pas la femme de l'*archigos*, mais une journaliste française.

Ils étaient joliment étonnés de voir une étrangère leur arriver, ces garçons. Etonnés, et bien contents. Tout de suite ils s'empressèrent, fraternels : « Venez vite vous chauffer ! » Ils me firent place autour de leur feu magnifique. Ce feu était dissimulé par une sorte de casemate qui tournait le dos à la plaine, c'est pourquoi je ne l'avais pas vu de loin. Les andartès mirent un sac par terre pour que je m'asseye et au plaisir que me fit la flamme, je m'aperçus que j'avais eu froid sur l'*alogo*. Nous étions tous là autour de ce feu sans parler. Moi j'étais très émue et eux aussi peut-être. Mais quand on est ému en Grèce, on se tait. Et aussi il n'est pas d'usage, dans l'Armée Démocratique, de poser des questions, ni du reste

de répondre aux questions. Alors nous étions tous là à nous chauffer, c'est tout.

Mais nous nous regardions, et pour la première fois, je voyais, éclairée par en dessous par la flamme, ces beaux visages d'andartès, ces durs et bons visages, avec des yeux francs, brillants, et ces grands sourires rayonnants. Et moi aussi je souriais.

Ainsi, grâce à l'aide de tant d'hommes et de femmes qui risquaient pour cela leur liberté, et plus peut-être, j'avais réussi à tromper la vigilance des fascistes, j'avais passé au milieu d'eux comme une lettre à la poste, et enfin j'avais atteint le but de mon voyage, j'étais chez les andartès. J'aimais la gentillesse chaleureuse avec laquelle ils me regardaient, la simplicité et l'aisance de leur accueil, cette totale absence de théâtre, de rhétorique, de discours, d'excès, de vulgarité. Déjà je me sentais chez moi.

— Il va falloir que vous dormiez ! Et vous devez avoir faim ?

Si j'avais faim ! Mais j'avais plus sommeil encore. La fatigue me tenait dans une sorte d'hypnose, je croyais rêver encore, un rêve tout à fait plaisant. Mais dormir d'abord.

Tout à coup je me suis trouvée sur une bête. Qu'est-ce que c'était que cette grosse bête ? Où était mon gentil *alogo* de la nuit ? Il était reparti avec les deux guides, naturellement, il fallait bien qu'ils retournent d'où ils étaient venus ! « Comment, ils ne se sont pas reposés après avoir marché six heures la nuit ? » « Ils se reposeront là-bas ! Qu'est-ce que c'est que ça, six heures de marche ? » Et moi qui ne les avais pas remerciés, qui ne connaissais même pas leurs visages !

Un andartès prit mon mulet par la bride et nous voilà dans un petit bois. Il faisait nuit encore. Les autres marchaient en ordre dispersé, sans faire de bruit. Il ne fallait pas attirer l'attention de l'ennemi tout proche. Mon andartès se faufila dans un épais taillis, tirant mon mulet derrière lui. On n'entendait

que le craquement des branchages. Je fus obligée de courber la tête et le dos, je me défendais des rameaux avec les deux bras levés. Heureusement dix minutes après nous débouchions dans une vaste clairière.

— On vous a amenée ici parce que là-bas vous n'auriez pas été bien pour dormir, tandis qu'ici nous avons un poste.

Je ne m'attendais pas à trouver une chambre avec salle de bains, bien sûr, mais enfin je fus tout de même surprise de voir l'endroit « où je serais bien pour dormir ». C'était, à cinquante centimètres du sol, en plein vent, un lit de branchages feuillus, protégé seulement par un auvent de ramures. Je m'étendis sur cette couche, un andartès me recouvrit de ma couverture, et les voilà tous discrètement partis. Après six heures de selle de bois, il me semblait être étendue sur un duvet. Je m'obligeai à garder les yeux ouverts une minute encore. J'écoutai le silence vivant de la forêt. Je respirai la bonne odeur des feuilles sèches. Et puis je tombai dans le sommeil comme une pierre dans un puits.

Une heure après, on me réveilla. Il me fallait quitter cette dangereuse lisière de la Grèce libre avant le jour, monter pendant deux heures dans la montagne. Mais les andartès ne voulaient pas que je parte sans manger. Ils avaient fait dans la clairière un énorme feu de joie, et nous étions tous assis autour en un vaste cercle, moi sur un tronc d'arbre fraîchement coupé. Ils me présentèrent une brochette de *creas souvla* qu'ils avaient grillée pour moi à la braise, sur un rameau écorcé. Cela me rappela la viande en brochette que j'avais mangée autrefois au restaurant grec du quartier latin, mais celle-ci me parut bien plus savoureuse encore. Soudain, je m'aperçus que tous les andartès me regardaient manger en souriant. Je m'arrêtai et demandai :

— Et vous, vous n'avez pas faim ?

Ils ont ri, l'un d'eux m'a dit :

— Mange, *sinagonistria.* Nous mangerons là-haut, nous autres, nous avons tout le temps. Nous, nous

avons toujours faim, c'est une habitude. Quand il y a à manger, nous mangeons, sinon, non. Avoir faim, c'est le propre des andartès, tu sais, c'est *andartico !*

Avec quelle fierté il prononçait ce mot « *andartico* » dans un grand éclat de rire ! Pas un d'eux ne consentit, malgré ma longue insistance, à accepter un seul morceau de cette viande. C'était très gênant, vous pensez, de manger dans ces conditions, mais la *creas souvla* ne m'en parut pas moins délicieuse. Et les andartès, par ma foi, paraissaient plus enchantés de voir mon appétit que s'ils avaient partagé mon petit déjeuner. Petit déjeuner insolite, en vérité, mais plus substantiel qu'un café au lait. Ils avaient dû se douter, mes nouveaux amis, que je n'avais mangé qu'une pomme depuis vingt-quatre heures.

Tout en mangeant, je regardais ces hommes, dont le monde entier parle sans les avoir vus, avec une curiosité égale à la leur. J'étais reposée maintenant, je pouvais voir les détails.

A leurs coiffures disparates, ils portaient un insigne d'étain, ou d'étoffe brodée, de l'Armée démocratique grecque — en grec, *Democraticos Stratos Ellados* — avec ses initiales D.S.E. (ΔΣΕ), ou simplement Δ le delta grec. Les plus beaux, taillés au couteau dans une boîte de conserves, portaient en outre l'emblème de l'armée, le phénix renaissant de ses cendres.

Quels pauvres vêtements ils avaient, des uniformes disparates, pris à tous les envahisseurs — italiens, allemands, anglais, américains... Deux d'entre eux étaient encore en civil, l'un avec un calot militaire, l'autre avec une casquette. Que de reprises, de pièces, et d'accrocs dans ces costumes fripés et boueux ! Je ne savais pas encore qu'ils ne les quittaient pas pour dormir, faute de couvertures.

— Pas fameux, vos uniformes ! remarquai-je.

Ils se mirent encore à rire, et dirent, du même ton que la première fois :

— *Andartico !*

Le plus navrant c'était leurs chaussures. Quelques-uns portaient des souliers de cuir, mais quels sou-

liers ! Percés, crevés, sans lacets... Les autres avaient les pieds enveloppés d'un simple morceau de peau de bête avec son poil, maintenu avec des lanières. Les Grecs font sécher au soleil la peau — de chèvre, de vache ou de mouton — avec du sel, c'est tout. 20 % seulement des soldats de l'Armée démocratique ont de mauvais souliers, les autres n'ont que ces sandales primitives, qu'ils appellent *tsarouchias.* Et 10 % d'entre eux n'ont pas même ces *tsarouchias :* ils s'entourent les pieds de toile ou de chiffons, ou bien ils vont pieds nus. Et cela pour marcher dans la dure pierraille grecque, dans la boue, la neige, le froid terrible de la haute montagne. Que de pieds gelés l'hiver ! Parce qu'ils n'ont pas de vêtements, pas de souliers, le froid fait plus de victimes parmi eux que les balles des fascistes.

Mais, comme je désignais, en hochant la tête, ces pauvres pieds qu'ils tendaient à la flamme, ils répétèrent encore, comme si mon air désolé les amusait beaucoup :

— *Andartico !*

Je pensai qu'on les avait choisis spécialement pour moi, ces andartès qui ne se plaignaient pas. Le propre des meilleurs soldats n'est-il pas de « rouspéter », celui des grognards de grogner ? Mais non. Pendant les deux mois que j'ai passés en leur compagnie — et j'en ai vu des milliers et des milliers — jamais je n'ai entendu un seul andartès, une seule andartisa se plaindre une seule fois de quoi que ce soit. On aurait dit que chaque souffrance nouvelle, chaque sacrifice — la faim, le froid, la fatigue, le manque absolu de nouvelles de leurs familles, le danger, les blessures, la mort — n'étaient pour eux qu'une nouvelle cause d'exaltation, d'orgueil, car ils donnaient ainsi davantage pour leur patrie, pour la liberté. Et c'est ce qu'ils exprimaient inconsciemment par ce mot de défi joyeux que j'ai entendu comme un leitmotiv dans toute la Grèce de Markos : « *Andartico !* »

Dès que j'eus terminé ma viande, nous nous mîmes tous en route. Le ciel avait blanchi, on se voyait

maintenant dans la clarté grise, blafarde, de l'aube. Nous traversâmes un terrain découvert. Les andartès, le fusil à la main, marchaient en file indienne, à quelques mètres les uns des autres, devant moi. La tête tournée à gauche, ils surveillaient le bas de la vaste prairie, bordée par des buissons. Parfois, l'un d'eux s'arrêtait, tourné vers la plaine, le doigt sur la gâchette de son arme ; il regardait avec intensité, comme s'il avait vu une ombre entre les taillis.

Mais nous atteignîmes sans encombre la lisière de la prairie, et nous entrâmes sous bois. Le jour, maintenant, pointait, rose, entre les arbres noirs. Le chemin était escarpé et je devais me tenir des deux mains au bord de bois de la selle pour ne pas perdre l'équilibre. Elle était beaucoup plus large que celle de l'*alogo,* cette selle, et me parut plus dure encore. Je m'y sentais écartelée et chacun des muscles de mes jambes, de mes genoux, de mes cuisses était raidi de crampes douloureuses. Il me semblait que toute la partie postérieure de mon individu avait reçu une volée de coups de bâton, et chaque pas du mulet me faisait souffrir. Et quel pas sec et brutal il avait, ce mulet ! On eût dit qu'il prenait une joie mauvaise à me faire du mal. Comme je regrettais mon gentil petit *alogo* de la nuit, si doux, si compréhensif !

Mais, comme je surveillais avec attention le sol pour prévoir les chocs, je ne regardais pas devant moi, et voilà que pour la première fois une branche me cingla cruellement le visage. Il ne manquait plus que cela ! Je crus avoir la narine droite arrachée. J'épongeai le sang qui coulait et, comme un enfant qui veut se faire plaindre par sa mère, je criai aux andartès d'une voix dolente :

— Regardez, *sinagonistès,* je suis blessée !

Mais, au lieu de me plaindre, ils se mirent à rire, et l'un d'eux me cria avec optimisme :

— Ça n'est rien, ça, *sinagonistria,* tu en verras bien d'autres !

Je me sentis un peu vexée. Je ne compris pas que j'avais perdu là une excellente occasion de crier

joyeusement : *andartico !* Je ne m'étais pas mise encore au diapason de l'étonnant moral de l'armée de Markos.

Ces deux heures de chemin me parurent bien longues. Mais, enfin, nous arrivâmes au premier avant-poste de la Grèce libre, où vivaient mes compagnons de route. Je croyais qu'ils étaient installés dans un village ou un hameau, ou peut-être une ferme isolée. Mais non. Ils me firent les honneurs de leur « maison ». C'était une espèce de hutte carrée, faite de rondins recouverts d'une couche de branchage. Il n'y avait que trois parois, le quatrième côté était ouvert à tous les vents, avec seulement un tronc d'arbre fiché en terre, qui maintenait le faîte du toit pointu. C'est par là que l'on entrait, de plain pied, sur le sol de terre battue de la cabane. Aucun meuble, sauf une chaise de paille, boîteuse et rafistolée, que l'on avait attachée avec un fil de fer au tronc d'arbre de l'entrée, pour l'empêcher de s'effondrer. Un bat-flanc de planches recouvertes de fougères courait autour des trois parois tapissées de feuilles sèches. Un feu flambait au milieu, à même le sol. Encore un feu ! C'était le *fotia*, seul plaisir, seul luxe des andartès. On manque de tout chez eux, mais heureusement on a sous la main, dans la forêt, autant de bois qu'on en peut désirer. Mais je n'avais guère la force de m'étonner de cet étrange décor de Robinson, et bientôt j'avais repris sur le dur bat-flanc mon sommeil interrompu.

Lorsque je m'éveillai, un soleil d'or faisait flamber les arbres fauves de l'automne. Des peaux de mouton à laine noire séchaient sur les branches. A deux pas de nous, des mésanges bleues, familières, picoraient avec grâce dans ces toisons raidies de suint et de sang. Je m'étonnai de voir de vieilles boîtes de conserves accrochées aux rameaux. Drôle de décoration !

— Mais c'est notre vaisselle ! m'expliquèrent les andartès.

Et c'était vrai, ils n'en avaient pas d'autre. Combien de fois, depuis, ai-je dû manger dans l'une de

ces boîtes de conserves, dans laquelle puisaient souvent avec moi deux ou trois andartès !

Plus loin, entre les arbres, un spectacle magnifique : devant un feu où flambaient, avec trois mètres de flammes, des troncs d'arbres, rôtissait un mouton entier, embroché dans un long pieu qu'un andartès faisait tourner sur deux piquets fourchus. Bientôt, la viande fut dépecée et déposée à même un tréteau de planches en plein air. Il y avait une seule fourchette, qu'on me remit. Les autres convives, debout, attrapaient la viande brûlante avec leurs doigts, arrachaient les bouchées avec leurs dents, et la graisse tombait sur le sol entre les feuilles. Je me croyais revenue au temps des héros de l'Iliade.

— Où est le sel ? demandai-je.

— *Zen echi,* il n'y en a pas, répondirent-ils en souriant, et ils ajoutèrent, bien entendu : *andartico !*

Et j'ai retrouvé là notre pain Marshall de Paris, ce pain de maïs que l'aide américaine a, pour la première fois, obligé les Français, mangeurs de pain blanc, à ingurgiter. Seulement, comme l'aide américaine à la Grèce était plus ancienne et plus généreuse encore que l'aide à la France, le pain Marshall des Grecs était encore plus compact, plus pesant, plus incomestible que le nôtre : un vrai mastic ! Je préférai m'en passer. Heureusement, il y avait autant de mouton que le cœur en pouvait désirer. « Que de viande, que de viande ! pensai-je. Si les Français voyaient ça, ils voudraient tous être andartès ! » Oui, seulement il n'y eut absolument rien d'autre que cette viande sans sel à manger.

Après ce singulier repas, les andartès vaquèrent à leurs occupations. La plupart, leurs fusils et leurs mitraillettes à l'épaule, se préparèrent à partir.

— Où allez-vous ? leur demandai-je.

— *Zulia,* me répondirent-ils en souriant, nous avons du travail.

— Et quand revenez-vous ?

— Plus tard.

Jamais, pendant ces deux mois, je n'ai pu obtenir

de renseignements plus précis des simples andartès. Ils avaient toujours ce même sourire mystérieux, affectueux et confiant, mais jamais ils n'en disaient plus. Ni à moi, ni à leur meilleur ami. Le « *zulia* » ça pouvait être une reconnaissance en territoire fasciste, une attaque de convoi ou de colonne ennemie, un raid sur une ville ; ou bien ils s'en allaient rejoindre une unité à deux cents kilomètres de là pour livrer une grande bataille ; ou bien ils allaient simplement chercher un mouton ou le pain pour la journée, ou monter la garde pendant deux heures, à cent mètres de là, derrière un taillis ou un rocher. Mais, dans tous les cas, c'était la même exemplaire discrétion, et ils s'en allaient du même visage chercher la mort ou un fagot.

Non, le travail des espions ne doit pas être facile dans l'Armée démocratique. Que de dollars dépensés pour les payer, pourtant, que d'argent gaspillé ! La vigilance est la loi d'airain de la guerre des partisans, et il est difficile à celui qui n'a pas le cœur pur de donner le change à tous ces regards clairs, perspicaces. Les andartès ont l'habitude de regarder jusqu'au fond des yeux, de sonder les cœurs et les reins. Comment pourrait-on les tromper ? Beaucoup d'espions parviennent jusqu'à l'Armée démocratique, oui, mais bien peu en repartent...

Les autres andartès se mirent à astiquer leurs armes avec amour. Ils les démontaient, ils les frottaient, ils les essuyaient doucement, comme s'ils les caressaient. Tout en travaillant, ils chantonnaient à mi-voix, comme une mère lorsqu'elle berce son enfant. Et eux qui étaient si fripés, si rapiécés, si déchirés, si déteints et boueux, ils avaient des armes noires et luisantes, aussi resplendissantes que si le général Markos allait les passer en revue dans une heure.

Ça m'intéressait, leurs armes.

— Montre voir ta mitrailleuse !

Sur la culasse, je vis, gravée, la couronne royale d'Angleterre, avec cette indication : *Bren Mk I En-*

field 1940. Un autre avait une mitraillette *Sten*, un autre un fusil *Cardone* italien.

— Et toi ?

— Moi, c'est aussi anglais.

Mais, lorsque j'eus regardé son fusil, je ne me tins plus de joie, je ne pouvais plus m'arrêter de rire.

— Non, c'est trop drôle, regarde ce qu'ils ont écrit dessus : *U.S. property*. Ça veut dire : « *Ceci est la propriété des Etats-Unis* » *!* Infortuné M. Marshall !

A ce moment, je revis le visage d'un de mes bons amis américains, à New-York, comme il se plaignait de la lourdeur de ses impôts ; il se demandait avec colère ce que son gouvernement pouvait bien faire de tous ses dollars ! Pauvre Joe, je ne m'attendais pas à les retrouver au fond d'une montagne de Grèce, entre les mains d'un andartès, vos dollars !

L'andartès se mit à rire avec moi et s'écria joyeusement :

— Ah ! vraiment, mon fusil est leur propriété ? Eh bien ! qu'ils viennent donc le reprendre !

J'en eus le souffle coupé : c'était le mot de Léonidas aux Thermopyles.

— Tu ne t'appelles pas Léonidas, par hasard ?

— Non, je m'appelle Dimitrios. Pourquoi ?

— Parce que tu parles comme Léonidas !

— Qui est-ce, Léonidas ?

Oui, il fallut lui expliquer.

— Ah ! c'est de l'histoire antique, remarqua-t-il, comme si je lui avais parlé de la Chine. Oh ! moi, tu sais, je ne sais ni lire, ni écrire, il n'y avait pas d'école dans mon village.

Toutes ces vieilles histoires ne l'intéressaient pas le moins du monde, c'était clair. Elles ne le concernaient pas, voilà tout. Dimitrios ne savait pas qui était Léonidas. Mais le sang de Léonidas courait dans ses veines.

Quant au revolver de l'officier, que je vis le soir, il portait l'aigle hitlérien aux ailes rigides.

Au cours de mon long voyage, j'ai eu chaque jour la même curiosité. Jamais je n'ai vu une seule arme

qui ne fût italienne, allemande, anglaise ou américaine, pas une qui n'eût été arrachée aux envahisseurs successifs de la Grèce. Et cela m'expliqua pourquoi les membres de la fameuse Commission d'enquête de l'O.N.U. se sont toujours étrangement refusés à pousser leur enquête jusqu'à l'Armée démocratique : ils n'auraient peut-être pas pu alors assurer sans rougir que celle-ci était armée par les Soviétiques, les Yougoslaves et les Bulgares... « Et pourquoi, demandez-vous, l'O.N.U. n'envoie-t-elle pas une commission pour savoir qui arme les fascistes d'Athènes ? » Parce que c'est inutile : M. Truman clame et proclame que c'est lui. Il précise que cela a déjà coûté 300 millions de dollars à l'Amérique, que ce n'est, du reste, qu'un commencement, et il se glorifie de cette œuvre pie.

Quelle belle journée ! L'air était immobile, d'une douceur de miel. Je partis faire un tour dans les bois. Tout cela était d'or, la fine lumière, les arbres, les flambantes fougères. Cela sentait la bonne terre, la feuille, le champignon. On n'entendait que le cri des oiseaux, le brusque froufroutis de leurs ailes quand ils sautaient d'un arbre à l'autre, et le frais chuchotement d'un ruisseau. C'est là que les andartès se lavaient, qu'ils venaient chercher l'eau. Plus loin. dans un découvert, je trouvai des colchiques, plus mauves, plus délicates que des paupières d'enfant. J'en fis tout un bouquet. Je ne sentais déjà plus la fatigue de mon voyage, j'étais toute détendue, heureuse, comme un jour de *camping* pendant les vacances, dans la beauté, dans la paix glorieuse de la terre. Non, il n'était pas possible de croire à la guerre.

— *Stassou !*

Je sursautai, pétrifiée. Le cri avait éclaté à deux mètres de moi. Entre deux rochers que je n'avais même pas remarqués parut la tête d'un andartès. Il riait.

— Je ne t'ai pas fait peur, au moins ? Tu vois, c'est moi le *scopos* ici, je surveille. Mais toi, tu ferais mieux de ne pas t'éloigner du camp. Tu pour-

rais te perdre, aller du côté des fascistes. Et si des andartès qui ne te connaissent pas te rencontraient, ils pourraient te prendre pour une espionne, parce que tu es bien habillée. Et surtout ne quitte pas les sous-bois. Les fascistes ne sont pas loin ; ils ont des jumelles, eux, ils pourraient te voir dans un découvert et tirer sur toi !

Assez défrisée, je revins vers le camp. Là, entre les fougères, je vis des ballots de toile d'où s'échappait une éblouissante neige.

— On nous a apporté ça cette nuit. Ils vont être contents, à l'hôpital, là-haut ! Tu vois, c'est du coton.

Il avait encore ses graines, petites et dures dans la douceur du duvet. C'était tout un travail pour les arracher, pour se faire seulement une houppette.

A côté de la « maison » des andartès, il y avait une autre cabane, plus sommaire encore que l'autre, avec une toile déchirée qui en protégeait seulement la moitié. C'était le domaine du cuisinier. Les flammes léchaient un récipient profond, noir de suie, posé sur trois pierres au-dessus du feu. C'était une touque d'essence dont on avait coupé le sommet. Il n'y avait pas d'autre ustensile dans la « cuisine ». Un mouton écorché pendait sur un pieu dans un coin. Une épaisse fumée mêlée de vapeur tourbillonnait dans la cabane avant de s'échapper par le haut. Le cuisinier n'en semblait pas le moins du monde incommodé. Assis par terre devant son feu, les genoux dans les bras, il était vieux, maigre, borgne, et plus loqueteux qu'un clochard. Les bons vêtements, on les donne d'abord à ceux qui se battent, qui doivent passer des nuits à la belle étoile, pas à ceux que leur âge oblige à rester à l'arrière, qui ont la chance de pouvoir dormir toujours dans un aussi confortable abri que celui-ci, près des braises chaudes. Le cuisinier leva vers moi son œil unique.

— Tu vois, me dit-il en souriant timidement, je fais la soupe.

Pour le prouver, il se leva, rassembla les braises

sous la touque, avança les bûches à demi consumées, en mit deux nouvelles, et s'assit de nouveau par terre. Il me regarda encore avec douceur, en souriant, comme s'il cherchait quelque chose de gentil à me dire, mais ne trouva rien. C'était un homme de peu de paroles.

— Comment t'appelles-tu, *sinagonisti ?* lui demandai-je pour l'encourager.

— Je m'appelle Christos, me dit-il.

Les andartès arrivèrent vers la fin de l'après-midi et, tout de suite, on se mit à dîner. Il n'y avait pas de mouton rôti entier ce soir-là. Je dois dire que je n'ai plus jamais revu en Grèce ce spectacle magnifique. Je soupçonne les andartès d'avoir fait rôtir ce mouton pour m'épater. Et ils y ont réussi. Ou plutôt pour m'honorer, car il faut toujours honorer les hôtes, surtout lorsqu'ils sont étrangers.

On me donna une cuiller et une boîte de conserves cabossée pour moi seule. Il n'y avait pas assez de boîtes pour tous, et ceux qui n'en avaient pas partageaient celle d'un camarade, ou ils attendaient que l'un d'eux eût fini de manger. Ce qui m'étonna le plus, ce fut les manières des andartès, que j'ai retrouvées jour après jour dans toute l'armée de Markos. Ils avaient très faim, et pourtant ils ne se précipitaient pas pour s'emparer des récipients, pour être servis les premiers ; ils ne se plaignaient pas d'avoir été mal servis ou d'avoir à attendre. Jamais je n'aurais pu imaginer une fraternité plus naturelle, plus totale. plus profonde. Et encore, quand je dis « fraternité », ce n'est pas assez dire, car les frères se disputent souvent — mais eux, je ne les ai jamais entendus se disputer, même pour les petites choses matérielles qui tiennent tant de place dans la vie quotidienne, surtout dans la leur, si dure — pour un meilleur endroit pour dormir, ou pour une couverture, du tabac ou du pain. Le peu qu'ils avaient, toujours ils le partageaient avec ceux qui n'avaient rien, et ils ne le faisaient pas comme une chose méritoire, mais comme s'il ne pouvait simplement pas leur venir

à l'idée de ne pas le faire. Les hôtes d'un château, où les tables sont chargées des mets les plus succulents, n'ont jamais eu plus de politesse, plus d'aristocratie véritable, celle du cœur, que ces ouvriers, que ces paysans grecs. Ils étaient plus nobles que des princes. C'est parmi les andartès que j'ai retrouvé la source pure, vivante, de la courtoisie, de la générosité, de la chevalerie, de tout ce que nous appelons notre civilisation.

J'étais très impatiente de goûter la soupe de Christos. Je fis une grimace. C'est vraiment particulièrement désagréable de manger de la soupe sans sel. La soupe, c'était de l'eau dans laquelle avait bouilli du mouton. Les morceaux de mouton eux-mêmes nageaient dans cette eau fade. Ils étaient durs comme le chien.

Presque toujours, la viande était coriace chez les andartès : cela doit venir de ce qu'ils la font cuire toute fraîche, le jour même où la bête a été tuée, et parfois chaude encore. Et puis, ils jettent tout en vrac dans la marmite, la viande, le foie, les rognons, les têtes, le cœur... On m'expliqua que, pour faire des côtelettes, des rognons sautés et le reste, il faudrait beaucoup d'ustensiles, beaucoup de temps et beaucoup de cuisiniers. Les hommes étaient plus utiles à combattre les fascistes qu'à mijoter des petits plats. Au reste, l'appétit suppléait à tout et les andartès n'attachaient pas beaucoup d'importance à la nourriture. Enfin, la plupart d'entre eux, ouvriers et paysans, mangeaient à la montagne beaucoup plus qu'ils n'avaient jamais fait chez eux...

Au soir de ce premier jour, je commençai à trouver beaucoup moins merveilleux d'avoir tant de viande à manger. Car, après ce mouton de la soupe, il n'y eut absolument rien d'autre, pas plus qu'après le mouton du petit déjeuner ou le mouton du déjeuner. Mettez-vous au régime du mouton bouilli sans sel et vous me direz si, au bout de quinze jours, vous ne donneriez pas toute la viande du monde pour une pomme de terre bouillie ou même un triste plat

de nouilles ! Mes andartès, eux, n'avaient rien mangé d'autre depuis plusieurs mois. Par contre, dans d'autres endroits, les soldats de Markos avaient seulement des haricots ou seulement des lentilles. Cela dépendait des possibilités de chaque région. Les transports se font à dos de mulet, les voyages sont longs et difficiles dans ces montagnes, et il n'y a pas assez de mulets.

Mais les andartès, eux, avalaient joyeusement ce bouillon insipide, ils mâchaient à belles dents cette triste viande, avec leur pain Marshall, de mastic jaune... A un moment, Christos posa délicatement sur la table trois têtes de mouton qu'il avait pêchées dans sa touque. La cuisson avait arraché toutes les chairs, il ne restait que les crânes d'une éblouissante blancheur, avec les dents. Les andartès les ouvrirent comme des noix de coco et me tendirent un demi-crâne, comme si c'eût été une assiette. Il s'agissait de puiser à la cuiller la cervelle, morceau de choix, dans ce blanc crâne. C'était assez hallucinant. Et puis, de la cervelle longuement bouillie, et sans sel...

— C'est bon, n'est-ce pas, la cervelle ? me demandèrent les andartès, enchantés.

Je les assurai que c'était un véritable régal.

Je me sentais parfaitement à l'aise avec eux. C'était comme si nous nous étions toujours connus, eux et moi. Cela m'étonna, c'est à peu près la première fois que cela m'arrivait à l'étranger. Moi qui ai voyagé dans le monde entier, jamais je n'y ai vu personne qui ressemble tant aux Français que ces andartès. Je n'ai jamais rencontré le fameux « type grec » en Grèce, et on ne peut pas dire que les Grecs soient particulièrement beaux, pas plus que les Français. Il y en avait de tous les genres, de toutes les espèces, beaucoup de bruns, mais aussi des blonds et surtout des châtains, des petits, des grands et surtout des moyens, comme chez nous. Ils ne sont pas du tout de race pure, pas plus que nous, mais toutes les races ont dû se rencontrer et se fondre dans leur peuple, comme dans le nôtre,

Ces andartès avaient la même manière que les soldats français, très personnelle, et que je croyais inimitable, de placer leur calot : sur l'œil, coquin ; sur le haut du crâne, désinvolte; sur le côté, cavalier. Ils avaient le même visage, éveillé et sensible, l'œil vif, le nez au vent, curieux, la même parole agile, la même façon de rire et de plaisanter. Et surtout le sourire. Aucune solennité, aucune raideur, aucune froideur. Mais le sourire qui, bien plus que le rire, est le propre de l'homme. C'est avec le sourire qu'on aborde le mieux le monde et ses semblables, qu'on se mêle le mieux à eux, qu'on les comprend, avec le sourire — qui est à la fois sympathie et esprit critique, prudence et don, retenue et générosité — avec le sourire, fils à la fois du cœur et de l'intelligence.

A mesure que je les ai mieux connus, j'ai trouvé les Grecs plus pareils aux Français. Même façon de sentir, de penser, d'agir et de réagir. Il n'y avait entre eux et nous d'autre différence que celle de la pureté : ils semblaient avoir toutes nos qualités sans avoir nos défauts. Il est vrai que je n'ai vu que ce qu'il y avait de meilleur en Grèce : nos défauts je les aurais sûrement retrouvés de l'autre côté, chez les monarcho-fascistes. Cette perfection de l'humain, on ne la rencontre guère que chez ceux qui se battent pour un idéal, chez ceux qui ont tout sacrifié pour la patrie, pour la liberté. Nos résistants, nos maquisards avaient cette même pureté ; eux aussi étaient assez exaltants.

Non, pas une seconde, même en ce premier jour, je ne me suis sentie à l'étranger en Grèce. J'étais chez moi, dans ma famille, avec des frères et des sœurs. Que de rires, que de plaisanteries, on n'en finissait pas de se taquiner !

— Ne mange pas trop, disait Nikos à son voisin, tu vas prendre du ventre, tu vas devenir comme un capitaliste !

— Demain matin, me dit Vassiliou, on va t'amener ta motocyclette.

— Comment ça, ma motocyclette ?

— Ton mulet, bien sûr ! Le mulet, c'est la motocyclette des andartès ! Et celui qu'on te réserve, c'est le plus foudroyant de tous : tu verras, tu ne pourras plus l'arrêter !

Ce Vassiliou, c'était le loustic de la bande. Il avait une petite tête éveillée, espiègle, avec le calot sur l'œil, à la parisienne, un long nez pointu, malin, sur une petite moustache rasée. Rien qu'à le regarder, on ne pouvait pas s'empêcher de rire. Il avait un talent d'imitateur extraordinaire. Qu'est-ce qu'il faisait dans le civil ?

— J'étais *tchopanos.*

Je ne savais pas ce que c'était qu'un *tchopanos.* Alors mon Vassiliou se mit à imiter un troupeau en marche. Il faisait « bé... bé... », il sifflait, il aboyait, il rassemblait les moutons devant lui.

— *Catalava !* m'écriai-je, j'ai compris ! Tu étais berger !

Chaque fois que je ne comprenais pas un mot, je m'adressais à Vassiliou pour la traduction. Et même les mots les plus difficiles à expliquer, comme épicier, tortue, mortier ou gouvernement, Vassiliou, au milieu des rires, les traduisait de la voix, des bras, de l'œil et des doigts, jusqu'à ce que je m'écrie triomphalement « *catalava !* » et tous les autres poussaient un « ah ! » de satisfaction.

— Il fait le malin, ce Vassiliou, dit Mihalis en clignant de l'œil. Mais, l'autre fois, nous avons attaqué les fascistes à B..., qui est le village d'Alekos, Vassiliou y a vu la sœur d'Alekos, et après ça il est resté trois jours sans manger !

— Ce n'est pas vrai, protestait Vassiliou tout rougissant, c'est un mensonge !

— Si, c'est la vérité vraie, disaient les autres en riant, et sûrement ça va paraître dans le journal !

— Parfaitement ! dis-je, et je sortis mon carnet pour en prendre note.

Alors, là, mon Vassiliou fut véritablement alarmé. Car il est très mal porté d'être amoureux dans l'Armée démocratique. Même en temps de paix, ce sont

des sentiments qu'il n'est pas décent de laisser paraître en public. Mais en temps de guerre, quand il s'agit de sauver la patrie, l'amour paraît un sentiment d'une si inconcevable frivolité que celui qui en est atteint s'en cache comme d'une honteuse maladie. Et le visage expressif de Vassiliou, à la grande joie de ses camarades, exprimait à la fois l'innocence outragée, le contentement, la peine, l'indignation, l'inquiétude réelle, l'amusement et la supplication. Et en même temps il ne pouvait pas s'empêcher de rire avec les autres.

Après qu'on eut absorbé la soupe de mouton, on alla s'asseoir dans la cabane, et les andartès eurent entre eux de mystérieux conciliabules. Bientôt, ils s'écrièrent, triomphalement :

— Et maintenant on va te donner du *tchai !*

Et l'un d'eux me présenta une boîte de conserves remplie d'un liquide bouillant. A moi d'être bien étonnée. Je goûtai ce « thé ». Cela ressemblait plutôt à de la camomille ; c'était fait avec je ne sais quelle herbe des montagnes.

— Non, ce n'est pas du thé européen, m'expliquèrent-ils, c'est du thé grec ! Et il est sucré, tu vois !

S'il était sucré ! C'était un vrai sirop. J'avais peine à l'avaler.

— Je vois qu'au moins vous ne manquez pas de sucre ! leur dis-je.

Ils me regardèrent, étonnés.

— Mais nous n'en mangeons jamais, nous autres, sauf quand nous sommes malades ! C'est si rare, le sucre, qu'on le garde pour les malades !

Je me sentis un peu vexée, tout de même d'être assimilée à une malade. Mais j'avais tort : moi, j'étais l'étrangère, l'hôte, et aux hôtes on donne toujours ce qu'il y a de plus précieux. Même dans cet avant-poste, où l'on manquait littéralement de tout, depuis mon arrivée ces andartès avaient trouvé le moyen de faire jouer pour moi la loi d'or de l'hospitalité qui, depuis Homère, n'a pas cessé d'être l'honneur du plus humble d'entre les Grecs.

— Ça n'est pas du sucre, d'ailleurs : regarde !

Et un andartès me montra une boîte de conserves à demi remplie d'un liquide épais et sombre comme du savon noir.

— Zzz... Zzzz... expliqua Vassiliou au milieu des rires.

Je ne demandai pas si c'était du miel de l'Hymette. Je ne voulais pas, comme avec mon histoire de Léonidas, avoir l'air encore d'une pédante.

— Tu n'en as peut-être pas assez ?

J'eus toutes les peines du monde à les empêcher de remettre du miel dans mon sirop. Ensuite, ils voulaient absolument m'obliger à manger toute leur pauvre petite provision à la cuiller. Ce serait la pire injure que d'avoir l'air de mépriser le présent d'un hôte. Je goûtai donc un peu de leur miel pour ne pas les offenser, et le trouvai aussi exquisement parfumé que je m'y attendais. Mais j'avais la gorge serrée : au lieu de manger leur miel, comme j'aurais voulu pouvoir leur apporter des tonnes et des tonnes de sucre !

— Et maintenant, Stéfan, à toi, vas-y, c'est le moment !

Et voilà Stéfan, épanoui, qui entonne, en écorchant tous les mots, et avec des variantes imprévues, *Auprès de ma blonde...* suivie, du même souffle, comme si c'était la même chanson, du *P'tit Quinquin.*

Les andartès jouissaient de ma surprise. J'expliquai à Stéfan qu'il avait chanté deux chansons — ce qu'il ne voulut jamais admettre, pour lui c'était la même — et que la seconde était la chanson préférée de Maurice Thorez, ce qui redoubla sa fierté. Il me dit qu'il avait appris cette chanson des soldats français qui, en un temps lointain — car lui, Stéfan, était très vieux — étaient venus se battre en Grèce.

— C'était une guerre entre fascistes, m'expliqua-t-il. D'un côté, il y avait les fascistes anglais et français et aussi les grecs, de l'autre les fascistes allemands et bulgares. Ils se battaient pour leurs intérêts de fascistes, pas du tout pour le bonheur des

peuples. Mais ils obligeaient leurs paysans, leurs ouvriers, des gens comme nous, à se battre pour eux. Avec les soldats français les Grecs s'entendaient très bien, ils étaient gentils avec tout le monde, on les aimait beaucoup.

Partout en Grèce, j'ai retrouvé le souvenir sympathique qu'y ont laissé les soldats français qui, pendant la guerre de 14-18, sont venus en ces terres lointaines verser leur sang pour la « der des ders ».

Après cela les andartès sont sortis, ils se sont tous gaiement rassemblés sur le terre-plein, et pour la première fois j'ai vu danser ces *choros* grecs millénaires, venus du fond des temps, et qui ont été à l'origine du chœur des tragédies antiques. Avant même le commencement de l'histoire, les *choros* déjà devaient servir au peuple à exprimer ses sentiments, à critiquer les grands et les puissants, à préparer la Grèce à devenir le berceau de la démocratie et de la liberté. Et ceux que j'avais sous les yeux, comme ceux d'Eschyle et de Sophocle, ils exprimaient l'opinion publique, celle que seulement dans ces montagnes, loin des gendarmes et des prisons, le peuple grec pouvait enfin dire tout haut.

Les andartès se tenaient en cercle, par les mains, les bras ou les épaules, et ils allaient et venaient en dansant sur un rytme assez lent, qui semblait fait surtout pour souligner le chant. Ils chantaient tous ensemble, ou bien un seul d'entre eux, comme un récitant, chantait un couplet, et tous le reprenaient en chœur, et c'étaient des paroles neuves sur des airs souvent très anciens, des mélopées poignantes et farouches aux modulations inimitables pareilles à des sanglots, par où s'exprimaient la douleur d'un peuple opprimé pendant tant de siècles, et sa révolte, sa fierté indomptable.

Après cela nous sommes tous rentrés dans la cabane, car la nuit était maintenant tombée, et les andartès ont continué à chanter autour du *fotia*. Je m'assis sur le bat-flanc près de l'entrée, car il y avait moins de fumée qu'au fond. Tandis qu'ils chantaient

je regardais les visages joyeux des andartès éclairés par en dessous par les flammes, leurs yeux brillants. L'un d'eux, penché sur une pierre plate, hachait au couteau, en fines lanières, des feuilles de tabac entières. Dans tous les chants revenait le même mot : *lefteria,* liberté. Et dans beaucoup il était question du fascisme, et même de M. Bevin et de M. Truman, dont ils ne disaient pas de bien.

Tout à coup je remarquai derrière moi d'énormes balles superposées d'où s'échappaient des feuilles pareilles à celles que l'andartès avait hachées tout à l'heure. C'était une véritable muraille de tabac, épaisse d'un mètre et haute de trois, de ce merveilleux tabac que M. Bevin et M. Truman, précisément, voudraient bien accaparer !

« En voilà au moins, pensai-je, enchantée, que les Américains ne fumeront pas ! » Malheureusement, je ne savais pas, comme les andartès, rouler des cigarettes dans n'importe quel morceau de papier découpé avec soin. Mais ils le faisaient obligeamment pour moi.

Les andartès, les uns après les autres, s'allongeaient sur le bat-flanc, côte à côte, pour dormir. Je m'étendis, moi aussi, près de ma muraille de tabac, dont l'odeur de miel m'emplissait les narines. La cabane était maintenant dans l'ombre, il ne restait plus sur le sol que les braises rougeoyantes. La grande nuit de la montagne nous entourait, parfaitement silencieuse. On n'entendait que le craquement léger des braises et le souffle des dormeurs. Je m'endormis bientôt paisiblement.

C'est ainsi que s'est achevée ma première journée avec l'armée de Markos, pareille à tant d'autres, ainsi que j'ai commencé à vivre dans la forêt, dans la montagne, la vie des andartès, la vie des hautes altitudes, celle des combattants de la liberté.

III

LE PHENIX
RENAIT DE SES CENDRES

Ce jour-là je fis six heures de mulet seulement, et ce fut comme une magnifique excursion en montagne. Nous avons d'abord gravi un sentier rocailleux dans la forêt. Mon guide, un andartès qui allait le fusil à l'épaule, émettait parfois un sifflement étrange, en plusieurs temps, doucement. C'était un garçon peu démonstratif, et je me demandais quelle manie c'était là. Mais une fois, après l'un de ces sifflements, j'aperçus soudain, au détour d'un chemin, à deux mètres au-dessus de moi, entre deux rocs, des yeux de braise et un large sourire. A côté de la tête passait le canon d'un fusil. En sifflant, mon andartès avertissait seulement les sentinelles par un signal convenu. Quelquefois le *scopos* venait échanger quelques paroles avec mon guide, qui devait lui donner les dernières nouvelles avant de me rejoindre en courant. Le plus souvent nous passions près d'eux sans les voir. Mais eux, ils nous voyaient.

Bientôt nous avons quitté la forêt et atteint la haute montagne. Il n'y avait plus que des buissons, et puis seulement la terre nue, avec les rocs de marbre, blancs comme des os. Tout autour de nous les monts se soulevaient comme des vagues crêtées d'éblouissante écume. Les premières neiges de l'année déjà

étaient tombées sur les sommets, et lorsque nous eûmes atteint un premier col, je regardai avec une certaine inquiétude ces plaques de neige molle et mouillée, entre lesquelles nous passions sur une terre d'éponge chuintante. Mais quoi, le soleil brillait joyeusement dans un ciel d'argent bleu, on respirait jusqu'au fond des poumons l'air léger, l'air exaltant des cimes, et il était difficile de ne pas sourire, comme quand on boit du champagne.

La solitude était totale, comme au commencement des âges. Aussi loin que portaient les yeux, aucune forme vivante, pas un toit, pas un signe de l'homme. Comment croire à la guerre en un monde si désert, si beau, d'une si majestueuse sérénité ? Pourtant de temps à autre, mon guide entonnait soudain une chanson des andartès à pleine voix, pour qu'on pût l'entendre de loin, et je savais qu'une sentinelle devait être cachée dans quelque repli de terrain. La montagne n'était pas aussi inhabitée qu'elle le semblait. Elle dardait mille yeux tapis dans son grand corps, mille yeux de lynx sur l'ennemi.

Je vis enfin une troupe cheminer au loin sur une pente.

— Est-ce que ce sont des fascistes ou des andartès ? demandai-je à mon guide.

Il se mit à rire.

— Ils ne viennent jamais si haut, ils ont trop peur de nous !

— A quoi les reconnaît-on, les fascistes ?

— On les reconnaît à ce qu'ils ont tous le même resplendissant uniforme !

— Pourtant de si loin on ne peut pas voir si les hommes sont bien ou mal habillés !

— Oui, mais d'abord les fascistes ne voyagent jamais par petits groupes, comme nous, ils sont toujours des masses, pour se sentir plus forts. Ensuite quand ils sont en territoire ennemi, ils vont toujours en formation de combat, et on les voit grouiller partout comme des fourmis, en se cachant derrière tout ce qu'ils trouvent. Quand vous voyez des gens mar-

cher bien tranquillement, sans s'inquiéter de rien, ce sont les nôtres, civils ou militaires. Et quand ils entrent dans un village, les fascistes, on n'a pas besoin de les voir : on les entend. Ils ont l'habitude alors de décharger à la fois toutes leurs armes, fusils, mitrailleuses, grenades et mortiers. Ça doit être à la fois pour se donner du courage et pour terroriser les gens.

Après ce long discours, mon guide retomba dans son mutisme. Il se contenta d'émettre un son étrange, en frappant sa langue contre son palais, pour encourager mon mulet, qui n'avait pas besoin de cela : c'était vraiment un très bon mulet, la « motocyclette » que m'avait annoncée Vassiliou. Mais comme c'était ma première expérience de mulet, je ne lui trouvai rien d'extraordinaire, sinon que ces selles de bois étaient vraiment des instruments de supplice.

Les andartès en général aiment la conversation, mais les guides sont le plus souvent des hommes de peu de paroles, comme les marins. Combien j'en ai eu de ces guides, jour après jour, au cours de ces deux mois ! Le plus souvent c'étaient des andartès, qui faisaient chaque jour le service du courrier d'une unité à l'autre à travers les montagnes. Mais j'étais aussi souvent guidée, quand nous partions des villages, par des paysans, trop vieux pour se battre. et même par de jeunes garçons, presque des enfants.

Ces courriers de l'Armée démocratique, quels hommes étonnants ! Par tous les temps, à travers la pluie, la boue, la neige et la glace, ils parcourent tout seuls les terribles chemins de la montagne, les torrents, les fondrières, les gorges et les précipices, ils marchent huit heures, dix, quinze ou dix-huit heures, souvent plus, d'une seule étape, en s'arrêtant seulement quelques minutes pour manger le quignon de pain qu'ils ont dans leur poche, pour boire l'eau d'un ruisseau. Et ils vont bien plus vite que les meilleurs mulets. Combien ont dû rester dans les précipices, entraînés par les avalanches, par les torrents grossis, terrassés par la griffe de glace de l'hiver,

là-haut, dans les cols bloqués par les neiges ! Lorsqu'on fera un monument à Athènes aux andartès de l'Armée démocratique, il ne faudra pas oublier le *sindesmos*, le héros solitaire.

Quand je pense à eux, qui ont été ma seule silencieuse compagnie pendant tant d'interminables heures, je revois surtout Pétro. Il avait les épaules étroites, la poitrine creuse et il toussait beaucoup, d'une bronchite chronique. Il était si maigre, si minable, avec ses dents irrégulières, sa veste militaire en loques, ses souliers éculés, sa capote trop large qui lui battait ses jambes de coq, qu'on pouvait croire qu'un souffle suffirait à le renverser. Mais non, il courait comme un chevreuil, il était toujours en avant de nous, tirant ou poussant devant lui un mauvais mulet. Il ne voulait jamais que les autres s'arrêtent pour se reposer, et lorsque nous faisions halte pour manger, Pétro tournait autour de nous comme une chèvre au piquet, il demandait l'heure, il nous regardait d'un air si funèbre qu'il nous coupait l'appétit. Nous étions bien obligés de repartir au plus vite, et lui alors s'élançait en avant avec une légèreté de fantôme, comme s'il courait à un incendie.

D'habitude les guides savent un itinéraire qu'ils font en une journée. Mais lui, Petro, est resté quatre jours avec moi. Il connaissait tous les sentiers de toutes les montagnes sur un rayon de deux cents kilomètres, et même lorsqu'il n'y avait pas de sentier, jamais il ne se trompait, jamais il n'hésitait une seconde, sa capote pisseuse battait comme l'aile d'un pigeon voyageur. Il ne portait aucune coiffure et la pluie lui ruisselait sur le visage, sur ses cheveux hirsutes qui lui tombaient en mèches lamentables dans le cou, sur le front. Je ne me souviens pas avoir jamais entendu la voix de Petro. Parfois je lui posais une question, mais il me répondait toujours par onomatopées, pour économiser les paroles. Pour dire *oui* il émettait un son de la gorge qui ressemblait à « ah ah » en baissant le front avec énergie; pour *non,* il levait le menton et les sourcils, à la

manière grecque, avec la même énergie, en proférant cette fois le son « euh, euh ». Tout le monde le connaissait et partout où nous arrivions, il restait là planté un instant sur ses jambes maigres, et dix voix joyeuses le hélaient à la fois : « Hé, Petro, te voilà ! » Lui, il ne disait rien, mais il les regardait, et il souriait, tout content. Il était sec comme l'os, dur comme la pierre, mais il avait les yeux d'un enfant.

Au-dessus de la plus haute cime, finement gravée sur le ciel lumineux, je vis soudain un oiseau immense, immobile, qui planait. C'était un aigle. Comme il était puissant et tranquille, là-haut, contemplant plaines et vallées, dominant jusqu'aux rocs et aux glaciers les plus hauts — inaccessible ! J'imaginai que ce n'était pas un animal vivant, mais l'âme même de ces hommes que rien, ni les canons, ni les avions de Truman, n'avait pu déloger de ces monts inexpugnables, de ces hommes qui, d'ici, étaient partis à la reconquête de leur patrie. C'était le phénix lui-même, l'oiseau fabuleux qui toujours renaît de ses cendres, le symbole de la liberté, l'emblême de l'armée de Markos.

Oui, cette montagne solitaire, dès le premier jour, je la sentis déjà plus vivante qu'une grande cité. C'est là que battait le cœur de l'espoir, le cœur des hommes qui se battaient pour la liberté. Pour la leur — et pour la nôtre.

*
**

Après avoir franchi beaucoup de crêtes, toutes ces amples draperies que les cimes déploient majestueusement autour d'elles, nous avons quitté les hautes altitudes et retrouvé, plus bas, la forêt. Tout à coup, étonnée, je regardai grandir entre les hêtres une tache rouge, éclatante comme un coquelicot. C'était une couverture qui séchait sur une corde, avec du linge et des serviettes, comme dans un campement de romanichels. Je ne savais jamais où on me condui-

sait, où j'allais arriver, ni quand j'allais voir le général Markos.

Ce n'était pas encore Markos — je ne me doutais pas alors qu'il me faudrait encore trois semaines de voyage avant de le rencontrer ! C'était simplement un camp d'andartès, avec le commandement militaire de cette énorme montagne dont il fallait plusieurs jours pour faire seulement le tour. Il était exactement pareil au campement de mes amis de la veille, sauf qu'au lieu d'une seule cabane il y en avait des dizaines. Elles étaient disséminées entre les hêtres, sur les pentes, sur les bords escarpés d'un torrent et au centre il y avait une clairière, un large espace de terre battue.

Tout de suite on me conduisit à la cabane du commandant, l'*archigos* comme on dit ici. C'était un instituteur, brun, jeune et souriant, de manières tranquilles. Dans sa cabane, où le bat-flanc occupait seulement le fond, il y avait une table de bois blanc, une chaise branlante, un petit poêle bas, de fer mince et rouillé, une porte de planches et un trou pour le tuyau du poêle.

L'*archigos* travaillait à sa table, il prenait des notes, il lisait des rapports comme il devait lire autrefois les devoirs de ses élèves. De temps à autre, des andartès entraient, ils le saluaient de ce salut militaire d'usage dans toutes les armées mais qui est d'une qualité si différente quand il est fait par des partisans : un salut non pas mécanique, mais volontaire. Et le ton de l'*archigos* n'était pas non plus celui d'un officier ordinaire avec ses soldats. Il échangeait avec les andartès ces regards profonds, confiants, que connaissent seuls les camarades engagés dans la même cause.

Il écoutait avec attention ce qu'on venait lui dire, et puis donnait ses ordres sans élever la voix, amicalement, du ton dont un frère aîné parle à ses frères. Cette armée de Markos ressemblait à une grande famille étroitement unie, où chacun est soucieux de

tous les autres, où tout se fait par affection, et non par devoir.

Je laissai l'*archigos* à son travail et partis à la découverte.

Il faisait assez froid, car on se trouvait beaucoup plus haut qu'à l'avant-poste où j'avais été la veille. Ici, à 1.700 mètres d'altitude, la neige était déjà tombée et elle avait, en fondant, laissé de la boue. Je descendis vers le terre-plein où j'apercevais entre les arbres un groupe d'andartès. On leur apprenait le maniement du fusil. Et soudain, je m'arrêtai, stupéfaite. Voilà que parmi les andartès je voyais un nombre incroyable de femmes ! J'avais vaguement entendu dire qu'il y avait des femmes dans l'armée de Markos, mais je les imaginais, occupées, comme nos sémillantes demoiselles en uniforme, dans les bureaux, derrière des machines à écrire, ou peut-être dans les services auxiliaires, les cuisines, les hôpitaux. Mais non, celles-ci avaient un fusil entre les mains, elles étaient mêlées aux andartès et de loin ne se distinguaient pas d'eux. Elles portaient des pantalons, comme les garçons, sauf trois qui avaient encore leurs pauvres jupes minces, toutes fripées, de la vie civile. C'est qu'elles venaient d'arriver à la montagne, comme leurs compagnons, depuis quelques jours à peine.

— Bah ! me dit plus tard un andartès, une bonne attaque et nous reviendrons avec de beaux uniformes américains pour elles !

Combien j'en ai vues, depuis, de ces combattantes ! Il y en avait dans toutes les unités. La plupart étaient de jeunes paysannes robustes, mais il y avait aussi des citadines — ouvrières, professions libérales, étudiantes, ou simples ménagères.

Non, elles ne sont pas gardées à l'arrière comme les nôtres, les andartisas. Les services auxiliaires sont ici réservés aux vieux et aux débiles. Elles partagent en tout la dure vie des andartès, elles font avec eux ces marches harassantes dans la montagne, elles se battent et elles meurent à leurs côtés. Et comme elles craignent de paraître inférieures à leurs compagnons,

ce sont elles le plus souvent qui donnent l'exemple de l'endurance et du courage. Ce sont des lionnes. Que d'héroïnes parmi elles ! Combien, qui viennent à peine de tomber, dont on chante déjà les exploits dans ces chansons des andartès qu'on se transmettra de génération en génération, comme autrefois les chants des aèdes. Comme cette jolie Katina Vounotripidou, par exemple, qui, le 25 août dernier, est entrée la première, à la tête de deux mille hommes, dans la ville de Grévéna, et s'y est fait héroïquement tuer. Vous qui croyez encore au « sexe faible », allez donc voir dans la Grèce de Markos de quoi il est capable !

Pensez à ce que signifie la présence de tant de femmes, de jeunes filles dans l'Armée démocratique, surtout dans un pays comme la Grèce, où les femmes, sans être comme jadis tout à fait reléguées au gynécée, y étaient néanmoins considérées comme des êtres tout de même un peu inférieurs, étaient écartées de la vie publique et ne s'intéressaient pas à la politique. En vérité, lorsque les femmes elles-mêmes éprouvent assez de brûlante passion pour quitter tout ce qui fait leur vie, pour prendre le fusil dans leurs douces mains, pour tirer et pour mourir, cela prouve, n'est-ce pas, que le peuple est soulevé par une lame de fond, qu'il est tout entier dressé contre l'oppresseur pour la défense de la patrie, et que M. Truman, avec ses dollars et ses tanks, s'y cassera, après M. Churchill les dents.

J'entrai, l'une après l'autre, dans les cabanes. Et toutes étaient pareilles à celles que j'avais vues déjà avec un bat-flanc pour seul mobilier. La plupart étaient vides, elles ne servaient que la nuit.

Dans l'une d'elles, pourtant, une femme était étendue. Depuis deux jours elle était là, malade. Pas de docteur au camp, on ne savait pas ce qu'elle avait. Elle tourna vers nous un visage pâle, crispé.

— J'ai si mal, gémit-elle, je voudrais un peu d'aspirine.

— *Zen echi*, lui dit doucement l'andartisa Sophia,

qui maintenant m'accompagnait. Il n'y en a pas. Mais on va t'apporter du « *tchai* » bien chaud et bien sucré !

Elle caressa le front moite de la malade, lui sourit, et nous sortîmes. Pas même d'aspirine au camp ! Mais Sophia semblait trouver cela naturel.

— Si demain elle ne va pas mieux, me dit-elle, nous l'enverrons à l'hôpital. Seulement c'est à trois heures d'ici, c'est un voyage fatigant pour une malade, même sur un mulet.

Ce gîte improvisé dans la montagne par les andartès, ces précaires abris de feuilles et de branches, ces cabanes, ces huttes dérisoires, c'était un véritable village. En plus des andartès et des andartisas, il y avait aussi des civils, de vieilles paysannes, des enfants qui avaient fui la terreur fasciste, qui, à leurs maisons solides, à leurs champs, à leur foyer, avaient préféré ces cahutes misérables, afin de sauver leur vie.

Par la grâce de M. Truman, ce peuple d'une civilisation millénaire, qui apprit aux barbares ce que nous étions, ce que c'est que la raison, la poésie, la liberté et la beauté, est contraint de vivre au fond des bois comme les bêtes sauvages, contraint d'habiter dans ces espèces de paillotes nègres dans la neige, comme ne le font plus les primitifs en Afrique.

Pourtant la vie s'était organisée dans ce village-champignon. Ici un barbier coupait les cheveux, rasait les visages. J'entrai dans une cabane d'où sortait le bruit clair d'une enclume. Il y avait là un soufflet de cuir géant, magnifiquement patiné, actionné par deux hommes à la fois, pareil à ceux dont devaient se servir les cyclopes dans les forges de Vulcain. Dans le feu rouge on fabriquait des haches, des fers pour les mulets, et aussi des clous magnifiques, comme ceux qu'on voit sur les vieilles portes.

Ailleurs, il y avait un atelier pour réparer les grenades. On avait dû récupérer dans tous les coins les grenades abandonnées, rouillées, de ces sept ans

de guerre, et on en faisait des armes neuves, les préférées des andartès, qui aiment se battre de près.

Les Nausicaa de l'Armée démocratique lavaient le linge dans les eaux pures du torrent. Elles avaient même installé tout près d'elles, sur la berge, les lessiveuses qui bouillaient sur des feux de bois.

A un moment où j'explorais les alentours du camp, je poussai un cri : j'avais failli marcher en plein dans un tas d'entrailles verdâtres. J'étais tombée sur l'abattoir. Le sol était macabrement jonché de têtes cornues, d'intestins, de pattes poilues à sabots de bœuf, de chèvre ou de mouton. Je m'éloignai rapidement de ce lieu d'hécatombe.

De l'autre côté du torrent, dans l'une des dernières cabanes construites — car le camp chaque jour s'étendait pour les besoins des nouveaux volontaires qui accouraient à la montagne — on avait installé un atelier de couture où travaillaient une demi-douzaine de femmes. On me montra avec fierté deux vieilles machines à coudre. Un tailleur coupait des morceaux d'étoffe sur un tréteau. Je remarquai une belle paysanne qui tricotait. Sa tête était étroitement serrée dans un foulard noir, de petites pièces d'or lui pendaient aux oreilles, brillantes, faisant ressortir la pâleur de son teint mat.

Il y avait aussi la cuisine, où le cuistot me fit admirer la bête qu'il était en train de dépecer, un énorme sanglier tué par les andartès dans la montagne. Tout le monde se réjouissait d'avoir ce gibier à manger ce jour-là, au lieu de viande domestique. Je vis arriver une caravane de mulets venus de la plaine. On en déchargea des caisses de raisin muscat aux grains énormes, ambrés, veinés de pourpre, au goût de miel. Dans ce camp au moins on ne manquerait pas de vitamines, comme dans l'avant-poste où j'étais arrivée la veille.

On me dit que le four du boulanger était installé à quelques kilomètres de là, car il devait desservir non seulement ce camp, mais plusieurs autres.

Mais l'atelier le plus important était celui de la

réparation des armes. Au milieu de la cabane, un mécanicien s'affairait autour d'une superbe mitrailleuse Fiat. Il y avait dans un coin un panzer et deux minenwerfer allemands, et, debout contre la paroi, de nombreux fusils italiens, allemands, anglais et américains. Le sol était jonché de casques anglais, pareils à des champignons jaunes.

Personne qui ne fût occupé dans le camp. Tous les bras, toutes les mains travaillaient pour la victoire. Mais partout où j'arrivais on interrompait l'ouvrage pour me souhaiter la bienvenue, pour me montrer ce qu'on faisait, et quand j'allais d'une cabane à l'autre j'avais une escorte de femmes et de marmots. Car certains volontaires n'avaient pas voulu laisser derrière eux leurs familles en butte aux représailles des fascistes, et des femmes restées seules au village fuyaient enfin les bombardements, les incendies, les coups, les arrestations et venaient avec toute leur nichée demander protection à l'Armée démocratique.

Les enfants faisaient pitié, débiles et mal vêtus, avec leurs pauvres petites mains froides, leurs grands yeux graves, encore pleins de frayeur. Beaucoup étaient défigurés par la gourme. C'étaient des enfants silencieux, craintifs, qui ne jouaient pas, qui jamais n'avaient ri. C'était difficile de leur apprendre à sourire.

A un moment je m'arrêtai, le souffle coupé. « L'Enfant grec » de Victor Hugo, je l'avais là devant mes yeux, vivant ! Il avait neuf ou dix ans. C'était le plus beau de tous les enfants, il avait un petit calot rouge comme un coquelicot, de beaux grands yeux andalous, d'un vert sombre d'olive, des joues de pêche, des lèvres serrées. Il tenait entre ses genoux un fusil plus grand que lui et il l'astiquait comme un homme.

— Et tu sais t'en servir ?

Il a levé vers moi ses beaux yeux, il m'a regardée sans sourire, étonné, presque fâché. Puis il a saisi son fusil, l'a rapidement armé. On a eu du mal à l'empêcher de tirer.

— J'en ai deux comme ça, m'a dit sa mère. C'est si froid pour eux ici !

A ce moment a retenti le bruit du canon dans la plaine. Il a retenti dans mon cœur. C'est la première fois que je l'entendais en Grèce. C'était un bruit familier pour moi depuis l'Espagne. La dernière fois que je l'avais entendu, c'était en Autriche, sur le front du Tyrol. Les soldats français ce jour-là ne voulaient pas me croire quand je vins leur annoncer l'armistice. Mais soudain le canon se tut, les gorges cessèrent de répercuter les explosions, le miraculeux silence s'empara de nouveau des montagnes. Alors ce fut du délire. On criait, on chantait, on pleurait, on s'embrassait. Et moi, je pensais à tous nos morts qui nous avaient valu cette victoire. Oui, ce jour-là, je croyais que jamais plus je n'entendrais le sombre aboi du canon. Non, jamais plus, de toute ma vie. J'avais compté sans M. Truman.

Mais les femmes autour de moi, elles, ne semblèrent pas entendre. Elles avaient l'habitude. Elles me serraient les mains, et leurs mains étaient froides. Elles frissonnaient dans leurs robes de coton, elles se recroquevillaient dans leurs minces fichus, mais elles riaient. Elles me regardaient comme si j'avais été une apparition, un ange descendu du ciel. J'étais la preuve palpable qu'elles n'étaient pas seules dans le malheur et dans la lutte, que le monde s'intéressait à la Grèce, puisqu'il m'avait envoyée jusqu'à elles : oui, puisque je le disais, peut-être les peuples allaient-ils les aider, leur donner des vêtements, des médicaments, de la nourriture, tout ce qui leur manquait à elles, à leurs combattants, à leurs petits... Et pour être sûres que j'étais bien là, elles me touchaient les bras, les épaules, les mains. Elles avaient des visages joyeux, chaleureux. Et leurs mains, leurs pauvres mains, étaient froides. Je riais avec elles, mais tout le temps je sentais ces mains froides qui me serraient le cœur.

Tant de misère, tant de malheur, et pas une larme, pas un soupir. Pourtant il y avait une vieille pay-

sanne avec un œil crevé, arrivée de la veille, dont le visage soudain se contracta, et sa bouche molle se mit à trembler. Alors une andartisa lui frappa gaîment sur l'épaule, il y eut un concert de voix joyeuses, et la vieille grimaça dans son effort pour ravaler ses larmes. Les femmes m'entraînèrent dans une cabane, nous nous assîmes sur les bat-flanc et tout en tricotant — car les mains toujours doivent être occupées — les andartisas se mirent à chanter en chœur pour moi. Au fond de la cabane, il y avait un chaudron de cuivre inattendu, magnifiquement astiqué et qui étincelait dans l'ombre comme un soleil. La paysanne qui était si près des larmes regarda ses compagnes de son œil unique, arrondi, elle les écouta la bouche ouverte, stupéfaite. Et peu à peu je vis son vieux visage se détendre, peu à peu le ravissement prendre la place de la douleur. Et tout à coup voilà qu'elle était de nouveau près de pleurer, mais cette fois c'était de joie. Elle écoutait avec passion, et bientôt elle se mit à battre la mesure avec son doigt osseux, elle essayait d'attraper le rythme et les paroles, et enfin la voilà qui reprend avec les autres au refrain, en trébuchant encore sur les mots. Elle chantait de sa voix de crécelle rouillée, et en même temps elle me regardait avec un sourire émerveillé et malicieux, comme pour me prendre à témoin : « Croyez-vous ! Voilà que je chante aussi, moi, maintenant ! » Il y avait un mot qu'elle avait retenu tout de suite et quand il revenait elle le criait bien fort : « *Lefteria !* Liberté ! »

— Combattantes, la vie est bien dure pour vous ici, dis-je aux femmes quand elles eurent fini de chanter. Vous ne regrettez pas trop vos maisons ?

Ma question sembla tellement étonner les andartisas qu'elles demeurèrent un instant sans voix. Et puis il y eut un flot de paroles, elles parlaient toutes à la fois.

— Mais nous sommes heureuses ici, enfin heureuses ! s'écrièrent-elles. Vous ne savez pas ce que c'est que la vie dans les villes, dans les villages où les fas-

cistes sont les maîtres ! Les malheureux, ce sont ceux qui ne peuvent pas en sortir ! Ils passent leur temps dans l'angoisse, ils ne cessent de trembler. A toutes les minutes peuvent arriver les avions, les bombardements de l'artillerie, les gendarmes, les bandes monarcho-fascistes, on peut les frapper, les voler, les tuer, les emmener en prison, à la mort, et eux ils ne peuvent pas se défendre, ni défendre ceux qu'ils aiment ! Tandis que nous, ici, nous sommes libres, comprenez-vous ce que ça veut dire, *sinagostria*, LIBRES ! Nous pouvons enfin dire ce que nous pensons, ce que nous sentons, le dire tout haut, le crier, le chanter, et c'est pour ça que nous avons tout le temps envie de rire et de danser ! C'est comme si on nous avait rendu l'air pour respirer. Et maintenant nous pouvons nous battre enfin, enfin nous avons dans nos mains un fusil. Comprenez-vous, *sinagostria*, un FUSIL !

C'est alors que je compris le sens profond de l'expression populaire : « le bonheur, c'est la liberté ». Et je sentis aussi pourquoi depuis mon arrivée dans ces hauts lieux, tout m'avait paru d'une qualité si rare, si pure. C'est que dans ces montagnes sauvages, la vie avait dépouillé l'accessoire, tout ce qui fait d'habitude sa frivolité, sa vulgarité. L'homme ici était revenu aux besoins essentiels : le pain, le vêtement, le gîte, la fraternité, la dignité, la liberté.

Et le soir, après avoir mangé, tout le monde se réunit dans la clairière pour danser, et la lune voguait dans le ciel clair, et les cimes des arbres, tout autour, se balançaient dans la lumière d'argent, et certains lâchaient leurs fusils pour entrer dans le *choros*, mais la plupart les avaient gardés à l'épaule, et les andartès et les andartisas dansaient côte à côte, se tenant par les mains, et les enfants grecs étaient là, eux aussi, et il levaient haut leurs petites jambes, et ils dansaient, et ils chantaient comme des grands, et on eût dit que jamais clair de lune n'avait brillé sur plus de jeunesse, sur plus d'allégresse, sur plus de bonheur.

Moi, je regardais cela, et à côté de moi se tenait Chrisoula, une grande et forte fille aux souliers éclatés, au large visage coloré, une gaillarde qui riait tout le temps. A la fin je n'y pouvais plus tenir :

— Viens, Chrisoula, nous allons danser aussi !

— Il y a longtemps que j'y serais, tu penses ! me dit-elle. Mais je ne peux pas, j'ai été blessée, et la blessure n'est pas encore cicatrisée.

Blessée ! C'est vrai, je l'avais presque oubliée, la guerre, au milieu de cette joie. Une femme, et blessée ! C'est la première que je voyais. Je la regardais sans pouvoir y croire, cette héroïne. Mais elle, elle n'avait pas l'air de se prendre du tout pour une héroïne, elle trouvait cela très naturel d'avoir été blessée.

— Mais ce n'est pas ma première blessure ! me dit-elle en riant, c'est la troisième. J'ai été blessée ici, là, et là, ajouta-t-elle en touchant son flanc, sa cuisse et son mollet. Si tu veux, je te les montrerai demain, mes blessures. Mais la dernière n'est pas encore cicatrisée, et c'est pour ça que je ne suis pas avec ma compagnie, parce que je ne peux pas encore faire de longues marches. C'est terrible d'être à l'arrière, avec les nouvelles ! En attendant que je puisse rejoindre mes copains, on m'a chargée d'apprendre aux garçons et aux filles qui viennent d'arriver à se servir d'un fusil. Parce que moi, je suis une *vieille* andartisa !

— Mais, combattante, lui demandai-je, quel âge as-tu donc ?

— Vingt ans, me dit-elle.

Là-dessus j'entrai moi aussi dans le *choros*, je disjoignis les mains d'une andartisa et du petit garçon au calot rouge qui s'appelait Vassiliou, comme le *tchopanos* de la veille, et je me plaçai entre eux. Mais alors voilà que tout le *choros* s'arrête, les andartès se mettent à applaudir frénétiquement et à crier :

— *Zito i Gallia !* Vive la France ! Vive la France démocratique !

J'étais très émue et je me mis à crier à mon tour :

— Vive l'Armée démocratique grecque ! Vive le général Markos !

Et ils criaient après moi *Zito !* Et quand j'eus nommé Markos, ce fut du délire. Ils se mirent à frapper dans leurs mains en cadence, en scandant interminablement :

— Markos ! Markos ! Markos ! Markos !

Après ça on se remit à danser le *choros*. C'était beaucoup moins simple que ça en avait l'air, car on allait trois pas à droite puis deux à gauche, ou bien le contraire, il fallait lancer la jambe en avant ou en arrière ou bien sauter sur place, et je m'embrouillais tout le temps les pieds. Mais j'y mettais beaucoup de bonne volonté, et les danseurs étaient très contents de moi, ils trouvaient le moyen de chanter et de sourire à la fois, ils m'encourageaient du regard et de la tête, et quand j'avais réussi un pas ils me félicitaient et des voix enchantées me criaient :

— *Calo ! Poli calo ! Oreo !* Bien ! Très bien ! Magnifique !

Après les *choros*, les danseurs se rassemblèrent au centre de la clairière en masse compacte, et là, debout au clair de lune, ils se mirent à chanter avec plus d'enthousiasme encore. C'était beau de voir ces jeunes visages dressés, mâles, ardents, avec toutes ces dents, ces yeux qui brillaient ! Jamais je n'avais rien vu de plus beau depuis l'Espagne. Ils chantaient l'hymne de l'Armée démocratique, qui avait d'abord été l'hymne de cet ELAS qui chassa les Allemands.

Me to toufeki mou ston omo...
..Tis lefterias anigo dromo...
To zikio que ti lefteria.
Avec mon fusil à l'épaule
L'heure approche, elle n'est pas loin,
Car j'ouvre le chemin de la liberté

Afin qu'elle aille par le monde.
En avant ELAS, ELAS, ELAS !
Pour l'Hellade,
Pour la justice et pour la liberté !

Il fallait voir avec quelle passion ils chantaient le mot sacré, *Lefteria !* Liberté ! Oui, en vérité, le bonheur c'est bien la liberté.

Le jeune andartès qui dirigeait les chanteurs soudain leva le bras pour battre la mesure, et puis il l'abaissa, et tous ensemble ils entonnèrent un nouveau chant. Mon cœur s'arrêta. C'était la *Marseillaise.* Une *Marseillaise* chantée en grec, avec quelques variantes, car le chant, transmis par tradition orale, s'était un peu déformé à force de voler pendant si longtemps de bouche en bouche. Mais c'était bien elle, notre *Marseillaise* ailée. Ma gorge se contracta tout à coup, et les larmes se mirent à rouler sur mon visage. Non, je n'ai pas pu les arrêter. Et puis je suis parvenue à me dominer. Et je chantai en français, en même temps que les andartès, les andartisas des montagnes de Grèce :

Liberté, liberté chérie,
Combats avec tes défenseurs...



J'ai été avec l'*archigos* et ses officiers — Sophia était officier, elle aussi — dans la cabane de la radio. Il n'y avait pas d'électricité au camp, mais la radio marchait sur accus. Beaucoup d'andartès étaient déjà réunis là. Que de fois déjà, dans de grandes villes, j'avais écouté avec des amis grecs la voix de la Grèce libre, celle que tous appelaient l'émission de Markos ! Et voilà que je l'entendais maintenant avec ceux-là mêmes dont elle nous apportait des nouvelles, ceux qui livraient ces batailles, qui accomplissaient ces exploits dont on nous parlait ! Seulement, au lieu d'être confortablement assis sur des chaises, dans

des fauteuils, dans une pièce claire et chaude, les auditeurs ici étaient tous pressés les uns contre les autres dans l'ombre, penchés en avant, et on voyait seulement les visages de ceux qui étaient au premier rang, vaguement éclairés par les yeux vert et rouge de l'appareil. Et la voix, on l'entendait bien plus mal qu'à Paris, car l'appareil était vieux et usé. Mais dans quel silence passionné on l'écoutait, cette voix qui donnait le communiqué de la journée, les nouvelles de la Grèce libre, et de celle qu'on allait délivrer ! Cette mince voix évanescente, c'était le seul lien qui rattachât les andartès au reste du monde, et c'est grâce à elle que, par des feuilles polycopiées, par le téléphone de campagne, les humbles petits journaux de chaque unité, et aussi par la voie orale. à travers les guides, les bergers, les courriers, les muletiers, les nouvelles ruisselaient de haut en bas des montagnes jusqu'aux plus petits postes, aux plus isolés. Les andartès étaient complètement coupés de leurs familles, jamais ils n'en recevaient de lettres, mais ils apprenaient ainsi, au moins, les victoires de leurs camarades qui se battaient à l'autre bout de la Grèce, ou peut-être tout près d'ici — on entendait le canon, mais comment savoir ce qui s'était passé ? — des nouvelles de cette Armée démocratique qui était devenue toute leur vie, toute leur famille. Une famille qui chaque jour croissait et multipliait, et dont Markos était le père. Et voilà que, lorsqu'à la fin de l'émission la radio joua l'hymne de l'Armée démocratique, tous les andartès, toutes les andartisas se redressèrent au garde à vous, et ils le chantèrent avec une ferveur joyeuse, à pleine voix. Quel accent nouveau il avait, chanté par eux, cet hymne ! Quel dommage que les auditeurs de la radio, au lieu de la musique instrumentale, ne puissent pas entendre la voix vivante des andartès eux-mêmes comme je l'ai entendue ce soir-là, dans l'ombre humide de cette cabane !

*
**

Revenue avec les officiers à la hutte de l'*archigos*, éclairée par une petite lampe de fer, je dis :

— Tout cela est très joli, mais comment en êtes vous arrivés là ? Il y a beaucoup de Français qui ont été mal informés des événements de Grèce, d'autres qui les ont oubliés, et moi-même j'avoue que j'ai souvent perdu le fil. Pouvez-vous me rappeler ce qui s'est passé chez vous pour que, moins de trois ans après la victoire, la guerre fasse encore rage dans votre malheureux pays ?

— C'est facile, me dit l'instituteur *archigos* en souriant, d'autant plus que j'ai fini mon travail de la journée. Et justement nous avons une bouteille de vin que nous avons gardée pour boire ce soir avec vous.

Il me tendit une tasse, y versa du vin. Lui et ses camarades se passaient la bouteille et buvaient au goulot, car il n'y avait pas d'autre récipient. Elle était bien étonnante, cette tasse de porcelaine rose bonbon, avec de lourdes fleurs et des feuilles d'or en relief, et une inscription en guirlande gracieuse ! Du plus parfait mauvais goût, mais enfin c'était plus agréable de boire là-dedans que dans une boîte de conserves rouillée. Je regardai mieux l'inscription et je vis, en écriture gothique, les mots allemands : « *Zur erinnerung* » : « En souvenir... »

— Ainsi donc, dis-je, amusée, il ne reste plus rien du fameux Hitler que ce souvenir rose ! Comme les puissants de la terre peuvent s'écrouler, tout de même, et comme tout ce qui est seulement force est vanité ! C'est tout ce que Hitler a laissé comme « souvenir » en Grèce ?

— C'est tout, me dit l'*archigos* en souriant. Cette tasse, et aussi les ruines de nos villages brûlés — et la mémoire de nos morts. Mais il faut avouer que les ruines que nous ont faites à la fois les Italiens, les Allemands et les Bulgares, ça n'est rien auprès de celles que depuis, jour après jour, ont accumulées

les monarcho-fascistes, avec l'aide des Anglais, puis des Américains. Pourquoi sont-ils venus chez nous, ces nouveaux envahisseurs ? Nous avions nous-mêmes libéré la Grèce tout entière, nous sommes l'unique pays, je crois, avec la grande Union Soviétique, qui soit arrivé à chasser les Allemands de son sol sans l'aide d'un seul soldat allié.

« C'est le 28 octobre 1940 que Mussolini a attaqué la Grèce, et à la grande surprise du gouvernement la nation entière s'est dressée et a dit : « *Oxi!* Non! » On voyait le mot *Oxi* écrit sur tous les murs de la Grèce, dans les campagnes comme dans les villes. C'est que notre peuple avait conscience de se battre non seulement contre les envahisseurs de la patrie, mais aussi contre le fascisme. Nous savions ce que c'était : notre propre dictateur, Métaxas, était du plus pur type fasciste. Nous avons arrêté les Italiens pendant sept mois entiers, et malgré leur matériel incomparablement plus puissant que le nôtre, nous les avons chassés de Grèce, nous avons occupé la moitié de l'Albanie. Oui, les peuples ne l'ont pas oublié, je crois : c'est en Grèce qu'a été remportée la première victoire alliée sur l'Axe. Mais en avril 41, les Allemands nous ont attaqués à leur tour par un autre côté, la Thrace, et là nous n'avons pas pu résister plus de trois semaines et bientôt la Grèce était occupée entièrement. Les nazis ont du reste trouvé dans les prisons et dans les camps les démocrates que Métaxas y retenait depuis des années, qui avaient demandé en vain d'aller se battre, et ils les ont tués. Il y avait 4.000 communistes parmi eux.

« Mais le peuple grec, malgré l'occupation, malgré l'effroyable famine qui fit cet hiver-là des centaines de milliers de victimes — à Athènes on ne parvenait pas à ramasser tous les cadavres qui jonchaient les rues — le peuple grec ne perdit pas courage. Dès septembre 1941 fut constitué le Front National de la Libération, dont les initiales en grec sont E.A.M., et qui groupait cinq partis : le parti agraire, le parti communiste, le parti socialiste, le parti répu-

blicain radical, le parti d'union démocratique. L'E.A.M., qui bientôt entraîna la quasi unanimité de la nation — à l'exception des fascistes et des traîtres du gouvernement Kisling installé par les Allemands — organisa l'Armée Populaire de Libération Nationale, dont les initiales sont E.L.A.S. L'ELAS se battit si bien contre les Allemands et contre les bandes terroristes fascistes qu'ils avaient armées — comme l'EASAD, la PAO, l'X, l'E.E.E., sans parler des fameux bataillons de sécurité placés sous les ordres directs du haut commandement allemand — qu'au début de 44 il avait déjà reconquis les deux tiers du pays. Ces régions libérées étaient contrôlées, administrées par l'E.A.M. Les Allemands ne tenaient plus guère que les grandes voies de communication, mais nous attaquions sans cesse ces voies, leurs troupes et leurs transports, nous les harcelions tant qu'ils ont enfin capitulé et remis solennellement leur reddition à Athènes.

— Je me souviendrai toujours de ce moment-là, dit Sophia, c'était le 12 octobre 44, à 11 heures du matin. Soudain toutes les cloches se sont mises à sonner, et en un clin d'œil toutes les fenêtres de la ville étaient pavoisées. Vous connaissez notre drapeau, il est bleu ciel, barré d'une croix blanche. On marchait dans les rues entre des murailles bleues, et ces murailles se gonflaient comme les vagues de la mer. Tout le monde criait, on pleurait, on s'embrassait sans se connaître. Ça a été un beau jour, le plus beau de notre vie.

— Oui, dit l'un des officiers, un petit brun, nous savions ce que nous l'avons payée, cette heure-là. En quatre ans, notre peuple avait été décimé : sur moins de 7 millions d'habitants nous en avions perdu, par le feu et la famine, 500.000. Personne qui n'eût un mort à pleurer, et des familles entières avaient été anéanties.

— Après cela, trois jours après, le 15 octobre, poursuivit l'*archigos*, les Anglais ont débarqué. Ils ne nous avaient guère aidé dans notre lutte, et

nous attendons toujours les parachutages qu'ils nous avaient promis. Déjà ils se méfiaient de nous, comme de vos F.F.I. en France. Mais enfin ils étaient nos alliés, et nous les considérions naturellement comme nos amis. Le peuple grec, qui a une grande tradition d'hospitalité, accueillit donc ces amis, qui étaient ses hôtes, avec enthousiasme. On les acclamait, on leur lançait des fleurs, tout le monde était très content.

« Mais ils ne venaient pas seuls. Ils amenaient avec eux le gouvernement grec qui s'était constitué en exil, au Caire, sous leur direction, et qui, coupé du peuple, était bien loin de représenter la nation. Malgré cela, nous qui avions formé en Grèce même, un gouvernement provisoire, le P.E.E.A., par esprit de conciliation, et dans notre désir ardent de réaliser une totale union nationale et d'arriver sans heurts à l'élection d'une Constituante, nous avions accepté de dissoudre notre P.E.E.A. et de participer à ce gouvernement du Caire, bien qu'on ne nous y eût accordé qu'une représentation ridicule en comparaison de nos forces réelles.

« Il nous aurait été bien facile, pourtant, après le départ des Allemands, de prendre le pouvoir. Nous n'avions même pas besoin de le prendre : nous l'avions entre les mains. Nous l'exercions dans presque tout le pays depuis des mois et des mois. Cependant nous l'avons loyalement remis, à son arrivée, à M. Papandréou, un réactionnaire, qui avait été choisi par M. Churchill comme chef du gouvernement grec du Caire. Nous étions tellement sûrs de l'appui total du peuple, que nous attendions tranquillement, des élections, qu'elles remettent les choses au point.

« Avant l'arrivée des Anglais et du gouvernement du Caire, nous avions seuls maintenu l'ordre et la sécurité, et les Anglais eux-mêmes avaient dû le reconnaître. L'*Observer* du 24 septembre 44 écrivait que « l'E.A.M., en assumant la charge de l'administration dans les provinces libérées, a procédé avec

douceur et sans chocs vifs. » Le 15 octobre 44, le lendemain même du départ des Allemands, des fascistes commirent un attentat sanglant contre le peuple d'Athènes qui défilait paisiblement pour célébrer sa victoire. Il y eut de nombreuses victimes. Pourtant l'E.A.M. donna l'ordre de ne pas répondre à cette infâme provocation, et il fut obéi : le peuple n'exerça aucune représaille.

« Cette modération ne faisait pas l'affaire de Churchill qui n'attendait qu'un prétexte pour « rétablir l'ordre ». Et voilà qu'il n'y avait pas de désordre ! Du reste ce n'était pas aux étrangers à maintenir l'ordre dans notre pays, et il avait été expressément convenu par l'accord de Caserte, en septembre, que les forces de la Résistance seraient placées sous les ordres du général Scobie, chef des Forces alliées, pour les opérations de guerre, mais que le maintien de l'ordre et de la loi serait naturellement réservé à des Grecs, aux généraux Séraphis et Zervas, dont le premier était le chef de l'E.L.A.S. Le rôle du général Scobie, pour ce qui est de la Grèce, était donc terminé avant même qu'il y débarquât avec ses troupes, puisque les Allemands avaient capitulé trois jours avant !

« Mais l'idée de M. Churchill, ce n'était pas de rétablir l'ordre contre les traîtres fascistes, mais bien contre les forces même de cette Résistance qui avaient permis aux troupes anglaises d'entrer en Grèce sans avoir tiré un seul coup de fusil ! Il ne fit donc pas preuve du même respect que les chefs de l'E.L.A.M. des engagements pris. Ces engagements stipulaient, entre autres, que les traîtres seraient châtiés, et la machine gouvernementale épurée. Ils furent tous systématiquement violés. Bien plus, la garde nationale, constituée par l'E.A.M., fut dissoute, remplacée par une « milice nationale » commandée par les officiers même des Bataillons de sécurité organisés par les Allemands ! Et le premier ministre, M. Papandréou, l'homme de M. Churchill, appuyé par les autorités britanniques, exigea brutalement la dis-

solution immédiate et le désarmement de l'ELAS ! Les représentants de l'E.A.M. au sein du gouvernement furent alors naturellement contraints à démissionner.

« Et c'est alors qu'eut lieu, six semaines à peine après la Libération, l'attentat inouï de décembre 44. Le 3 décembre, la police gouvernementale tira, place de la Constitution, sur une pacifique manifestation et fit de nombreuses victimes, des morts et des blessés. Le surlendemain, le 5 décembre, Papandréou décrétait la loi martiale et le général Scobie lançait les troupes anglaises contre le peuple d'Athènes et son héroïque armée, l'ELAS. C'était l'intervention militaire étrangère dans les affaires intérieures d'un pays allié. Pendant trente-trois jours on se battit dans Athènes, dans le Pirée et leurs faubourgs. Les Anglais utilisèrent des chars d'assaut, des canons, de l'aviation — tout ce que nous n'avions pas, nous autres. Il y eut des milliers et des milliers de victimes parmi les soldats de l'ELAS et la population civile.

— Oui, interrompit Sophia, jamais le peuple grec ne pourra oublier ces jours-là. Tenez, il y avait à Athènes un quartier, celui de Kessariani, qu'on appelait le quartier des exécutions, parce que tous les jours les camions noirs des Allemands, remplis de condamnés, le traversaient, et ils ramenaient les cadavres encore chauds. Le sang coulait des camions tant et tant que la terre ne pouvait plus le boire : la rue était goudronnée d'une croûte de sang séché. Eh bien ! ce Kessariani qui nous était devenu sacré, ce ne sont pas les nazis, c'est le général Scobie qui, six semaines après la Libération, l'a complètement rasé.

— Tout cela paraît loin maintenant, reprend l'instituteur, car depuis nous avons vu mieux, beaucoup mieux. Cette intervention militaire des troupes anglaises, ce fut la première « aide », seulement la première, que la Grèce reçut de ses alliés anglo-saxons. Quand un gouvernement travailliste a remplacé M. Churchill, nous avons pensé que ces minis-

tres socialistes allaient enfin respecter les principes les plus élémentaires de la démocratie en Grèce : mais pas du tout, MM. Attlee et Bevin ont continué exactement cette politique de leur adversaire M. Churchill, contre laquelle ils s'étaient élevés avec indignation... pendant la période électorale. Et lorsque les Anglais — voyant que, bien loin de leur rapporter quelque chose, cette affaire grecque leur coûtait les yeux de la tête et qu'ils n'avaient plus les moyens de la financer — ont passé la main au riche oncle d'Amérique, les choses ont empiré encore : quand nous avons eu affaire à la démocratique Amérique du pieux M. Truman, la guerre civile s'est exaspérée, la terreur n'a plus connu de bornes.

« Et pourtant, même après la tragédie de décembre 44, les choses pouvaient encore s'arranger. Ce n'est pas nous qui avions provoqué ces événements sanglants, nous n'avons fait que nous défendre. La preuve, c'est que dans tout le reste du pays, où l'E.A.M. était encore tout-puissant, il ne s'est rien passé du tout, le calme et l'ordre n'ont pas été troublés un instant, et l'E.A.M. n'a pas pris le pouvoir. C'est que la guerre n'était pas finie encore, et l'E.A.M. ne voulait pas créer de difficultés aux Alliés : il fallait qu'ils gardent toutes leurs forces, d'abord et avant tout, pour achever d'écraser les Allemands, pour gagner la guerre. A la vérité, du reste, nous nous demandions ce que faisaient chez nous les troupes de Scobie au lieu d'être sur les bords du Rhin ! Et puis notre peuple n'avait que trop souffert déjà, et nous désirions ardemment arriver à une solution pacifique de nos problèmes.

« C'est pour cela que le 11 janvier l'EAM a conclu un armistice avec les Anglais, et le 12 février 1945, nous avons signé avec le gouvernement grec un accord à Varkiza, banlieue d'Athènes. Par l'accord de Varkiza le gouvernement s'engageait à remplir enfin les engagements pris à Caserte en septembre 1944, c'est-à-dire à épurer les fonctionnaires et la police, à constituer une armée nationale sur la base de la cons-

cription universelle, et enfin à organiser des élections libres pour une Constituante. En échange, l'EAM acceptait de dissoudre l'ELAS et la Garde Nationale et de livrer toutes les armes au gouvernement. Une amnistie générale était proclamée et les otages détenus dans les deux camps étaient libérés de part et d'autre. Les engagements pris par l'EAM furent scrupuleusement respectés. Il n'y eut pas de hameau en Grèce où l'on ne livrât toutes les armes qui avaient servi à battre les Italiens, les Allemands et les bandes fascistes à leurs ordres — ces armes qui leur avaient d'abord été arrachées au prix de sacrifices sanglants. Nous avons même livré ces armes en quantité supérieure à celle qui avait été stipulée dans l'accord de Varkiza !

« Oui, mais à peine nous étions-nous ainsi loyalement désarmés nous-mêmes que la réaction s'est déchaînée. A travers toute la Grèce, les fascistes et les traîtres prenaient leur revanche de la belle peur qu'ils avaient eue. L'impérialisme anglais imposa à la Grèce un gouvernement de monarcho-fascistes et de collabos, afin de poursuivre et de parachever la politique qu'il avait inaugurée en décembre.

« Au lieu d'organiser une armée nationale, on tria sur le volet les nouvelles recrues d'après leurs opinions politiques, on révoqua ou on arrêta les officiers suspects de républicanisme, ceux en particulier qui avaient combattu dans l'ELAS, y compris les généraux.

« Les bataillons de sécurité organisés par les nazis et que l'ELAS avait désarmés, furent alors armés de nouveau avec les propres armes que l'ELAS venait de livrer ! On arma de la même façon de nombreuses bandes monarcho-fascistes, des hors la loi, des repris de justice, des brigands qui au temps des Allemands avaient pillé, tué, écumé le pays. Alors tous ces gens-là, avec la police et la gendarmerie qui, dans sa grande majorité, avait aussi collaboré avec les Allemands, se sont mis de nouveau à terroriser et à massacrer le peuple grec. Et ceux qui, les armes à la

main, avaient lutté contre les Allemands, les combattants de la Libération nationale, furent naturellement les premières victimes de leur haine.

— Avec quelle stupéfaction, dit Sophia, quelle douleur et quelle indignation, nous avons alors vu ces hommes qui avaient tout donné pour la patrie, ces héros que nous aimions et admirions, que le peuple avait follement acclamés quelques semaines auparavant, aux jours de la libération, pourchassés comme des bêtes sauvages ! Lorsque, l'ELAS ayant été dissoute, ils rentraient au village, au lieu d'être accueillis par des arcs de triomphe et des fleurs, ils trouvaient des bandes fascistes qui les attendaient dans les rues pour les rouer de coups. Le pseudo-gouvernement pourchassait officiellement les combattants de la liberté, en remplissait les prisons. En 1946, il y avait déjà plus de vingt mille démocrates dans les prisons, dix mille déportés dans les îles de la mort, et quatre-vingt mille autres étaient recherchés par la police. Et les bandes monarcho-fascistes protégées par le gouvernement terrorisaient, assassinaient en pleine rue, sans que personne fût jamais inquiété ou poursuivi. Naturellement, puisqu'ils faisaient le travail du gouvernement ! Oui, ces mois-là ont été les plus sombres, les plus amers de tous. Pas de famille démocrate qui échappât aux brutalités. Mon frère, un combattant de l'ELAS, a été alors emprisonné. Moi même j'ai été arrêtée, rouée de coups par les gendarmes avant d'être relâchée.

— Il n'y en a guère parmi nous, dit l'*archigos*, qui n'ait des souvenirs de ce temps-là à raconter. Moi je suis resté dix-huit mois en prison, parce que j'avais combattu dans l'ELAS. Et quand je suis sorti de prison, comme la situation avait encore empiré, vous pensez bien que je ne suis pas rentré chez moi pour y être assassiné ! Oui, voilà dans quelles conditions eurent lieu les « libres » élections de mars 1946. Les listes électorales avaient été falsifiées de telle sorte qu'on faisait voter les morts jusqu'à la troisième génération ! Des milliers de démocrates étaient

dans les prisons, partout ce n'était que violences et crimes. Aussi tous les partis de l'EAM, et même plusieurs de ceux qui étaient représentés au gouvernement, ont décidé de ne pas participer à cette parodie d'élections. Le plus extraordinaire, c'est que le propre président du Conseil installé par les Anglais, le « libéral » M. Sophoulis, se sentant débordé par les fascistes extrémistes, déclara dans son premier discours électoral : « Dans tout le pays, seuls les candidats monarchistes ont la possibilité de se déplacer librement. » Et il ajouta que « les résultats des élections ne refléteraient pas une opinion publique librement exprimée. » Je crois bien que c'est la première fois qu'on a vu un chef de gouvernement confesser d'avance la fraude des élections qu'il est lui-même censé contrôler ! M. Sophoulis demanda aux Anglais, d'accord avec plusieurs de ses ministres, que la date des élections fût repoussée. Ce qui prouve que la Grèce était déjà colonisée, puisqu'il fallait demander une telle permission à l'étranger ! Mais M. Bevin fut inflexible. Il exigea que l'on votât à la date qu'il avait fixée, le 31 mars, malgré les conditions existantes, ou plutôt à cause même de ces conditions : elles avaient, bien sûr, été sciemment créées par les interventionnistes anglais. L'impérialisme britannique appliquait à la Grèce la politique colonialiste qui lui avait si longtemps réussi, aux Indes, par exemple : créer des troubles, diviser pour régner. Devant le refus de M. Bevin, sur 35 ministres du gouvernement Sophoulis, 10 donnèrent leur démission. Mais les élections eurent lieu tout de même le 31 mars. Et c'est pourtant sur ces élections-là, auxquelles notre peuple a refusé de participer, que les gouvernements qui se sont depuis succédé en Grèce prétendent fonder leur « légalité » !

« Après de pareilles élections, la terreur n'a fait que grandir, les fascistes s'en donnaient à cœur joie. Que pouvaient faire les démocrates grecs en butte à une si sauvage répression ? Se laisser arrêter, frapper, torturer, égorger comme des moutons ? Ils ont

commencé, pour sauver leur liberté et leur vie, à chercher refuge dans la montagne — dans cette montagne qu'ils connaissaient bien au temps de l'ELAS. Mais ils n'étaient pas armés, et les bandes fascistes les y poursuivaient pour les tuer. Alors ils se sont réunis et ont constitué de petits groupes d'auto-défense. Et ils ont fait ce qu'ils avaient fait déjà du temps des Italiens et des Allemands : ils se sont armés avec les armes prises à l'ennemi. C'est ainsi qu'a pris naissance notre Armée démocratique, qui, comme le phénix, a ressurgi des cendres de l'ELAS. Plus la terreur devenait féroce, plus grandissait l'indignation du peuple privé de tous ses droits, et plus les volontaires accouraient nombreux à la montagne pour libérer de nouveau la patrie. Notre Armée démocratique, qui s'est officiellement constituée le 28 octobre 1946 avec le général Markos à sa tête, est devenue si forte que toutes les spectaculaires offensives de l'armée gouvernementale, annoncées à grand fracas et dont chacune devait nous liquider, ont toutes échoué piteusement. L'EAM, cependant, a toujours cherché, en même temps, à mettre fin à cette guerre civile qui accable notre malheureux pays déjà dévasté par quatre ans de guerre, en offrant au gouvernement d'Athènes et aux occupants de résoudre pacifiquement le problème intérieur grec. Mais jamais nous n'avons eu aucun succès dans nos offres de négociations. Et notre dernier recours à l'O.N.U., où les Anglo-Saxons font la loi, n'a pas eu de meilleur résultat. Nous avons déjà mis hors de course les Anglais, et après l'intervention américaine, plus brutale, plus cynique encore, notre mouvement, qui fut toujours soutenu par le peuple, a maintenant pris tous les caractères d'une nouvelle guerre d'indépendance nationale. Nous sommse bien décidés à chasser de notre patrie les étrangers et leurs laquais et à redevenir les maîtres de notre destin. C'est une vieille tradition chez nous. Dans toute notre histoire, qui est longue, les Grecs ont toujours préféré la mort à l'esclavage. Comme on ne peut pas tous nous tuer, nous sommes sûrs de vaincre. »

J'ai remercié l'instituteur pour son exposé, j'ai bu dans la tasse rose à la victoire de l'héroïque peuple grec et de son Armée démocratique, on a remis des bûches dans le petit poêle, nous nous sommes enroulés dans nos couvertures et bientôt l'*archigos,* ses deux adjoints, Sophia et moi nous dormions paisiblement sur le bat-flanc.

IV

HEUREUX QUI, COMME ULYSSE...

JE partis le lendemain avec, cette fois, une escorte de quatre andartès, fusil à l'épaule, dont un *sindesmos*, c'est-à-dire un guide, un courrier, qui était le fameux Pétro. Et c'est là que les difficultés du voyage ont vraiment commencé. Il faisait encore du soleil quand nous sommes partis, mais les chemins étaient si mauvais qu'on n'avait guère le loisir d'admirer le paysage ni de s'abandonner aux rêveries poétiques. D'abord, il me fallut aller à pied : nous descendions par un sentier escarpé, rempli d'une boue épaisse comme une lave et encombré de grosses pierres où les bêtes butaient, glissaient des quatre fers. Je compris alors quelle reconnaissance je devais à Ulysse. Que serais-je devenue s'il ne m'avait fait une douce violence pour m'obliger à accepter ses providentielles godasses ?

Avant le départ, Pétro avait considéré mon mulet avec sévérité, hochant une tête contrariée. Je me demandais pourquoi : pour moi, un mulet, c'était toujours un mulet. Ignorante que j'étais ! Je n'avais pas vu que ce mulet était triste, et ses reins fléchissants. Je m'en aperçus à l'usage. Il trébuchait au moindre obstacle, et marchait d'un pas craintif. Pétro ne disait rien, mais il piétinait d'impatience. Au bout d'une heure de route, nous rencontrâmes une caravane de bêtes qui montait au camp. Petro, d'un

geste, l'arrêta, il dit un seul mot au muletier, courut à un *alogo*, en un tournemain l'eut déchargé, m'eut installée sur ce nouveau coursier. Après quoi, il fila en avant comme une flèche, courant derrière son propre mulet en le houspillant. Parfois nous perdions Pétro de vue et je me demandais si nous ne nous étions pas égarés. Mais non, aux endroits où nous aurions pu hésiter, nous le retrouvions qui nous attendait, dressé comme un muet reproche. Avant même que nous ayons pu le rejoindre, déjà il était reparti, nous indiquant ainsi la bonne direction, et bientôt il avait disparu entre les arbres comme un feu follet.

J'aurais aimé que nous marchions tous ensemble, mais nous avions beau faire, nous n'arrivions jamais à rattraper cet évanescent Pétro, ni même à diminuer la distance qui nous séparait. Il est de règle, je l'appris plus tard, que dans les voyages en groupe, une avant-garde marche en avant du gros de la troupe, afin de s'assurer que la route est libre et éviter les surprises désagréables. Mais je crois bien qu'en appliquant scrupuleusement cette règle, Pétro, ce modèle des *sindesmos*, satisfaisait aussi son horreur des paroles superflues et son goût de la solitude. En outre, il nous empêchait de flâner en nous obligeant à courir après lui comme après un mirage.

J'étais très contente d'avoir changé mon mulet pour un *alogo*. Mais je compris bien vite que celui-ci ne valait pas le précédent, celui qui m'avait amenée la première nuit chez les andartès. Pendant deux mois j'ai voyagé à travers la Grèce libre, et presque chaque jour je faisais six, huit, douze et jusqu'à vingt et une heures de mulet ou d'*alogo*. Que d'interminables heures passées en leur compagnie ! Ah je peux dire que je les connais maintenant ces étonnants quadrupèdes ! Je pourrais écrire un livre, si c'était là mon sujet, seulement sur leurs mœurs et leur caractère.

Les voyages étaient presque toujours silencieux, car les guides sont le plus souvent de tempérament méditatif et peu enclins aux frivolités de la conver-

sation. Cependant ils avaient l'habitude de souligner le majestueux silence des monts d'un discret claquement de langue. C'était moins, je pense, pour encourager la bête, qui n'en marchait ni plus ni moins vite, que pour lui tenir compagnie, lui faire sentir la présence amicale de l'homme, et aussi sa surveillance vigilante.

Mais rien ne peut vous assurer de la conduite d'un mulet, ni la douceur, ni la sévérité, ni les attentions délicates, ni la raison, ni la plus chaude tendresse. Jamais vous ne pouvez vous flatter de connaître un mulet, même si vous avez passé des années avec lui. Le mulet est en marge du monde animé. Jamais vous n'aurez de prise sur lui. C'est l'animal le plus imprévisible, le plus absurdement fantasque, le plus inhumain. C'est un animal, pour tout dire d'un mot, diabolique.

Vous connaissez, puisque tant d'autres les ont chantées déjà, les vertus du mulet, sa sobriété, son endurance, la sûreté de son pied, la manière qu'il a, ce lourdaud, d'effleurer comme un papillon le bord des précipices et d'y tomber rarement, de passer comme une mouche sur une rainure croûlante, au flanc d'une montagne schisteuse. Combien de charognes, de squelettes de mulets morts à la peine n'ai-je pas rencontrés au cours de mon voyage ! Des enthousiastes proposent d'élever un monument au mulet, cet humble héros, sans qui l'Armée démocratique n'aurait pu se maintenir huit jours. Je n'approuve pas cette idée. Car l'héroïsme suppose l'allégresse, et le mulet est un animal lugubre. Il n'a même pas la satisfaction du devoir accompli, il ne sent ni plaisir, ni peine. C'est un robot à poils. Vous n'auriez pas l'idée d'élever un monument à un fourgon.

Non, je veux plutôt ici, moi, forte d'une longue et douloureuse expérience, vous mettre en garde. Ne vous fiez jamais à un mulet. Il en est de toutes sortes, bien sûr, des bons, des mauvais, et des médiocres. Il y a ceux qui vont d'un petit pas d'oisif, et personne ne pourra obtenir d'eux qu'ils hâtent le pas,

même s'ils ne sont pas fatigués. Ceux qui se plantent soudain sur leurs quatre fers, et rien au monde ne les persuadera d'avancer, pas même une volée de coups de bâton sous une pluie de balles — comme le mulet noir de Kosta, ce jour où nous avons failli... Ceux au contraire qui marchent comme la poudre, mais ceux-là, alors, impossible d'obtenir qu'ils s'arrêtent, comme s'ils couraient à un rendez-vous personnel et urgent. Je pense par exemple à ce mulet déchaîné, cette nuit où nous avons failli nous noyer dans une rivière grossie par les pluies, qui fonça dans les eaux écumeuses comme un furieux, puis s'arrêta enfin, en plein milieu, mais refusa de revenir sur ses pas, malgré les hurlements désespérés, sur la berge, du *sindesmos* qui ne pouvait traverser à pied et voulait monter en croupe avec moi.

Non, je veux parler des meilleurs, des mulets normaux, si je puis dire, des mulets sans histoires. Ceux-là, ils semblent sages et bons enfants, mais soudain, comme si une mouche les avait piqués, les voilà qui se mettent à courir la prétentaine dans le paysage. Alors le *sindesmos* est obligé de courir après pour les rattraper. Mais ils ne se laissent pas faire. Au moment où l'homme est près de les rejoindre, ils piquent un petit galop désinvolte, ils sautent comme des chats sauvages sur des rocs inaccessibles, ils foncent dans des taillis impénétrables, ils s'ébrouent et ruent à tort et à travers, ils sèment leur charge dans la nature, et les sacs, les paniers, les caisses avec tout leur contenu se cassent et se répandent alentour. Il y a aussi ceux qui sont arrêtés, bien tranquilles. Et, au moment où vous vous y attendez le moins, quand vous passez derrière l'un de ceux-là, il vous décoche soudain une ruade, une seule, mais bien ajustée, capable de vous casser une côte ou un tibia. Et il est capable de jouer ce tour à un paysan qui le soigne depuis des années, qui le croyait son ami. Mais non, un mulet ne peut jamais être votre ami.

Que de malheurs j'ai eus, moi qui vous parle, avec cette race funeste ! D'abord, alors que l'*alogo* marche

avec douceur et souplesse, lui, le mulet, même s'il est sur le plus moelleux gazon, a un trot sec et saccadé qui vous secoue comme un sac de noix, qui retentit dans tous vos os, dans tous vos organes, dans tous vos muscles douloureux, qui vous décrocherait les reins même si vous les aviez attachés par des câbles. Je ne pense pas que ce trot soit congénital au mulet, je pense qu'il l'a adopté par méchanceté pure, pour vous faire payer bien cher les services qu'il est obligé de vous rendre.

Ensuite, tandis que l'*alogo*, avec une grande délicatesse, prend toujours soin de marcher au large des obstacles, pour vous éviter tout danger et tout désagrément, le mulet, au contraire, fait exprès de passer au ras des arbres, des buissons et des rochers abrupts, dans l'espoir, souvent exaucé, qu'une branche vous frappera le visage, vous déchirera le nez ou la joue, vous crèvera un œil, vous égorgera ou vous décapitera, ou bien qu'une pointe de roc en surplomb vous assommera, vous tournera un pied ou vous le cassera.

Enfin les mulets sont toujours imprévisibles. Alors que, vous vous laissez aller, à demi somnolente, à l'engourdissante monotonie du voyage, soudain, avec la brusquerie de la foudre, le drame éclate. Et comme, de même que les andartès n'ont pas de souliers, leurs mulets n'ont ni brides ni étriers, mais seulement de vagues ficelles, vous vous trouvez absolument sans défense. Pareille à l'esquif désemparé, livré sans gouvernail à la fureur des flots, combien de fois les mulets grecs ne m'ont-ils pas fait mordre la poussière ! Et encore, quand je dis « poussière », c'est façon de parler. J'eusse préféré la poussière à la dure rocaille, à la boue gluante ! Non, vous ne pouvez imaginer les manies, les inventions soudaines, les fantaisies, les lubies de ce vicieux animal.

Tenez, un exemple entre cent : c'est la nuit, je suis depuis trois heures sur un mulet sage comme une image. Soudain, près d'un arbre aux branches basses, il s'arrête, se retourne brutalement et file en sens inverse, en calculant soigneusement son coup

pour que les branches me fauchent au passage, me jettent sur les rocs pointus.

Une autre fois, nous étions en caravane, pendant le jour. Nous avions suivi de terribles chemins, et mon mulet avait franchi allégrement tous les obstacles, les rochers, les torrents, les précipices escarpés. C'était le meilleur de tous, et tout le monde me l'enviait. Enfin nous débouchons sur un chemin de plaine, plat, sablé, une vraie allée de château. Et c'est là, où je pouvais enfin m'abandonner à la poésie et admirer le paysage, que cette bête perverse, soudain, comme la foudre qui éclaterait dans un ciel sans nuages, pique sa crise. Sans aucun geste, je vous jure, aucune provocation de ma part, le voilà qui se met à ruer des quatre fers, à faire des bonds comme si on l'avait brûlé au fer rouge, à se secouer avec une fureur telle que la sangle se casse, de sorte que je suis, avec la selle, jetée dans les airs, et je retombe sur la tête. J'aurais bien voulu me relever, car la bête enragée ruait comme un diable, mais impossible de faire un seul mouvement. Je me demandais seulement avec une certaine inquiétude : « Suis-je morte ? Ne le suis-je pas ? » Les andartès se précipitèrent d'abord sur la bête pour l'éloigner de moi, puis sur moi pour me relever. Non, je n'étais pas morte, puisque je recouvrai bientôt le sens et le mouvement, et je n'avais même rien de cassé, sauf, dans le sac que je portais au flanc, un gobelet de galalithe réduit en miettes, et une boîte d'aluminium enfoncée. Pendant quinze jours je gardai au crâne et aux reins la marque noire et douloureuse de cette crise de ma monture.

Il est donc bien clair que tous ces actes de folie du mulet ne peuvent s'expliquer que par la méchanceté, la méchanceté pure. Et ne croyez pas que cette méchanceté lui donne du plaisir, qu'il en jouisse. Après comme avant, son œil demeure terne, opaque, sans aucune lueur d'expression. Le mulet n'est pas même sadique, ce qui le rattacherait à l'humain : sa méchanceté est proprement gratuite, il fait le mal pour le

mal, simplement. C'est pourquoi je dis qu'il est l'animal diabolique par excellence. Un ami a une théorie là-dessus. Il prétend que ce n'est pas étonnant, puisque le mulet est, en effet, un monstre de la nature : seul il est asexué, seul il est congénitalement incapable de se reproduire. Je livre cette explication, qui me semble ingénieuse, à vos méditations. Mais je comprends pourquoi les Grecs, forts d'une expérience millénaire, lorsqu'ils veulent insulter gravement un homme, ne le traitent pas d'âne, mais bien, avec la sûreté de l'instinct populaire, de mulet : « Mulari ».

Vous me direz que je fais preuve de la plus noire ingratitude envers un animal à qui je dois en grande partie d'avoir vu la Grèce de Markos et de n'y être pas morte de faim. Je n'en disconviens pas. Mais n'étant pas, comme le mulet, inhumaine, j'oserai avouer qu'il m'a été doux de pouvoir enfin assouvir ma rancune et soulager mon cœur ulcéré par de si longs sévices.

Quoi qu'il en soit, ce jour dont je vous parlais, j'avais donc, sur la muette initiative de Pétro, échangé mon mulet déficient pour un gentil *alogo*. A la vérité, cet *alogo*-là n'était pas bien flambard, lui non plus. Il devait être vieux ou sous-alimenté, ou peut-être les deux à la fois, et son pas était incertain.

Chaque fois, dans ces montagnes grecques, que le chemin devenait difficile, que cela montait ou descendait trop, qu'il y avait trop de boue, de glace, de pierres ou de neige, il me fallait aller à pied pour soulager ma monture. Mais il est clair que, si le chemin était difficile pour l'*alogo* ou le mulet, il était plus difficile encore pour moi. Les montées surtout étaient exténuantes et j'arrivais en haut suant et soufflant comme un phoque, et le cœur battant le tocsin. Et pourtant un andartès n'avait jamais manqué de me prêter un bras secourable et une main fraternelle. Mais chaque fois nous retrouvions en haut de la montée terrible, frais comme la rose, nos compagnons de route qui nous attendaient en souriant et me rechargeaient sur ma monture avec

mille soins, comme un colis fragile. Eux, avec leurs mauvais souliers ou leurs *tsarouchias*, ils avaient franchi comme en se jouant les plus mauvais passages, grimpé comme des chamois les pentes les plus escarpées et les rocs les plus abrupts. Cette expérience personnelle me permit de constater quels redoutables montagnards sont les andartès, les andartisas de Markos, de comprendre pourquoi ils parviennent toujours à échapper aux fameux « encerclements » des troupes monarcho-fascistes, pourquoi ils sont plus insaisissables que le brouillard, le mercure ou le vent, comment ils arrivent à harceler, à terroriser un ennemi si supérieur en nombre et en armement, à remporter par surprise tant d'éclatantes victoires. Faute d'armes lourdes, c'est surtout avec leurs jambes, comme les soldats de Napoléon, que les andartès font la guerre.

N'allez pas croire pourtant que leurs jambes seules leur permettent de vaincre. Non, car enfin tous les Grecs ont les mêmes jambes, les mercenaires de l'armée monarcho-fasciste comme les andartès, et il y a dans l'Armée démocratique beaucoup de citadins, des ouvriers, des intellectuels, qui n'ont guère d'entraînement sportif. Mais les andartès ont un moral de victoire, et leurs jambes sont commandées par un cœur héroïque. J'ai souvent voyagé, par tous les temps, de jour et de nuit, avec des andartès, des andartisas fusil à l'épaule, qui marchaient huit, douze et jusqu'à dix-huit heures de suite, car il n'y a pas de mulets pour tout le monde. Moi qui étais presque toujours sur une monture, je me sentais épuisée de fatigue, de sommeil. Je les regardais avec une douloureuse inquiétude, me demandant comment ils avaient encore la force, non pas de marcher, mais seulement de tenir debout. Mais quand je les interrogeais, jamais ils ne voulaient admettre qu'ils étaient fatigués. Ils me répondaient : « *Andartico !* » Tout au plus consentaient-ils, les traits tirés, les yeux cernés, brillants de fièvre, à avouer, avec un pauvre sourire :

— *Ligo !* Non, pas vraiment fatigué, seulement un peu... Très peu... *Ligo !*

Ce jour-là il se trouva, le muet Pétro s'étant dissipé dans le paysage, que l'un des trois autres andartès qui constituaient ma garde du corps, était d'un caractère tout différent. Il avait une bonne figure ronde, vermeille et réjouie, des cheveux véhéments, et il ne cessait pas de parler, de rire et de chanter. C'était un enthousiaste, et à chaque minute la joie dont il était plein explosait. Il s'appelait Dimitrios, mais tout le monde l'appelait de son diminutif, Mitcho. Mitcho ne savait pas comment me témoigner son affection, il se précipitait pour écarter les branches qui auraient pu me gêner, excitait avec des cris d'allégresse mon indolent *alogo*, me souriait avec un sourire ravi, tendre et confiant, comme seuls d'habitude peuvent en avoir les enfants au cœur pur. Mitcho était l'image même du bonheur.

A un moment il fallait escalader des rocs énormes, et mon pauvre *alogo*, malgré toute sa bonne volonté, n'y arrivait pas. Un andartès se saisit de la ficelle qui lui servait de bride pour le tirer en avant, les autres le poussent par derrière, l'*alogo* prend bravement son élan, mais voilà qu'il glisse sur la rondeur lisse du rocher, retombe en arrière, et s'abat pesamment. J'aurais probablement été écrasée sous le poids du cheval, je me serais cassé une jambe ou me serais fait très mal sur les pierres si, à ce moment précis, le brave Mitcho ne s'était précipité pour me recevoir dans ses bras. C'est lui qui reçut le choc et il tomba à terre en me protégeant de tout son corps. Pauvre Mitcho ! Sa jambe avait porté sur une pierre qui lui avait arraché la peau, et le sang ruisselait. Mais, ravi de m'avoir évité un accident, Mitcho assurait en riant que ce n'était rien, « *tipota* », absolument rien du tout ! Il fut bien étonné, et son enchantement ne connut plus de bornes, lorsque je sortis de mon sac ce qu'il fallait pour le soigner et fixai sur sa blessure un pansement avec du sparadrap. Il ne cessait de s'excuser pour le mal

que je me donnais et de me remercier, comme si c'était lui l'obligé, et non pas moi. Cher Mitcho, il était l'un de ces bienfaiteurs publics qui rendent heureux rien qu'à voir leur bonheur.

Nous nous assîmes près d'une source pour déjeuner. et les hommes se couchèrent à plat ventre pour boire, à la manière andartès, à même le fil du courant. L'un d'eux tira d'un sac ce qu'on lui avait remis pour mon déjeuner, j'ouvris le paquet : c'était un magnifique poulet ! Mes quatre andartès s'étaient installés discrètement à l'écart pour déjeuner, eux aussi, et je regardai ce qu'ils mangeaient : c'était un quignon de pain de maïs qu'ils avaient sorti de leur poche. L'un d'eux avait en outre quelques miettes de fromage de brebis dans un papier, et il les partageait avec ses camarades. Je leur demandai avec reproche pourquoi ils me laissaient toute seule et leur dis de venir manger ce poulet avec moi. Mais ils ne voulaient pas, ils disaient qu'on l'avait donné pour moi qui étais l'hôte de la Grèce, et pas pour eux, et que, dans l'Armée démocratique un ordre, c'est un ordre. Vous n'imaginez pas ce qu'il me fallut d'éloquence et de diplomatie pour vaincre leur résistance. Je leur dis que j'avais justement très envie de fromage, mais que naturellement je ne pourrais en accepter du leur, si eux refusaient de mon poulet. A la fin, je fus obligée de me fâcher, de déclarer que puisqu'il en était ainsi je ne toucherais pas à cet animal, moi non plus, de sorte que par leur faute l'hôte de la Grèce ne déjeunerait pas du tout. Ils se regardèrent, consternés, et ce fut seulement ainsi que je réussis à les persuader.

Ce n'est pas l'appétit qui leur manquait, les pauvres. Les os craquaient sous leurs dents, que c'était un plaisir. Quel joyeux déjeuner nous avons fait. tous les cinq, près de cette source, sur l'herbe douce, devant les coteaux d'or ! Cela ressemblait à un pique-nique. C'était le dernier beau jour, du reste, et même la dernière belle heure. Derrière nous des brouillards traînaient sournoisement par le col où nous devions passer, mais nous leur tournions le dos. Et Mitcho

était de plus en plus heureux. Oui, bien sûr, il avait déjà combattu dans l'ELAS, c'était un vieil andartès ! Ils voulaient tous savoir ce qui se passait en France, et Mitcho me demanda des nouvelles de Maurice Thorez, de Duclos, de Marty et de Marcel Cachin. J'étais très étonnée de le voir si savant sur la France et lui demandai si par hasard il n'était pas communiste. Il demeura un moment interdit et puis avoua que oui, avec une confusion ravie, comme on avoue un grand amour.

— Eh bien, moi aussi, je suis communiste, figure-toi ! lui dis-je. Veux-tu que je te montre ma carte de notre parti français ?

Il la prit entre ses gros doigts avec un respect extraordinaire, regarda la carte de France, dont elle était ornée, avec les trois couleurs de notre drapeau, me demanda ce qu'il y avait d'écrit, car il ne savait pas lire, même les caractères grecs.

— Vraiment, c'est la signature de Maurice Thorez ? répétait-il en la caressant du bout du doigt et en me regardant avec un sourire de ravissement.

Et puis il retourna la carte et poussa un cri :

— Ça, me dit-il, je n'ai pas besoin de savoir lire, je comprends !

C'était l'étoile rouge à cinq branches, timbrée de la faucille et du marteau. Il la regarda avec intensité, et je vis ses yeux de joyeux garçon se remplir de larmes. Et soudain il porta la carte à ses lèvres, et embrassa l'étoile. Cher Mitcho, à cette minute, ma carte m'est devenue plus précieuse encore, et chaque fois que j'y vois cette même étoile, je pense à toi, camarade andartès, et à tous les combattants, communistes ou non, de l'armée de Markos.

Mais Pétro avait couru pour ramener les bêtes qui s'étaient éloignées pour chercher, elles aussi, leur nourriture. Maintenant il restait planté devant nous, et il regardait alternativement les nuages, qui maintenant s'accumulaient, menaçants, sur les monts, et nous-mêmes. Nous savions ce que cela voulait dire.

Tout de suite nous nous mîmes en route, et bientôt nous entrions dans le brouillard.

Plus tard, entre les blanches écharpes de brume qui se tordaient et coulaient autour de nous comme des ectoplasmes de serpents, apparurent deux mulets, deux andartès et un civil. Pétro les avait arrêtés et il parlait au civil, un homme brun au visage creusé, au beau regard. Il vint me serrer la main.

— Je suis commissaire politique, me dit-il, et je fais une tournée d'inspection dans la région. Mais j'apprends que vous, vous êtes journaliste, et que votre *alogo* n'est pas fameux. Je suis très heureux de pouvoir vous donner le mien, qui est meilleur, en échange. J'espère que vous allez bien regarder tout, et que vous direz tout ce que vous avez vu. Nous n'en demandons pas plus : seulement que le monde sache la vérité sur nous, c'est tout.

Il me fit cadeau d'une grosse poignée de magnifiques cigarettes, me souhaita bon voyage, s'enfonça avec mon *alogo* dolent, derrière nous, dans la blancheur du brouillard, tandis que nous poursuivions notre route. Mon nouvel *alogo* était enfin un animal sur qui on pouvait compter. C'était donc la troisième bête que je crevais dans cette seule journée. Et Pétro, qui rançonnait ainsi les voyageurs de rencontre, leur demandant pour moi leur meilleure monture — et tous ils trouvaient très naturel de me la donner puisque j'étais, moi, l'étrangère, l'hôte — Petro avait déjà disparu, et nous n'avions plus qu'une idée, essayer de le rattraper. Il était seul à connaître le chemin, et qu'aurions-nous fait, perdus dans ce coton mouillé ?

Le brouillard nous recouvrit de fines gouttelettes, qui bientôt se changèrent en pluie. Et puis, la pluie devint battante, et enfin nous allions, courbant le dos sous de véritables cataractes, et l'eau nous dégoulinait en rigoles glacées dans la poitrine, dans les souliers, entre les omoplates. Non, cela ne ressemblait plus du tout à un pique-nique, et nous comprenions pourquoi Petro nous avait tant pressés.

Vous n'imaginez pas ce qu'on peut voir de montagnes en un seul jour lorsqu'on fait dix heures de route. D'habitude, lorsque vous prenez vos vacances à la montagne, vous avez toujours le même décor pétrifié autour de vous, et c'est à peine s'il bouge un peu quand vous faites une excursion. Mais, là-bas, à chaque instant, la toile de fond était escamotée et remplacée par une autre tout à fait différente. A mesure que nous avancions, les crêtes, prises de vertige, s'abaissaient et remontaient autour de nous comme une mer en furie, une mer silencieuse aux colères froides. A peine avions-nous à grand'peine franchi une montagne que, derrière, nous en trouvions une autre, et puis une autre encore, et une autre et une autre sans fin. Que de montagnes ! Il faut les avoir parcourues comme je l'ai fait l'une après l'autre pendant deux mois — et je n'ai pourtant vu ainsi qu'une petite partie de toutes celles qui existent en Grèce — pour comprendre combien immense et inexpugnable est le royaume des andartès et que les plus grandes armées du monde seraient impuissantes à les en déloger.

Moi, je l'ai senti physiquement, avec toute la fatigue de mon corps. Mais vous, prenez seulement une carte physique de la Grèce. Vous y voyez, pareilles aux doigts écartés d'une main ouverte, des chaînes de montagnes rayonner du nord au sud sur tout le pays. Or, toutes ces chaînes sont tenues solidement par l'Armée démocratique, et constituent autant de places fortes naturelles, d'imprenables bastions. Les chars, les gros canons de M. Truman n'y peuvent pénétrer, les avions y perdent leur temps. La bombe atomique elle-même, des dizaines de bombes atomiques, ne feraient qu'écornifler quelques monts sans atteindre les agiles, les invisibles, les insaisissables andartès. A moins de faire sauter la Grèce tout entière, personne n'en viendrait à bout.

Mais regardez encore la carte — celle de Vidal-Lablache, par exemple. Vous y voyez que la Grèce presque entière, à l'exception d'une étroite bande

côtière et de quelques plaines intérieures, est teintée de blanc, c'est-à-dire qu'elle dépasse 500 mètres, comme nos régions à maquis du Massif Central ou du Dauphiné. Entre les hautes chaînes, dont les sommets dépassent 2.000 mètres et atteignent jusqu'à près de 3.000, s'articulent des massifs montagneux, tout un relief compliqué de monts, de creux, de collines et de vallons — terrain idéal pour la guérilla. C'est là que se trouvent la plupart des innombrables villages libérés par les andartès, là que des comités populaires, librement élus par les citoyens, administrent déjà plus de la moitié du territoire, posent les assises solides de ce que sera la Grèce démocratique de demain.

C'est dans ces montagnes que l'Armée démocratique est née, qu'elle s'entraîne, c'est d'ici qu'elle est partie à la reconquête de la patrie. La guerre, pour les andartès, au temps où ils étaient peu nombreux, fut d'abord une guerre de guérilla : destruction des voies de communication de l'ennemi, attaques de postes isolés, de trains militaires et de convois, raids dans les villes pour délivrer les prisonniers, prendre aux fascistes armes, ravitaillement et matériel.

Le résultat de ce harcèlement impitoyable, c'est que les fascistes maintenant n'osent plus tenir garnison dans les villages, où ils mouraient de peur. Ils se sont réfugiés dans les grandes villes, ils n'en sortent pas la nuit, car ils seraient attaqués, et leurs armes lourdes ne leur serviraient alors de rien contre un invisible ennemi. On ne parle plus d' « encercler » les andartès : car ce sont eux, maintenant, les fascistes, qui sont encerclés, pressés de toutes parts par les hommes de Markos. Ils sont prisonniers dans leurs villes.

Mais la guerre, peu à peu, a changé de caractère. L'Armée démocratique est aujourd'hui une armée majeure. De la simple guerre de guérilla, elle a passé à la guerre de partisans — c'est-à-dire aux actions plus amples, menées par des groupes plus nombreux — et enfin à la guerre véritable, avec offen-

sives massives, grands mouvements stratégiques, établissement de fronts stables. Depuis juillet 47, c'est elle qui a l'initiative. Mais ses arrières sont toujours ces montagnes où elle s'adosse, que les autres ne peuvent franchir, et où elle peut se replier pour refaire ses forces, manœuvrer rapidement, surprendre de l'autre côté l'ennemi qui est obligé, lui, de faire le grand tour.

L'Olympe et le Parnasse étaient, jadis, le séjour des dieux et des muses. Ils sont aujourd'hui celui des héros de la liberté.

Trop de montagnes, à la vérité, pour une fille de la mer. Et quand il fallait les franchir sur la selle de bois d'une bête fantasque, et que les moindres accidents du terrain, les gorges, les rocs, les arbres abattus, les à-pic, les cols, les crêtes et les torrents vous retentissaient dans tous les os du corps, c'était assez décourageant.

Mais quelle beauté tout le long de la route, et quelle consolation c'était de souffrir dans une telle joie des yeux ! J'ai vu là-bas, je pense, tout ce qui se fait dans le monde en fait de montagnes, depuis celles où dévalaient des forêts — les forêts d'or et de cuivre flambant de l'automne, les forêts de dentelle noire de l'hiver, les forêts solennelles de sapins, les forêts de neige, félines, et celles, magiques, de givre étincelant — jusqu'aux monts dénudés plus chauves que des crânes, avec les ossements de leurs rocs de marbre. J'ai vu des collines riantes et des précipices rouges où bouillonnaient des torrents, des maquis odorants et des montagnes noires de schiste coulant ; j'ai vu des prairies et des gorges, des vallons avec le jet fin des peupliers tranquilles, au bord des rivières ; j'ai vu les alpages avec leurs troupeaux, dont les bergers avaient pour houlette des fusils ; j'ai vu la douce neige meurtrière, et la cuirasse de glace des sommets. Et chaque montagne changeait de visage selon l'heure et le jour, sous la pluie ou le vent, le nuage ou le flocon, le soleil ou la lune, et chacune était aussi différente de sa voisine que

l'étaient entre eux les hommes de cette terre. Et chaque minute avait son goût propre, celui du roc ou de la source, de la boue, du champignon, du brouillard, de l'arbre, de la neige ou du thym.

Il me faudrait un livre entier pour décrire cette Grèce inconnue, ces paysages avec qui j'ai passé plus de temps qu'avec les hommes, cette terre avec laquelle les andartès eux-mêmes n'avaient jamais vécu en telle intimité, mais qu'ils connaissent maintenant jour après nuit, nuit après jour, de tout leur corps, cette terre qu'aiment d'amour ceux qui se battent pour elle. Je voudrais bien écrire ce livre, mais, hélas ! nous sommes en guerre, nous avons mieux à faire, moi qu'à l'écrire, et vous qu'à le lire. Le temps n'est pas venu encore, mais il est proche, où il sera permis aux hommes, enfin, de jouir de cette beauté qui est leur bien, de ce bonheur qui est leur droit.

Ce soir-là, à la vérité, la beauté de la pluie nous était moins sensible que son désagrément, et celle de la forêt finit par nous échapper, car on n'y voyait goutte. Mitcho lui-même, malgré son ardente vigilance, ne parvenait plus à écarter de moi tous les périls, et chaque fois qu'une branche m'avait frappée, il poussait un cri de désolation qui ne lui serait pas échappé s'il en avait lui-même été victime. Je finis par me coucher à demi sur le mulet, étroitement enveloppée dans ma couverture, pour me protéger des éléments déchaînés, tant liquides que solides.

Soudain, je prêtai l'oreille, stupéfaite. Ce n'était pas possible, en pleine forêt, sous cette pluie, par ce froid ! Pourtant oui, cela ressemblait absolument à ce bruit qui toujours touche une femme aux entrailles : au vagissement d'un nouveau-né !

— Ecoutez ! soufflai-je, inquiète. Vous entendez ? Qu'est-ce que c'est que ça ?

— C'est un bébé, me répondirent-ils paisiblement.

Quelques instants après, nous arrivions à un camp d'andartès dont mes compagnons semblaient trouver naturel que l'approche fût ainsi révélée par le cri d'un nourrisson. Passe encore pour les andartès, et

même pour les vaillantes andartisas, de vivre ainsi dans des huttes. Mais un bébé ! J'en fus bouleversée. C'est le vagissement de ce petit être qui m'a le mieux fait comprendre, avant tout ce que j'ai pu en voir de mes propres yeux, la férocité de ce gouvernement qui ne se maintient au pouvoir, malgré la haine de tout un peuple, que grâce aux canons, aux avions du philanthrope M. Truman. Imaginez ce que doit être le martyre des campagnes pour qu'à leur bonne maison de pierre, à leur doux foyer, des mamans puissent préférer, pour elles et leurs petits, cette vie dans la boue et la neige glacée, dans ces cabanes misérables !

Combien j'en ai rencontrés, depuis, de ces bébés réfugiés dans la montagne ! Ce petit si pâle, par exemple, avec ses yeux trop grands, trop fixes, qui chancelait sur ses faibles jambes, à qui j'ai offert un morceau de chocolat américain dont le général Markos m'avait fait cadeau — du chocolat pris à l'ennemi, comme les fusils ! Le gosse l'a regardé, étonné, le tournant dans sa main, et puis il l'a jeté dans la boue. La mère a poussé un cri, elle a ramassé le chocolat, l'a essuyé avec son tablier, comme si c'était un trésor, s'est excusée, la pauvre :

— Il ne sait pas ce que c'est, bien sûr ! Tiens, mon cœur, ça n'est pas du bois, ça se mange, goûte ! Tu vois, c'est bon !

Une autre fois, je suis arrivée dans une cabane. Il y avait là un bébé magnifique, vingt mois, juste l'âge de mon neveu Laurent. Un tempérament du diable, ce petit Anestis, il courait partout de son attendrissant pas de caneton, tyrannisait Eli, sa maman, zézayait : « *Zito Markos !* Vive Markos ! » avec un sourire malin ; après cela, il hurlait, s'emparait de tout, brutalisait sa vieille grand'mère Maria, et puis il faisait du charme. Un vrai dictateur. Les andartès étaient enchantés. Et nous, donc !

Mais ces réfugiés-là n'arrivaient pas d'un village voisin ; ils venaient de très loin, de Salonique ! Quel terrible voyage, surtout pour la vieille et le bébé !

— Quelle joie d'avoir pu arriver ! me dit gaiement Eli. Oui, nous avons été obligées de partir, parce que la police a su que le fils de Maria, qui est mon mari, était andartès. Nous nous cachions bien, mais ils auraient fini par nous trouver. Comment, vous ne savez pas que la police arrête très souvent les familles des andartès et les déporte dans les îles de la mort, bébés y compris ? Surtout que moi j'avais milité dans une organisation de femmes démocratiques, alors, vous pensez ! Nous sommes donc parties, comme tant d'autres. Nous marchions la nuit, il fallait éviter tous les villages où les gendarmes nous auraient demandé nos laisser-passer, et nous n'en avions pas, bien sûr. Et nous dormions le jour, cachées dans les bois. Nous mangions ce que nous avions emporté dans nos sacs. Et il fallait porter le petit, il est lourd, heureusement que je suis forte ! Le plus dur, ça été pour traverser le Vardar, la nuit. Impossible de passer par un pont, ils étaient tous gardés. Nous avons dû nous déshabiller complètement, Maria et moi, nous portions nos vêtements roulés, avec nos ballots, sur nos têtes, et moi le petit dans mes bras. Nous avions de l'eau jusqu'à la poitrine, j'ai bien cru que nous allions être emportées par le courant. Et Anestis a pris un bon bain froid, il n'aimait pas ça du tout, n'est-ce pas, Anestis ?

Elle riait, la maman, elle trouvait tout cela très naturel. Ce n'était rien du tout, vous pensez, auprès de ce que font chaque jour les andartisas.



Des cochons noirs couraient entre les cabanes, sous la pluie, crottés jusqu'à l'échine. Un troupeau de chèvres et de moutons rentrait au camp pour la nuit, dans un enclos de barbelés, entre les arbres. Quelle joie de trouver du feu dans la cabane ! Celle-ci, à vrai dire, ressemblait plutôt à un magasin à provisions. Au fond de l'immense bat-flanc s'entassaient des jarres, des sacs, des barrilets, des chapelets d'oi-

gnons. Autour du feu, on pataugeait dans la boue. Nous étions assis, jambes pendantes, devant la flamme. Des hommes entraient pour prendre des ordres, se sécher un moment.

J'ai vu Christos, qui a seize ans et un visage sérieux. Il appartient à la Jeunesse démocratique, qui a remplacé dans la Grèce libre l'E.P.O.N., cette organisation qui, à la libération, groupait 600.000 jeunes. Christos se bat déjà, et il ne se considère pas du tout comme un phénomène. Il y en a beaucoup, de garçons de seize ans, dans l'Armée démocratique, et même des plus jeunes, de quinze et quatorze ans ! Ce n'est pas l'âge qui compte, bien sûr : il suffit d'être assez fort pour porter un fusil et d'avoir la volonté de se battre, et on est andartès.

Pandelacos, lui, n'a plus la force de se battre, alors il est berger. C'est lui qui a ramené le troupeau, tout à l'heure. Il a soixante ans, et il en paraît bien plus. C'est un petit vieux édenté, à la barbe raide, blanchissante. Il a les pieds nus dans des savates qui ne sont plus que des blocs de boue. Il y a cinq ans qu'il est andartès. Il rit de toute sa vieille bouche noire.

Les hommes, debout, se font sécher, une vapeur épaisse sort de leurs vêtements, ils fument comme des chevaux. Ils tendent au-dessus de la flamme sautante des chandails, des souliers racornis, des mouchoirs, des chemises, des chaussettes. L'air est épaissi de fumée et de vapeur. Chaque fois que la porte s'ouvre, l'averse bondit à l'intérieur. Le vent pousse la pluie par une ouverture au-dessus de la porte. Ça doit représenter la fenêtre, cette ouverture, pour éclairer la cabane pendant le jour. Mais un andartès y cloue des planches pour l'aveugler, pour empêcher la pluie d'entrer. Seulement, elle tombe tout de même par le toit, en rigoles.

La fumée me pique les yeux. J'essuie les larmes, je regarde ces nouveaux visages d'andartès, durs et fins, creusés d'ombres, dessinés par la flamme de méplats vigoureux, comme une eau-forte. Les offi-

ciers du camp sont là : il y a un mécanicien de chemin de fer, un régisseur de cinéma, un ébéniste, un employé de banque, un charretier et un étudiant. Il y a aussi Marika, capitaine, qui est institutrice, et andartisa depuis dix mois. Elle a dix-neuf ans, si jolie, un visage d'enfant sage, une coiffure lisse avec des cheveux noirs nattés en couronne brillante, auréolant son front pur. Ses camarades la taquinent, et elle rit aux éclats, comme une petite fille.

Et on se met à chanter, bien sûr, autour du feu. Marika a une voix ravissante ; nous nous taisons tous pour l'écouter chanter seule. Et puis, nous causons.

— Il y a sept ans que je me bats, dit l'employé de banque : depuis l'attaque italienne.

— C'est long.

Il me regarde et dit doucement :

— Je suis prêt à donner encore sept ans de ma vie, s'il le faut, pour libérer ma patrie.

L'étudiant récite un poème, et le régisseur un autre. On les applaudit. Ce sont des poèmes de lutte, comme les chants sont des chants de lutte. Nous ne sommes pas les seuls à chanter. Quand nous parlons, nous entendons les chants au dehors, dans la nuit. Je suis sortie.

On ne peut pas faire de *choros* en plein air, aujourd'hui, à cause de la pluie, de la boue. Alors, on chante dans les cabanes. Je suis entrée dans la plus grande. Sur une corde, au-dessus du feu, des lainages étaient entassés pour sécher. Les andartès, debout, pressés les uns contre les autres pour être plus près du *fotia*, chantaient en pleurant, à cause de la fumée, et en riant.

Nous avons dormi dans la cabane contre les sacs de maïs et les jarres, sous la pluie qui dégouttait du toit, trempait nos couvertures, nos vêtements. On se réveillait sous une chape lourde d'eau glacée. De temps en temps, un andartès se levait pour mettre de nouvelles bûches dans le feu. Mais le bois était humide, et le vent rabattait sur nous une fumée jaune et âcre qui piquait les muqueuses, faisait tous-

ser, emplissait les yeux de larmes. Il fallait bien vite les refermer. J'écoutais la tempête qui faisait rage, qui tordait les arbres et les branches, et cela faisait le bruit d'une mer en furie. Je pensais à tous les andartès qui étaient en campagne cette nuit-là, qui dormaient sous la pluie torrentielle, qui marchaient dans l'eau, dans la boue. Je m'endormis, les oreilles pleines de fracas et de vent. Je rêvai que j'étais dans un bateau. Mais le bateau était solide, et à travers les lames, les courants et les orages, il allait vers le port.

V

FETE DANS LA MONTAGNE

CE soir-là, je me trouvais dans une cabane qui me parut d'un luxe inouï, car elle avait une porte, une petite fenêtre avec de vraies vitres, et même l'électricité ! C'est qu'elle était celle de l'état-major d'un important groupe de montagnes, dont l'*archigos* avait choisi le plus beau des noms de guerre : *Lefterias.* Tous les andartès, bien entendu, ont pris des pseudonymes, et c'est ceux-là qu'ils me donnaient, ou des prénoms qui n'étaient pas non plus les leurs. Comme nos maquisards, nos résistants, ils vivaient et mouraient sous des noms d'emprunt, et leur femmes, leurs mères ne savaient pas s'ils étaient morts ou vivants.

J'avais entendu parler avec enthousiasme de ce *Lefterias* dans toute la région, et je ne m'étonnai pas qu'il fût si populaire quand je le vis. Il était jeune, brun, vif et joyeux, avec des cheveux et des sourcils drus, un joli et fin visage, un regard profond, intelligent, où passaient des éclairs de malice, et cet air soudain attentif, tranquille, des hommes qui savent commander. Il suffisait de voir la perfection ardente avec laquelle les andartès, les andartisas le saluaient, se mettaient au garde à vous devant lui, leur rayonnante ferveur quand ils venaient prendre ses ordres. leurs visages illuminés de joie quand il leur parlait, pour comprendre combien il était adoré par tous.

Je tournai le bouton de la radio, et tombai sur une émission en langue française d'Athènes. La speakerine, qui avait une voix ravissante, parlait avec une indignation méprisante des bandits, de la lutte contre les bandits. Quels bandits ? Soudain, je compris : les monarcho-fascistes avaient pieusement recueilli le mot de M. Churchill, lorsqu'en décembre 1944, ayant lancé, à Athènes, le général Scobie avec ses troupes contre ceux qui avaient libéré la Grèce, avant qu'un seul soldat anglais y débarquât, il fulmina dans un fameux discours contre « ces bandits descendus des montagnes ».

Alors, je me mis à rire, car ils étaient justement là, devant mes yeux, les « bandits », et moi j'étais seule, désarmée, en leur pouvoir, dans leur repaire des montagnes ! Je regardai le charmant *Lefterias,* et les officiers de son état-major autour de lui. Alors je les ai interrogés, je voulais savoir d'où sortaient, qui étaient ces « bandits » qui avaient tant indigné l'honorable M. Churchill, avant de scandaliser le pieux M. Truman.

Lefterias est membre du Parti agrarien. Son père est un propriétaire aisé et, avant la guerre, Lefterias était étudiant en droit. Il faisait son service lorsque Mussolini attaqua la Grèce, et il n'a pas quitté les armes depuis huit ans, lui qui n'en a que vingt-huit. Huit ans de vie perdue pour un garçon jeune, intelligent, plein d'avenir !

— Oui, me dit-il en souriant, ce n'est pas rien, huit ans. Mais je suis prêt à donner encore huit ans de ma vie pour la liberté de la Grèce.

— C'est extraordinaire, lui dis-je, l'autre jour un andartès m'a dit exactement la même chose !

Lefterias se met à rire :

— Qu'est-ce qu'il y a là d'extraordinaire ? me dit-il. Il n'y a pas un seul andartès, je pense, qui ne vous ferait la même réponse, si vous l'interrogiez là-dessus !

Théophilos, du Parti radical républicain, était magistrat avant d'être andartès, et il en a gardé la

gravité. Christos, qui est presque chauve et plein de douceur, est avocat, orthodoxe pratiquant, et sans parti. Alekos, instituteur, est socialiste. Enfin Epaminondas, ouvrier du textile, et Théodoros, tailleur, d'une impressionnante maigreur, qui a passé sept ans en prison, sont tous deux communistes.

Chacun de ces hommes avait une tragédie à raconter. Les parents de Lefterias avaient dû quitter la campagne où ils habitaient, se réfugier dans une ville où ils n'étaient pas connus, pour échapper aux brutalités des fascistes. Sa sœur avait été arrêtée, elle était toujours en prison. Théophilos me montra la photo de sa femme et de ses deux petites filles. Il ne les avait pas vues depuis 1941, il ne savait pas si elles étaient mortes ou vivantes. Ses petites seraient de grandes filles, maintenant, elles ne le reconnaîtraient pas, sûrement. Et les autres avaient une histoire pareille : leurs familles étaient en exil, en prison, déportées dans les îles de la faim, parties ils ne savaient où. Ils n'en avaient pas de nouvelles depuis des mois, parfois des années, et eux ne pouvaient donner des leurs, car une lettre aurait mis en danger de mort celui qui la portait et ceux à qui elle était adressée. Cette totale absence de nouvelles des êtres chers, ils n'en disaient rien, mais je voyais bien, à leur visage, que c'était, dans leur dure vie, le plus dur à supporter.

A vrai dire, ces hommes ont paru étonnés, et presque choqués, quand je leur ai posé toutes ces questions. Les soldats de Markos ne parlent pas volontiers d'eux-mêmes. Chacun sait que ses camarades ont tous passé par des épreuves pareilles : à quoi bon s'attrister les uns les autres avec les récits de leurs infortunes ? Leurs malheurs personnels se confondent avec le malheur de la patrie, et c'est bien pour cela qu'ils sont tous réunis ici pour combattre ensemble, afin que vienne pour la Grèce la fin de ce temps du malheur.

J'aurais voulu savoir leurs grades, mais les officiers, toujours, répondaient seulement : « Je suis andar-

tès ! » Dans chaque camp, j'arrivais tout juste à savoir lequel d'entre eux était le chef : c'était le commandant du camp, l'*archigos*. Mais l'*archigos* avait parfois quinze hommes sous ses ordres, comme celui du premier avant-poste, ou des milliers, comme ce Lefterias, ou des dizaines de milliers, comme Kikitsas. Justement, le quartier général de l'Armée démocratique venait, ce même octobre 1947, de promulguer un décret qui décidait de donner des grades aux officiers qui, jusque là, n'avaient eu que des fonctions, afin d'établir une hiérarchie militaire, de transformer cette armée de partisans en une armée régulière. Mais ces grades n'avaient pas encore été attribués, sauf aux grades supérieurs, et les officiers semblaient beaucoup plus fiers de répondre : « Je suis andartès ! » que s'ils m'avaient dit : « Je suis général ! »

Mais, ce qui fut le plus difficile d'apprendre, c'est leur appartenance politique.

— Nous sommes tous démocrates ! me disaient-ils. Ici, nous ne faisons pas de politique, ou plutôt nous n'avons qu'une seule politique, qui nous est commune à tous : nous battre, afin de libérer notre pays des occupants étrangers et des traîtres à leur service !

Et ils disaient la vérité : c'était bien leur seule politique. Ce qui m'a le plus surprise, peut-être, dans cette Grèce libérée, c'est de n'y avoir jamais entendu — comme il était fréquent, par exemple, dans l'Espagne en guerre — une seule discussion politique. C'est dans un désir d'unité, je suppose, que les communistes, par exemple, usent très rarement, même entre eux, du mot *sindrofé*, camarade, qui pourrait les distinguer des autres, et qu'ils emploient, eux aussi, le mot qui rassemble tous les démocrates, quelles que soient leurs idées, leurs tendances ou leurs croyances : *sinagonisti*, « combattant ». Cette exemplaire unité, l'incroyable unanimité de la ferveur patriotique, tant des civils que des militaires, aucun diviseur à la solde de l'étranger n'est parvenu, en Grèce libre, à l'entamer.

Une paysanne d'une cinquantaine d'années entre dans la cabane, elle apporte à Lefterias des insignes de l'Armée démocratique qu'elle a confectionnés hier : avec du coton jaune, elle a brodé sur un morceau d'étoffe bleue la lettre delta, *A*, et puis elle a cousu le tout sur un morceau de carton. Lefterias est très content ; il fixe tout de suite l'un de ces insignes à son calot, en distribue aux officiers, remercie la paysanne enchantée.

— Il y a trois jours, m'explique Leftérias, les fascistes ont fait un raid sur un village, à cinq kilomètres d'ici ; ils ont tué trois vieux paysans, en ont arrêté trente, ont mis le feu à dix maisons. Il y a des paysans, des femmes qui ont pu se sauver, qui se sont réfugiés ici, et certains n'osent plus redescendre au village, ils nous ont demandé de les garder. Et vous voyez, ils s'ingénient, comme cette paysanne, pour se rendre utiles.

Et voici une andartisa. Elle s'appelle Marika, comme la petite institutrice de l'autre jour, mais elle est plus jeune encore, dix-sept ans, et il y a quinze mois déjà qu'elle s'est engagée dans l'armée ! On l'appelle Markos, pour la taquiner, parce qu'elle s'est coupé les cheveux comme un garçon. Elle a mis une cravate rouge qui va bien à son teint hâlé. Elle fait à Leftérias un salut impeccable, et puis me montre son revolver, dant elle est très fière, et rit de toutes ses dents :

— Puisque vous êtes journaliste, me dit-elle, n'oubliez surtout pas de dire quel bon *archigos* nous avons !

— Ses parents sont des paysans, m'explique Leftérias après que la petite, l'ayant salué, a fait demi-tour. Son frère, qui avait vingt ans, a été assassiné par les fascistes dans son village. Alors, son père et sa sœur aînée sont partis pour la montagne pour se battre, pour venger le garçon. Après cela, les fascistes ont arrêté la mère de Marika ; elle est maintenant dans un camp de concentration dans les îles. Alors, la gamine, qui avait quinze ans, a quitté, elle

aussi, son village, pour être andartisa. C'est une brave petite, elle se bat très bien.

Ce matin-là, personne n'avait parlé de petit déjeuner. Mais voilà qu'à onze heures moins le quart, dans la cabane où les officiers travaillaient, tous ont poussé des cris de joie lorsqu'on apporta une caisse remplie de *loukoumadès,* des espèces de beignets sans pommes. Tout le monde s'est mis à manger ces beignets, qui nous ont paru délicieux. Quelle aubaine inattendue ! Et il y avait une autre caisse de pommes bien rouges, que nous avons mangées avec le même appétit.

— Vous voyez, me dit Leftérias, ce sont les paysans d'en bas qui nous gâtent. Ils ne savent qu'inventer pour nous faire plaisir.

Je demande à l'*archigos* comment se fait le ravitaillement dans l'Armée démocratique.

— C'est le peuple qui nous ravitaille, bien entendu! me dit Leftérias. Si notre armée n'était pas autant aimée, si le peuple tout entier ne nous soutenait avec ferveur, en huit jours nous serions tous morts de faim dans ces montagnes ! Que dis-je ? Jamais l'Armée démocratique n'aurait pu même y naître ni s'y développer, ni grandir de jour en jour, comme elle le fait ! Pratiquement, voilà comment le ravitaillement est organisé. D'abord, l'Armée démocratique prélève un léger pourcentage — 2 ou 3 % — sur les récoltes. Cela paraît insignifiant aux paysans, qui ont connu toutes les exactions des envahisseurs et des fascistes, les réquisitions massives de toutes les denrées, les impôts écrasants, le vol, le pillage, la confiscation pure et simple du bétail. Nous, tout ce qui nous manque, après le prélèvement — le maïs, les légumes, les bêtes — nous l'achetons, nous le payons aux paysans argent comptant, avec l'argent que nous recueillons par les collectes faites dans la Grèce libre ou dans l'autre. En plus, nous faisons très souvent des raids sur les dépôts de ravitaillement de l'armée monarcho-fasciste, qui est si bien nourrie par les Américains.

— C'est vrai, dis-je en riant, je n'ai jamais mangé autant de boîtes de conserves américaines que dans vos montagnes !

— Et, en plus de tout cela, il y a surtout les dons volontaires des paysans. Ils sont très pauvres, c'est vrai, ils ont une vie misérable : même avant la guerre, ils ne mangeaient guère de la viande que trois fois par an, à Noël, à Pâques, et à l'Assomption, le 15 août...

— Trois fois par an ! dis-je stupéfaite. Comme les paysans français sous l'ancien régime !

— Oui, c'est votre grande révolution qui a donné la terre à vos paysans. Mais, chez nous, la réforme agraire n'est pas faite encore. C'est l'Armée démocratique qui la réalise, maintenant, dans la Grèce libérée. C'est pourquoi les paysans savent bien ce qu'ils nous doivent, et ce qui les attendrait si nous n'avions pas la victoire. Aussi, malgré leur pauvreté, ils se privent de tout pour nous aider. Quand ils ont deux noix, ils en mangent une et nous envoient l'autre ; quand ils ont un kilo de maïs ou de pommes de terre, ils en mettent une livre de côté pour nous. Car ils veulent que les andartès, au moins, soient bien nourris, eux qui couchent à la belle étoile, eux qui se battent pour eux, qui les défendent, eux qui sont leurs fils, leurs filles, leurs maris ou leurs frères... C'est pour cela que, dans les villages, on réunit tous les cadeaux pour les andartès, on en fait des caravanes de mulets, et on nous les apporte dans la montagne, généralement la nuit. Ce sont le plus souvent des femmes qui conduisent les mulets, et quand il n'y a pas de mulets, elles portent les sacs sur leur dos. Elles font ainsi des marches harassantes dans la montagne, par tous les temps. Tenez, voilà quelques-uns des colis que nous avons reçus à l'aube. Ce sont des cadeaux du village de C..., à dix kilomètres d'ici.

Je demandai à Leftérias la permission d'ouvrir l'un de ces paquets. Je choisis le plus petit, enveloppé d'un vieux morceau d'étoffe bleue, cousu avec

de la ficelle. Il contenait des pommes, des figues sèches, des noix, des feuilles de tabac, deux paquets de cigarettes, un cahier de papier à cigarettes, une paire de chaussettes de laine usagées. Dans ces chaussettes bleu marine était piquée une grosse aiguille, enfilée de coton bleu ciel, pour les repriser. Et, enfin, une icône de village, une simple image coloriée, collée sur du bois et encadrée d'une monture de fer battu, une image naïve de la Vierge, une étoile d'or sur l'épaule et l'enfant dans les bras, avec un petit ange voletant, pareil à un papillon d'Effel. A tous les détails, on sentait l'amour avec lequel une vieille paysanne avait dû confectionner ce pauvre paquet anonyme, sans adresse, pour ces andartès parmi lesquels se trouvait peut-être son fils, à qui elle pensait, ou son petit-fils... L'icône surtout m'enchanta. Je demandai à Leftérias de m'en faire cadeau, et ce redoutable « bandit des montagnes » me dédicaça cette Vierge, de sa propre main, à l'encre verte — car il n'en avait pas d'autre — au nom de l'Armée démocratique.

*
**

Le lendemain, c'était le 28 octobre, et dans toute l'Armée démocratique on célébrait ce jour-là. C'était à la fois le septième anniversaire de l'agression italienne, de ce jour où le peuple grec avait répondu « *Oxi !* » (Non !) à Mussolini et le premier anniversaire de l'Armée démocratique. C'est le 28 octobre 1946, en effet, — un an seulement, et que de chemin parcouru depuis ! — que les groupes de partisans disséminés à travers toute la Grèce et les îles, ayant décidé de se donner un commandement unique, avaient créé le quartier général de l'Armée démocratique, et élu Markos général en chef de cette armée.

La pluie ne refroidit pas le moins du monde l'enthousiasme des andartès, qui firent joyeusement une heure de marche sous l'averse, après le déjeuner, dans la boue glissante de la forêt, pour atteindre

l'hôpital où avait lieu la fête. Quelle surprise d'apercevoir soudain, entre les troncs des arbres, une sorte de plate-bande éclatante de couleurs ! Cela devait être l'œuvre d'un artiste jardinier. Je n'avais rien vu de plus beau, de plus gai dans ces montagnes où l'on manquait du plus indispensable. Pourquoi soudain ce luxe ? C'était la tombe d'un andartès. Une inscription disait : « Ici dort Mimi Zimo, héros de l'Armée démocratique grecque, tombé en septembre 1947. »

Nous avons passé derrière Leftérias entre deux haies d'andartès et d'andartisas au port d'armes, immobiles, le visage rigide, les yeux fixes. Ils saluaient à l'impressionnante mode andartès, les fusils appuyés au flanc droit et pointés en avant, de sorte que nous avancions dans un hérissement d'armes, devant tous les yeux noirs et luisants, dardés vers nous, des canons de fusils. Les femmes avaient aussi belle allure que les hommes, et je me sentais fière d'elles. Les uniformes n'étaient pas fameux, et fort disparates, mais ce n'est pas aux vêtements qu'on reconnaît la valeur d'une armée. On ne voyait que ces visages de statues, de marbre et de bronze — des visages de soldats.

Nous sommes entrés dans une grande baraque carrée, éclairée par la haute flamme d'un feu. Au centre, bombée comme un bouclier, une grande étoile de mousse, bordée de cailloux de marbre blanc. De grands blessés étaient étendus là, et Leftérias leur a serré la main en souriant affectueusement. Et quand nous avons pénétré dans la longue baraque rectangulaire qui faisait suite, bondée de spectateurs, — des blessés avec des bras en écharpe, des pansements autour de la tête, des malades, des infirmières, des andartès du dehors — toute la salle s'est dressée d'un bond pour saluer, au garde à vous, l'*archigos*, en poussant des vivats. C'était assez étonnant, surtout dans un hôpital, ce mélange de stricte discipline militaire et d'enthousiasme joyeux.

Nous nous sommes assis à deux tables placées de chaque côté, au pied de la scène, perpendiculaires

au public, de sorte que les officiers ne tournaient pas le dos à l'auditoire. J'étais fort impatiente de voir cette fête chez les andartès. Mais la salle se dressa de nouveau. Au tumulte joyeux avait succédé un silence poignant. C'était la minute de silence pour les morts. Pour ces morts tout mêlés à ces vivants, pour ces morts chauds encore, avec qui hier on riait. On entendait seulement les gouttes de pluie tomber sur les tôles du toit, comme des larmes — les seules.

Puis Leftérias saisit une couronne de laurier ; suivi de tous ses officiers, il traversa la salle toujours silencieuse et debout, il sortit pour aller déposer la couronne sur la joyeuse tombe du héros, et alors le silence éclata : les fusils, les mitrailleuses, les mortiers tonnèrent à la fois. Et puis, tandis que revenait l'*archigos* avec son état-major, un chœur s'éleva, qui chantait l'hymne pour les morts. Pour ces morts qui avaient dit « non » à Mussolini, « non » à Hitler; pour ces morts qui avaient combattu aux côtés de ces hommes, de ces femmes qui continuaient leur combat. Churchill, Bevin et Truman avaient oublié les morts de la libération. Mais la Grèce de Markos ne les oubliait pas.

Puis le chœur entonna l'hymne national grec, et les andartès, dressés, l'écoutèrent, gardant jusqu'à la fin le salut militaire. Je savais, bien sûr, que cette fête ne ressemblerait pas aux fêtes de soldats ordinaires, avec petites femmes gambillantes, chansons grivoises, gaudrioles et *pin-up girls*, mais je ne m'attendais pourtant pas à la voir déboucher d'emblée dans cette grandeur. Il y avait une sorte de ferveur sacrée sur tous les visages, dans les yeux, dans les gestes. Dans la farouche solitude de la montagne, au fond de bois, dans cette misérable baraque perdue, battue de vent et de pluie, une poignée de blessés, de malades, d'hommes et de femmes mal vêtus, mal nourris, célébrait le culte de la patrie, de la liberté.

Et puis la fête commença. Elle commença par des discours. Leftérias parla d'abord, superbe dans son

uniforme d'officier anglais, avec ses bottes bien astiquées. C'était un très bon orateur ; il serait sûrement devenu un avocat fameux s'il était resté dans le civil. Sur la scène, il n'y avait pour tout décor qu'une méchante table avec un bouquet de fleurs en papier dans une boîte de conserves et, derrière, le drapeau national grec, bleu ciel barré d'une croix blanche. Par une ouverture sur le côté, on apercevait les arbres de la forêt. La salle était ornée de guirlandes de papier et de rameaux de pin, de dessins de la guerre faits par des artistes andartès, et de banderoles blanches avec des inscriptions célébrant le double anniversaire du 28 octobre.

Leftérias parlait bien, avec force et clarté, sans rhétorique facile, mais pourtant je trouvais qu'il parlait trop. J'avais tort. Je regardai l'auditoire et vis que tous l'écoutaient avec passion. On aurait entendu une mouche voler, s'il n'y avait eu le bruit métallique de la pluie sur la tôle. Ce devait être de la mauvaise tôle rouillée et percée, car des filets d'eau coulaient dans la baraque. Je dus déplacer ma chaise pour ne pas recevoir une rigole dans le cou. Mais les andartès se souciaient bien de la pluie ! Je remarquai, au premier rang, le vieux docteur de l'hôpital, appuyé sur sa canne, blanc, fin, le front dégarni. Il ressemblait à Jean-Richard Bloch. Et les beaux visages des femmes, leurs grands yeux graves, leurs douces paupières, leur bouche serrée, qui parfois s'ouvrait sur un sourire éclatant. Le discours était souvent interrompu par des applaudissements et des « *Zito* » dans la salle.

Quand Leftérias eut expliqué, pendant une bonne heure, la signification de ce double anniversaire, il y eut un instant solennel. Tout le monde se leva pour prêter le serment que prononcèrent, ce jour-là, pour la première fois, à travers toute la Grèce, et au delà de la mer, dans les îles, tous les andartès, toutes les andartisas de l'Armée démocratique. Un officier, sur la scène, disait, l'une après l'autre, les

phrases, et tous les répétaient ensemble d'une voix forte :

« Moi, fils du peuple de Grèce, et combattant de l'Armée démocratique grecque, je jure de combattre les armes à la main, de verser mon sang et de donner ma vie même, s'il le faut, pour chasser du sol de ma patrie jusqu'aux derniers des envahisseurs étrangers, pour faire disparaître toute trace de fascisme, pour assurer et défendre l'indépendance nationale, l'intégrité du sol de ma patrie, pour assurer et défendre la démocratie, la dignité humaine, le travail, les biens et le progrès de mon peuple.

« Je jure d'être un bon combattant, un soldat discipliné, d'exécuter tous les ordres de mes supérieurs, de respecter la discipline et les règlements, et de garder les secrets de l'Armée démocratique grecque.

« Je jure d'avoir une conduite exemplaire envers le peuple, et de contribuer à son unité et à sa réconciliation.

« Je jure d'éviter tout acte qui pourrait compromettre mon honneur en tant qu'individu et en tant que combattant de l'Armée démocratique grecque.

« Mon idéal est une Grèce libre et indépendante, et je mets au service de cet idéal mes armes et ma vie.

« Si jamais je deviens parjure, que le mépris de la Patrie, la haine et le dédain du peuple retombent sur moi. »

Et puis le chant de l'Armée démocratique fut chanté sur la scène par un chœur de jeunes filles — mais ces jeunes filles étaient des andartisas, et elles chantaient avec leurs fusils, leurs mitraillettes à l'épaule. Avec quel respect je les regardais, ces vaillantes ! Quelle valeur prenaient dans leur bouche ces paroles de combat :

En avant, ELAS, ELAS, ELAS, c'est pour la Grèce !
C'est pour le droit, la liberté !
Dans les montagnes et dans les plaines,

Vole, combats avec passion !
Lorsque tu cours à la bataille,
De ta voix naît une chanson !

Ce n'étaient pas paroles en l'air, ni façon de parler, mais chaque mot avait son sens le plus dense, le plus réel, le plus charnel.

Après cela, il y eut encore des discours. Ce n'était plus une fête, c'était un meeting dans la montagne. Et toujours cette inexorable pluie qui tambourinait, qui éclaboussait, mais personne n'y faisait attention. Il y eut des orateurs militaires et des orateurs civils, le représentant de l'E.A.M., des représentants du Parti radical républicain, du Parti agrarien et du Parti communiste, et tous étaient également applaudis, et on criait des « *Zito* » ceci ou cela ! à n'en plus finir.

Le communiste parla des deux journaux que le « libéral » M. Sophoulis venait d'interdire : *Rizospastis*, le journal du Parti communiste, et *Elefteri Ellada*, celui de l'E.A.M. A la vérité, depuis longtemps, le gouvernement en interdisait la diffusion à travers la Grèce, on arrêtait ceux qui les vendaient, ceux qui les lisaient, mais on les laissait paraître à Athènes, pour y maintenir devant les étrangers la fiction de la démocratie. Maintenant, on les supprimait purement et simplement. Les choses devenaient ainsi d'une aveuglante clarté, même pour les plus ignorants, pour les plus prévenus. Comment oserait-on soutenir encore que la Grèce n'avait pas un régime fasciste ?

Quand l'orateur communiste eut fini de parler, on scanda le nom de Zachariadès, le secrétaire général du Parti communiste grec, et on cria les initiales K.K.E., « *Kapa, Kapa, Epsilon !* », dont le peuple grec a tiré le diminutif affectueux « Koukoué ». Et l'auditoire se mit à chanter la charmante, malicieuse et dansante chanson qui commence par « Koukoué, Koukoué, Koukou, Koukou, Koukoué... » que les foules, les jours de manifestation, ont chantée sous les

balles, à Athènes, pour narguer les fusils, la police et la mort.

Et puis une andartisa a récité un poème sur un héros avec un feu qui valait tout l'art du monde, et elle a fait le salut militaire, à la fin, avant de se retirer sous les applaudissements. Et encore un orateur ! Cette fois, c'était un délégué des deux villages les plus proches qui venait longuement remercier l'Armée démocratique de les avoir libérés. J'étais seule à trouver longs ces discours. On voyait bien, à leurs visages, que les andartès, les andartisas ne se lassaient pas d'écouter les orateurs. Et, soudain, je compris pourquoi. Ces discours, ils étaient le signe même de leur liberté reconquise. C'est ici seulement qu'il leur était possible de les prononcer et de les écouter, ici seulement qu'ils pouvaient parler, chanter, crier à tue-tête les mots qu'ils aimaient, dire à voix haute ce qu'ils avaient dans le cœur. Tous, ils venaient de cette Grèce où il fallait se taire, où l'on ne pouvait que chuchoter en tremblant, où une parole pouvait vous conduire à la prison, à la torture, à la mort. Oui, je le reconnaissais ce feu de joie des visages, lorsque la liberté est reconquise. Nous aussi, nous avons été privés de liberté.

Une autre andartisa, charmante et rougissante, vient réciter un nouveau poème. Cette fois, il s'agit des prisonniers, des déportés, et la petite sent si vivement ce qu'elle dit qu'elle oublie sa timidité, et tous sont très émus à l'idée des souffrances de ces malheureux qui n'ont pas, eux, la chance d'être à la montagne, de se battre. C'est pour les délivrer qu'ils sont tous ici, et ils serrent les poings, leurs mâchoires se durcissent, leurs yeux brillent.

Encore un chœur. Et la salle, maintenant, tout à fait en train, ne peut plus se contenir : elle interrompt le programme et chante pour son propre compte. Mais on a tiré le rideau fait de couvertures kakis (je reconnais les couvertures de l'armée américaine), on sent que quelque chose de sensationnel se prépare. En effet, le rideau s'ouvre, et on regarde

de tous ses yeux, on écoute de toutes ses oreilles. C'est un sketch. Les andartès et les andartisas se sont déguisés pour le jouer. Ils se sont déguisés *en civils !* Cela semble bizarre de voir une andartisa avec une jolie robe de mousseline à fleurs ! La scène représente un employé, une paysanne et sa fille, et tous trois parlent avec amertume, avec colère des Anglo-Américains. Ils sont en train de tirer des tracts illégaux. La police arrive, les butors frappent la mère qui tombe à terre, évanouie, brutalisent la jeune fille et l'emmènent, ce qui fait rire aux larmes les spectateurs ! Ils devraient pleurer, au contraire, mais il faut avouer que la gaucherie des acteurs improvisés est, en effet, bien comique.

Deuxième scène : la jeune fille revient ; elle annonce à sa mère que si elle n'avoue pas où est son frère, la police l'arrêtera de nouveau, pour de bon cette fois. Alors, elle décide de partir à la montagne avec son amie, puisqu'on ne peut plus vivre ici. Elle prépare donc son baluchon avec sa mère, mais, au moment où elle va partir, les gendarmes reviennent, frappent de nouveau les femmes, les traînent brutalement pour les emmener. A ce moment, des détonations retentissent à la porte. (Et pas des détonations de théâtre, je vous prie de le croire, c'était du nature, à vous déchirer les tympans !) Ce sont les andartès, conduits par le frère de la jeune fille ! Et ce sont eux qui arrêtent les fascistes ! Et tous, l'employé, la mère, la fille et son amie, les jeunes et les vieux décident d'aller à la montagne avec les andartès pour se battre, eux aussi. Cette fois, on ne rit plus, la salle « marche » à fond. Cela se termine au milieu des applaudissements par l'hymne de l'Armée démocratique, que la salle, debout, chante avec les acteurs.

« Markos », la petite Marika, très en beauté avec son foulard rouge et son brillant sourire, vient, elle aussi, déclamer un poème patriotique. Et puis, un andartès, un « vieux » — il a bien quarante ans ! — récite un poème satirique sur la manière dont ont

été tenues les belles promesses de Varkiza. La salle éclate de rire à chaque phrase, l'artiste a le plus grand succès.

Comme la nuit est maintenant presque venue, on suspend au-dessus de la scène deux fumeuses lampes à huile qui n'éclairent pas grand'chose. Et voici un autre sketch. Cette fois, c'est la triste histoire d'un garçon et d'une fille qui sont assassinés par les fascistes. Ceux-ci, à leur tour, sont tués par une jeune andartisa qui regarde tristement les cadavres de ses amis en tirant la moralité :

— Tout ça ne serait pas arrivé, et vous seriez encore vivants si vous vous étiez engagés avec moi dans l'Armée démocratique !

Après cela, il y a encore eu des poèmes, des chants, le récit d'un vieil andartès qui nous raconte ses souvenirs de guerre, et enfin un comique qui met M. Churchill et M. Truman en boîte de la belle façon. Toute la salle se tord.

Dans tout cela, comme vous voyez, pas une concession à la frivolité, pas une chanson sentimentale, pas une plaisanterie douteuse. Rien qui ne haussât les esprits et les cœurs. Jusque dans leurs plaisirs, on pouvait voir que ces hommes, que ces femmes n'avaient qu'une pensée, qu'un souci : se battre, gagner la guerre. Rien d'autre n'existait, ne devait exister pour eux, cela seul comptait.

La fête s'est terminée par des *choros*, et jamais je ne les ai vus plus endiablés que ce soir-là. On a dansé dans la baraque de l'entrée, d'où l'on avait transporté les grands blessés, autour du feu et de la grande étoile de mousse. Leftérias menait des *choros* pareils à des farandoles, il levait son mouchoir en l'air et l'agitait comme un joyeux trophée, il dansait en riant, plongeait de tout son corps et se redressait vivement, frappant le sol d'un talon volontaire, et sautait en l'air avec une souplesse féline. Exactement le mouvement, la grâce de ces jeunes faunes qu'on voit danser, dans les musées, sur les vases anciens de la Grèce.

Il avait une manière câline et taquine de s'adresser à chacun, en souriant, le ton d'un frère aîné — même lorsqu'il parlait à des andartès plus vieux que lui — bien plus que d'un colonel. J'imagine que toutes les andartisas devaient être amoureuses de leur *archigos*. Mais elles se gardaient bien de le montrer. Seulement, il était clair qu'elles se seraient toutes jetées au feu — c'est bien le cas de le dire — pour lui. Et les garçons aussi, du reste. Ils l'avaient souvent prouvé, au demeurant; ils allaient au feu tous ensemble, et c'est lui qui les conduisait quand ils se battaient. Leftérias était de ces hommes qui ont reçu le don mystérieux du commandement, de ceux qui n'ont pas besoin de parler fort en donnant un ordre, ni de le répéter deux fois, pour être obéis.

Nous avons dîné avec le personnel de l'hôpital, et là j'ai fait la connaissance d'un curieux personnage. C'était un docteur jeune, qui parlait admirablement le français, un homme fort distingué, ma foi. Mais je me demandais pourquoi il ne ressemblait pas aux autres ; je trouvais en lui un je ne sais quoi d'insolite. J'en eus bientôt l'explication : il était le seul, dans ces montagnes, qui ne fût pas volontaire.

— J'ai eu une drôle d'aventure, me dit-il. Figurez-vous que j'ai été enlevé par les andartès ! Oui, enlevé, exactement comme on enlevait autrefois les jeunes filles ! me dit-il en riant — mais son rire n'était pas absolument joyeux. J'étais docteur à l'hôpital militaire de B..., oui, dans l'armée gouvernementale (*il ne dit pas « l'armée monarcho-fasciste »*). Moi, vous comprenez, je me trouvais là parce que je suis docteur militaire de carrière et qu'on m'y avait envoyé. Mais je ne suis pas du tout fasciste, je ne fais pas de politique... enfin... je serais plutôt républicain... Et les andartès le savaient bien, du reste. Un beau matin, la ville s'est trouvée cernée, et les andartès sont arrivés, comme ils font souvent, vous savez, pour prendre aux soldats ou aux gendarmes des armes, des vêtements, du ravitaillement. Ils

avaient besoin de matériel sanitaire aussi, et ils sont venus à l'hôpital. Quand ils m'ont trouvé, j'étais encore au lit ! Ils m'ont dit : « Ça tombe bien, justement nous manquons aussi de médecins, nous vous emmenons ! » Ils ne m'ont pas demandé si ça me faisait plaisir ! Oh, je dois dire qu'ils ont été très bien avec moi, tout ce qu'il y a de polis et de corrects et pleins de prévenances, ils m'ont même donné un mulet magnifique, et en route, sous bonne escorte, pour la montagne ! Et vous voyez, il y a trois semaines de ça, et j'y suis toujours !

— Et ça ne vous fait pas plaisir ?

— Plaisir... ça n'est pas le mot... mais ça ne me déplaît pas non plus... J'ai été très étonné, ils ne sont pas du tout ce qu'on en dit, les andartès, ni même ce que je pensais ! Ils sont très bien, ces gens-là, je vous assure ! Et puis j'ai causé avec eux, ils m'ont expliqué leur position, et vous savez, entre nous, je suis bien obligé d'avouer qu'ils ont raison ! Mais oui, ils ont raison !

— Alors, somme toute, vous êtes content de votre aventure ?

— Content... enfin... même si je n'étais pas content je ne pourrais pas m'en aller. Oh, je suis libre ici, je fais tout ce que je veux, on me traite avec beaucoup d'égards, seulement je ne crois pas qu'ils me laisseraient partir. Il y a beaucoup de travail dans cet hôpital. Et la vie est très dure. Et ça manque de distractions. Sans compter que voilà l'hiver, on va avoir terriblement froid dans ces montagnes, sans chauffage, sans rien...

Il resta un moment songeur, puis reprit :

— Moi, vous savez, j'adore la France ! J'ai toujours rêvé d'y vivre, de m'y installer. Est-ce que vous croyez que je pourrais y aller ? Ça vous a été difficile de venir jusqu'ici ?

— Très difficile.

Je sentis que le moment était venu de m'éclipser. Une minute de plus et il me demandait de l'emmener avec moi. Ça m'aurait chagrinée de le décevoir, il était si aimable ! Le pauvre homme ! Est-ce que ça n'est pas tragique d'être un héros malgré soi ?

VI

JE CROIS QUE TU L'AIMERAS...

CE jour-là, après huit heures de voyage sous la pluie, dans la boue, nous sommes arrivés à une sorte d'igloo creusé dans la terre, à flanc de coteau. Le toit de feuilles était soutenu au centre par un tronc d'arbre où l'on avait laissé la naissance des branches, et les armes y étaient accrochées. Cela faisait comme un noir buisson de fusils. On descendait là-dedans par une ouverture étroite, et c'était si bas qu'on ne pouvait se redresser. Pas même de bat-flanc, il fallait s'accroupir par terre, devant le feu. Heureusement il n'y avait pas trop de fumée, elle s'échappait par une cheminée de pierres sèches qu'on avait construite au fond, contre la paroi. Cette paroi de terre était toute feutrée de radicelles. On ne les voyait pas, il faisait trop sombre, mais on les sentait quand on passait la main dessus, pareilles à une chevelure rèche.

C'est un poste avancé, un poste de commando. Nous sommes tous accroupis par terre devant le *fotia*, les andartès du poste et les voyageurs — trois jeunes andartisas, arrivées de la ville depuis trois semaines, Théodoros au long visage décharné, couleur de parchemin, le *sindesmos* et moi. Les filles, qui rejoignent l'unité à laquelle elles ont été affectées, ont encore leurs pauvres petites robes de la ville et de mauvais souliers.

Les andartès s'intéressent beaucoup à la France,

ici comme partout où j'ai passé, et je suis une fois de plus étonnée de voir combien, au fond de ces forêts, de ces trous, ils sont au courant des événements de chez nous. On me demande pourquoi tant de Français ont voté pour de Gaulle, un fasciste. Je leur réponds que beaucoup de Français ne savent pas encore, comme eux, que de Gaulle est un fasciste, et je leur explique pourquoi. Ils m'accablent de questions. Quand je leur parle de la trahison de Blum, ils disent : « Ah oui, Blum, le Sophoulis français ! »

Ils ne sous-estiment pas la lutte du peuple français contre le fascisme, ils ne parlent pas, eux, de « la décadence de la France ». Ils sont aussi sûrs que moi que le peuple de France l'emportera finalement sur le fascisme, car il a toujours combattu pour la liberté, comme le peuple grec, et les peuples toujours restent fidèles à leurs traditions, ils n'oublient pas. Et eux, les Grecs, ils ont gardé tout frais le souvenir des exploits de nos maquisards, de nos F.F.I., qu'ils ont suivis jour après jour par la radio tandis qu'ils combattaient eux-mêmes dans l'ELAS. Ils me disent qu'ils ont tous pleuré de joie dans leurs montagnes, le jour de la libération de Paris. C'était pour eux comme une victoire nationale.

Ils comprennent les difficultés du peuple français, car ils ont eu les mêmes, exactement les mêmes : la France, comme la Grèce, a été occupée par les troupes anglo-saxonnes, et comme la guerre n'était pas finie, les F.F.I. ont dû se résigner à livrer leurs armes, exactement comme l'ELAS. Et c'est pourquoi l'épuration a été sabotée dans les deux pays, les éléments républicains éliminés de l'armée, du gouvernement, de l'administration, plus brutalement en Grèce, plus sournoisement en France, mais avec le même appui des Anglo-Saxons. Les andartès se réjouissent beaucoup que nous ayons eu, nous, assez de force pour déjouer les provocations, pour échapper jusqu'ici à la guerre civile que l'impérialisme du dollar fait tout pour déclencher en France, comme en Grèce,

afin de pouvoir intervenir, plus ouvertement encore, au nom de « l'ordre », dans nos affaires.

Oui, ils savaient bien, ces andartès, que la France, comme la Grèce, est la première ligne du combat pour l'indépendance des nations, pour la démocratie vraie, ils savaient que les militaristes d'Amérique veulent s'installer solidement dans nos deux pays pour en faire les deux têtes de pont essentielles, sur l'Atlantique et en Méditerranée, pour la guerre atomique qu'ils préparent. Et c'est pour cela que les gouvernants américains font porter tout leur effort sur la France et la Grèce, qu'ils exercent une pression terrible, de tous les ordres, et que le charitable M. Truman « aide » si généreusement la France comme la Grèce. Oui, seulement M. Truman, dans ses calculs de *businessman* averti, a seulement oublié le peuple de France, comme il a oublié, après M. Churchill, le peuple de Grèce. Mais ils savent bien, eux, les Grecs, que le peuple qui prit la Bastille, qui quatre fois en un siècle, en 1830, en 1848, en 1871, en 1944, dressa des barricades dans Paris, jamais ne sera un peuple d'esclaves. Ils savent aussi que la lutte est dure, qu'elle sera dure. Et ils me disent en riant :

— Quand nous en aurons fini avec nos fascistes, nous irons vous donner un coup de main pour vous aider à vous débarrasser des vôtres !

Ces paroles, je les avais entendues en Espagne déjà. Et les Espagnols ont tenu parole. Combien d'entre eux sont tombés pour la libération de la France ? Ils sont venus nous rendre le sang que les Français des Brigades Internationales avaient versé en Espagne. La seule différence, c'est qu'en Grèce il n'y a pas de brigades internationales — ces fameuses brigades internationales que les Américains ont froidement inventées pour justifier leur propre intervention, mais dont ils n'osent même plus parler. Pendant tout mon voyage en Grèce libre, je n'ai pas rencontré un seul étranger, ni militaire, ni civil. Tandis que dans la

Grèce de M. Sophoulis... Ou plutôt j'ai rencontré un étranger, qui était une étrangère : moi-même.

— En somme, disais-je en riant, leur fameuse « brigade internationale », ce ne peut être que moi !

Et lorsqu'un andartès voulait me prêter un revolver pour me défendre lorsque nous traversions un territoire occupé par les fascistes :

— Un revolver ! lui disais-je. Tu n'es pas fou ? Pour qu'ils m'attrapent et disent qu'ils ont enfin trouvé la preuve qu'ils ont cherchée en vain pendant tous ces mois : un combattant de la brigade internationale !

Depuis notre arrivée, des pommes de terre, denrée des plus précieuses, bouillaient devant le *fotia* dans une boîte de conserves cabossée.

— Et qu'est-ce que vous attendez pour les manger, ces pommes de terre ?

— Nous ne sommes pas pressés ! Nous avons l'habitude de ne pas manger. Mais nous n'avons pas l'habitude d'avoir un hôte étranger. Alors, vous pensez, les pommes de terre...

Nous avions apporté des boîtes de conserves américaines et Soula proposa d'éplucher les pommes de terre et de les faire cuire avec le singe. Cette idée de femme parut d'un grand raffinement, on l'accepta avc enthousiasme, et on la mit sur-le-champ à exécution.

Tandis que le ragoût mijote, les andartès chantent. Les trois andartisas sont accroupies au premier plan, belles, devant le *fotia*, et elles chantent. On ne voit que leurs visages, rougis par les flammes, pas ceux des autres andartès, derrière, invisibles dans l'ombre de l'igloo. Les filles ont enlevé leurs souliers, leurs bas, et elles agitent leurs orteils endoloris devant la flamme. Je voudrais bien prendre des notes sur mon carnet, mais je n'y vois goutte. Alors on déniche une espèce de longue bougie, mince comme un rat de cave — les paysans les fabriquent avec la cire de leurs abeilles — et Théodoros la tient tout contre ma tête, pour que la minuscule flamme me permette

d'écrire, au risque de me brûler les cheveux. Je les sens même de temps en temps grésiller.

On chante une chanson que j'ai entendu chanter très souvent et qui dit :

Paris, Moscou, Madrid et Barcelone
Qui ont versé tant de sang
Pour la liberté...

Non, ils n'ont pas oublié, les andartès, ton pavé rougi, mon Paris, mon beau Paris furieux, et tu vois, ton courage, avec celui des peuples indomptables, les anime dans leur propre combat, ces héros !

A ce moment un grelottement interrompt les chanteurs. C'est le téléphone. Dans ce trou, il n'y a pas même de caisses pour s'y asseoir, mais il y a le téléphone ! C'est un téléphone de campagne, et nous rencontrons souvent dans la montagne ses fils, qui plus d'une fois nous ont empêchés de nous perdre. Mais il n'y a pas assez de fil téléphonique, et très souvent on est obligé de se servir d'un simple fil barbelé. Combien de fois n'ai-je pas failli être éborgnée, surtout la nuit, par ces barbelés qui coupaient notre route ! Et puis ces fils de fer, ça ne porte naturellement pas si loin qu'un vrai fil téléphonique, de sorte qu'un message doit souvent être retransmis trois, quatre ou cinq fois avant d'arriver à destination.

Cette fois l'officier prononce un chiffre au téléphone et ajoute : « Mission accomplie ! » et il doit hurler plusieurs fois pour qu'on le comprenne. On m'explique que « mission accomplie » ça veut dire que nous sommes arrivés à bon port jusqu'ici. On téléphone au poste que nous avons quitté ce matin et de là, de poste en poste, la nouvelle est retransmise jusqu'au quartier général de Markos, d'où, paraît-il, on me suit de l'œil. Je me précipite pour parler encore une fois à cet *archigos* qui m'a si amicalement reçue hier et que je ne reverrai probablement plus de ma vie. Mais j'ai beau crier dans l'appa-

reil, je n'entends rien qui puisse ressembler à une voix humaine, seulement une sorte de nasillement dans un bruit crépitant. Comment les andartès font-ils pour comprendre les ordres ? Ils doivent avoir l'oreille fine.

L'*archigos* du commando me raconte maintenant la dernière offensive fasciste contre eux.

— C'était il y a trois semaines, me dit-il. Ils sont arrivés dans le village voisin avec toute leur artillerie. Ils disaient aux paysans : « Avec tous ces canons neufs que nous venons de recevoir, nous allons les liquider ! » Ils en étaient fiers, de leurs gros canons, ils criaient, ils riaient : « Vous allez voir ça, ils vont lever, non seulement les bras, mais aussi les pieds ! » Et ils nous ont effectivement bombardés pendant une journée entière. Oui, ça se passait ici même, où nous sommes. Ils étaient persuadés qu'ils avaient tué la moitié d'entre nous, et que les autres s'étaient enfuis. Alors ils se mettent à avancer, tout contents, et en effet ils ne trouvent plus personne. Mais nous, au lieu de nous sauver en arrière, nous nous étions sauvés en avant ! Et voilà qu'à leur arrière leur camion de ravitaillement saute sur une mine, un autre, avec une vingtaine d'hommes, sur une autre mine, et nous attaquons la colonne ! Le commando avait disposé des chapelets de grenades, sur la route, reliés par des fils électriques, et actionnés par un accu. Du joli travail ! Alors voilà mes fascistes terrifiés, ils pensent qu'ils sont coupés de leur arrière, sans ravitaillement ni rien, et ils battent précipitamment en retraite. Nous les attendions au tournant, naturellement, mais eux, ils ne se sont pas arrêtés longtemps. Ah, ce sont des braves ! Ils n'ont plus jamais attaqué; depuis, c'est nous qui sommes tous les jours obligés d'aller les chercher où ils sont !

Et l'on se remit à chanter. Dans les chants on retrouvait les mêmes mots : liberté, fascisme, ELAS, EAM, Zachariadès, Markos, Churchill, Bevin, peuple, Truman, Grèce, Stalingrad. La plupart étaient des

airs populaires très anciens, souvent des mélopées interminables, et chaque jour on ajoutait un nouveau couplet aux anciens, et la vieille chanson se retrempait ainsi dans sa source, le peuple, et continuait à vivre avec lui sa vie d'aujourd'hui même.

Souvent, dans les cabanes, je voyais des andartès griffonner sur des bouts de papier. Je croyais qu'ils écrivaient des lettres. Pas du tout : ils copiaient les paroles d'une nouvelle chanson, d'un nouveau couplet. Dans ces montagnes où les journaux étaient si rares, où tant d'andartès ne savaient pas lire, c'est par la voie orale, à travers la chanson, que se faisait l'éducation du peuple, qu'on transmettait les mots d'ordre, les nouvelles. C'est en Grèce que j'ai le mieux compris quel prodigieux instrument de propagande peut être la chanson. Et j'ai compris aussi pourquoi nos éditeurs de musique, notre radio refusent toutes les chansons à thème social ou politique. La *Marseillaise* ne trouverait pas aujourd'hui d'éditeur en France.

Pourtant une telle profusion de chansons m'étonnait. Chaque jour j'en entendais de nouvelles.

— Quel prodigieux folklore vous avez ! remarquai-je. Que de belles chansons populaires !

L'*archigos* du *commando* me regarda et me fit naïvement cette réponse admirable :

— Mais, *sinagonistria,* il y a sept ans que nous nous battons, alors ça n'est pas étonnant que nous ayons tant de chansons !

Combattre et chanter, c'était pour lui même chose. D'habitude ceux qui font la guerre ont plutôt envie de pleurer. Mais ceux qui se battent pour la liberté chantent.

Nous avons tous dormi par terre, les uns contre les autres. Quand je me suis réveillée, il pleuvait toujours. Je vis que nous étions seuls.

— Où sont les autres ?

— Ils sont partis dans la nuit pour faire une attaque, me dit Théodoros. Ils vont avoir huit heures de marche avant le combat.

— Et hier ils n'ont rien dit, ils chantaient comme d'habitude, comme si c'était un jour pareil aux autres !

Théodoros me regarda sans comprendre.

— Mais c'était un jour pareil aux autres, dit-il.

*
**

Juchée sur mon terrible mulet à selle de bois, de la voix dont les navigateurs naguère devaient crier : « Terre ! », je m'écriai joyeusement :

— Une maison ! *Sinagonistis,* regardez, là en bas il y a une maison !

C'était la première maison qu'il m'était donné de voir en Grèce libérée ! Je n'avais jamais su jusque-là ce que c'est qu'une maison de pierre : c'est la plus glorieuse conquête de l'homme.

— Ce n'est pas une maison, me dirent les andartès, c'est une église.

C'était une église, en effet, une petite église de campagne, d'une blancheur de mosquée, carrée, avec une coupole ronde surmontée d'une croix orthodoxe. Je voulais absolument la voir, cette église, malgré ma fatigue, et je demandai qu'on m'aidât à atterrir — opération délicate et périlleuse. Après plusieurs heures à califourchon, les pieds posés sur des ficelles trop hautes, j'avais toujours les genoux si ankylosés que je poussais un cri de douleur en touchant le sol et marchais pendant plusieurs minutes comme un canard infirme.

Je fus étonnée de trouver ouverte la porte de l'église, car celle-ci était isolée sur ce contrefort de montagne, et les habitants du village en contrebas. me dit-on, n'y montaient guère que le dimanche. On ne craignait apparemment pas les voleurs en Grèce libre. Quelle amusante petite église c'était là, blanchie à la chaux dedans comme dehors, si claire avec la lumière blonde de novembre ruisselant sur la blancheur immaculée des murs, si bien tenue, gaie comme une nursery avec ses naïves icônes joyeusement bario-

lées. « Allons, pensai-je, la religion ne semble pas se porter plus mal d'être tombée ici sous la coupe des démocrates, gens par définition mal pensants. Il est vrai que l'église en Grèce est orthodoxe, qu'elle ne dépend pas du pape de Rome, ce qui doit lui permettre de prendre parfois parti pour ceux qu'aima Jésus : les pauvres, les malheureux, les opprimés... »

La première vraie maison que je vis, à l'entrée du village, était blanche, elle aussi, bordée de bleu, de belles proportions. Mais elle était criblée de balles et d'éclats, les vitres cassées, les portes arrachées, déserte.

— Les gendarmes étaient installés là, me disent les andartès, car c'était la plus belle maison. Nous nous sommes battus ici avec eux avant de libérer le village.

Mais lorsque j'entrai dans le village, je fus frappée de stupeur. Quelle misère ! La plupart des maisons étaient de torchis, couvertes d'un enduit de chaux écaillé. De vraies masures. Elles étaient jetées en vrac dans le paysage, sans routes ni chemins tracés. Des femmes et des enfants pataugeaient dans la boue, pieds nus, parmi des cochons noirs, des poulets étiques. Je me croyais revenue à deux cents ans en arrière. C'est ainsi que devaient vivre en France les paysans, nos aïeux, sous l'ancien régime, avant que la révolution leur eût donné la terre des seigneurs.

Comme je descendais de mon mulet, je vis une femme sur le pas de sa porte, pieds nus, qui filait de la laine sur un fuseau. Quelle noblesse, quel port de reine elle avait ! Elle portait une tunique de toile blanche, bordée en bas d'une belle broderie rouge. Sur la tunique, un tablier de tapisserie noire et rouge. La paysanne me regarda et puis elle vint à moi comme si elle m'avait attendue, elle me tendit la main en me souhaitant la bienvenue, m'invita en souriant à entrer chez elle.

Une seule pièce obscure, de terre battue, où se traînaient des enfants à demi nus, le visage encroûté de gourme. Il y avait du fourrage dans un coin, avec quelques sacs. Pas un meuble, sauf quelques esca-

beaux boîteux. Devant le feu de la grande cheminée, une vieille édentée berçait un bébé morne aux yeux chassieux.

— *Katsi !* Asseyez-vous, je vous en prie ! chauffez-vous, me dit la paysanne avec une courtoisie exquise, comme si elle m'eût fait les honneurs d'un palais.

C'est ainsi qu'avec cette femme à la blanche tunique, pareille à ses aïeules qui durent servir de modèle à Phidias et à Praxitèle, j'eus mon premier contact avec ce que je devais retrouver dans tant de villages : l'indicible misère du paysan grec, et sa noble hospitalité.

On m'emmena pour déjeuner, et la paysanne était navrée que je quitte si tôt sa maison, que ma présence, me dit-elle, honorait. Je dus longuement m'excuser. A mon passage, tous les habitants du village — il n'y avait guère que des femmes, des enfants, des adolescents et des vieux — sortaient sur le pas des portes pour me voir. Les femmes arrêtaient leur tricot ou la rotation de leur fuseau pour me sourire. elles me disaient : « *Iassou !* », et elles me souhaitaient la bienvenue, une bonne santé, la bénédiction de la Vierge et un voyage heureux.

Nous arrivâmes à la seule maison qui eût un étage, auquel on accédait par un escalier extérieur de planches branlantes, pareil à une mauvaise échelle. La pièce intérieure était propre, mais presque vide de meubles. Seulement un banc, une chaise, une table et un coffre. Nous n'avions pas le temps d'attendre qu'on nous fasse à déjeuner. Nous avons ouvert une boîte de viande américaine. Notre hôtesse s'en montra désolée. Elle nous apporta du miel, nous ne pouvions pas lui faire l'affront de ne pas le manger ! Nous l'avons remerciée, nous avons parlé à tous les gens qui entraient pour nous voir, qui nous croyaient là pour la journée au moins, qui voulaient nous retenir, et nous sommes repartis.

Le soir, nous arrivions dans un autre village plus important, moins misérable. Celui-là, tout joyeux, était rempli d'andartès de passage. Ils sont toujours

en mouvement, les andartès, et ils s'attardent le moins possible dans les villages : il ne faut pas donner de prétexte à l'ennemi pour les bombarder. Les fascistes n'ont pas besoin de prétexte, du reste. Ils bombardent à tort et à travers, pour passer le temps, pour terroriser les paysans — mais ils ne font qu'exaspérer leur haine — pour utiliser les avions, les canons, les obus et les bombes que M. Truman leur envoie.

J'ai vu des douzaines et des douzaines de villages. Je n'en ai pas vu un seul qui n'eût été sauvagement bombardé par les monarcho-fascistes. Les Allemands n'ont rien fait auprès de ce qu'eux, qui se disent Grecs, osent : pour servir l'étranger, jour après jour, patiemment, ils détruisent, ils tuent, ils assassinent leur propre pays. Partout des ruines, des maisons écroulées, incendiées, des murs noircis par le feu, criblés de mitraille. Ce n'est jamais beau à voir, une maison écroulée. Mais quand il s'agit d'une pauvre bicoque de village, seul refuge de malheureux sans défense, cela soulève le cœur de douleur et d'indignation. C'est comme si l'on voyait le cadavre d'un enfant.

Il était facile de dater ces ruines, comme, dans un terrain, les diverses couches géologiques. Car il y en avait des fraîches et de plus anciennes, déjà délavées, patinées. Pour une maison détruite par les nazis, on en comptait trois ou quatre détruites par les monarcho-fascistes. On rencontrait aussi des ruines noires et moussues, tassées, presque confondues avec la terre. « Ça, ce sont les Bulgares », me disaient mes compagnons. Et pour les plus vieilles : « Ça, ce sont les Turcs, il y a plus de cent ans, au temps des guerres d'indépendance. » Les hommes morts, on les enterre. Mais les ruines demeurent, comme des témoins. A tous ces cadavres de pierre on peut mesurer, en Grèce, combien, à travers les âges, a coulé de sang pour la liberté.

J'ai même vu des villages entièrement brûlés et rasés par les bandits monarcho-fascistes. Il ne restait plus que des tas de pierres, des pans de mur noircis,

au milieu des champs incultes, le désert, le silence, là où l'an dernier on entendait des voix d'enfants, le doux bêlement des troupeaux. Il y a en Grèce des douzaines d'Oradour-sur-Glane, des douzaines de Lidice. Mais les assassins, ce ne sont plus les nazis : ce sont les protégés du charitable M. Truman.

Il n'y avait pas d'hôtels dans ces villages, ni même d'auberges. Les rares voyageurs — qui presque tous étaient en route pour les besoins du service national — étaient logés, par le comité élu du village, chez les habitants les moins pauvres, choisis à tour de rôle. Les paysans se montraient très honorés de recevoir des voyageurs de passage. Ils les traitaient comme des amis, et tout ce qu'il y avait de mieux dans la maison était pour eux. On leur donnait la meilleure pièce pour y dormir, quand il y en avait plus d'une. C'était généralement la propre chambre des hôtes, et eux ils allaient dormir dans la cuisine ou chez des voisins.

Ce soir-là, nous étions chez des paysans riches : dans la cour dallée couraient trois petits cochons, un veau et un chien. Aussi, dans la chambre où on nous conduisit, y avait-il un lit, un pauvre lit de fer, sans draps, mais enfin un lit. Cela me parut magnifique. C'est la première fois que j'allais dormir dans un lit depuis mon arrivée en Grèce libre. Pas d'électricité — je n'ai jamais vu d'électricité dans aucun village — mais ici il y avait une lampe, une lampe à huile — car depuis longtemps on ne trouvait plus de pétrole — suspendue au plafond par trois chaînes de fer. La moitié des vitres avaient été cassées dans le bombardement de l'avant-veille. Aucun chauffage, le peu de bois qu'on a, on le garde pour la cuisine, qui se fait toujours dans la cheminée. Heureusement nous n'étions qu'en novembre et il faisait beaucoup moins froid ici que là-haut, dans la montagne.

*
**

Des paysans, des femmes et des jeunes filles, des andartès, ce premier soir comme les autres dans tous les villages, vinrent rendre visite à l'étrangère. Je les interrogeais, et ils me racontaient leur histoire qui toujours était pareille, des histoires de souffrances, de deuils et de combat. Mais avec quelle dignité, quelle sobriété ils me disaient leurs malheurs et seulement parce que je les en priais, en hochant douloureusement la tête et les yeux graves, mais sans se plaindre, parce que leur sort était le sort commun et ce qui leur arrivait ne les étonnait pas.

Flora, une paysanne jeune et fraîche, avec une robe rouge et un foulard blanc autour de la tête. me dit :

—Ici, toutes les terres appartenaient à un gros propriétaire turc qui habite à Constantinople. Jamais nous ne l'avons vu, mais tous les paysans du village travaillaient pour lui. Nous avions affaire à son gérant, qui habite la ville voisine, où sont encore les monarcho-fascistes. Il était très dur. Tout ce que gagnaient les paysans passait dans ses poches et celles de son patron. Les fascistes avaient imposé le couvre-feu à six heures. Tous les jours ils convoquaient des paysans à la police, et les gendarmes les frappaient. Oui, les femmes aussi, bien sûr, ils les frappaient. Moi j'ai été battue plusieurs fois. Souvent ils arrêtaient les paysans et les envoyaient à la prison de la ville. Pour beaucoup on n'a jamais plus entendu parler d'eux. On ne sait pas s'ils les ont tués ou bien déportés dans les îles. En plus, ils mettaient le feu aux maisons des démocrates après les avoir pillées, ils ont incendié plus de 150 étables et volé les animaux.

« Mais heureusement les andartès sont venus il y a cinq mois, et ils ont libéré le village ! On a donné les terres du propriétaire turc aux paysans qui les travaillaient, on a rouvert l'école dont les fascistes avaient fait une caserne, et maintenant nous pouvons enfin vivre, travailler, parler librement ! Et les an-

dartès nous aident, ils nous ont apporté des semences, car nous n'en avions plus pour les semailles, les fascistes avaient tout volé. Et le comité du village, que nous avons élu, a fait réparer la route et le pont détruit par les Allemands. Mais les fascistes nous ont bombardés plusieurs fois avec leur artillerie. Chaque fois ils démolissent des maisons, ils tuent des gens et des bêtes. Avant-hier ils ont tué trois personnes, dont un petit garçon de six ans, et blessé six autres. Heureusement ils tirent mal, et leurs obus tombent souvent à côté, dans les champs.

Un andartès me dit en riant :

— Moi, j'ai tellement l'habitude de me battre que quand je n'entends pas les avions, le canon, je ne me sens pas à mon aise. J'ai l'impression que je suis planqué !

Yanis est un paysan d'une cinquantaine d'années qui s'est réfugié ici :

— Moi, je suis du village de K... Il n'est pas grand, 200 maisons seulement, mais 30 hommes et 5 femmes y ont été arrêtés parce qu'ils s'étaient battus contre les Allemands. Il n'y a pas d'homme dans mon village qui n'ait été frappé par les fascistes. Ils ont cerné le village quinze fois pour arrêter des gens. Ma femme et ma fille ont été arrêtées, emmenées en prison, on ne les a relâchées qu'au bout de sept mois. Moi j'avais pu m'enfuir. Quant aux hommes arrêtés, ils ont été tous envoyés aux îles. 40 hommes sont parvenus à s'échapper à l'arrivée des fascistes, et maintenant ils sont avec les andartès. Il ne reste plus que des fascistes dans le village, et ils font travailler pour eux comme des esclaves, sans les payer, les familles des démocrates. Quand les andartès font des coups de main dans les environs, les fascistes enferment les familles des démocrates dans l'église et dans l'école, il les frappent, les laissent sans nourriture et ne les relâchent que cinq, six ou huit jours après.

Une mince jeune fille, Paraskevoula, s'est enfuie de son village parce qu'on voulait l'arrêter.

Maintenant des andartès, des andartisas entrent

pour me saluer. Parthéna était étudiante en physique à Athènes, sa sœur a été déportée dans les îles, son père est prisonnier, son frère andartès.

Lazaros est père de quatre enfants, il ne sait rien d'eux depuis un an. Soula est couturière, son mari est andartès de son côté. Elle ne sait rien de sa famille depuis dix-huit mois. Elle sort de la poche de sa veste, sur son cœur, la photographie de son petit garçon de deux ans. Elle l'a confié à sa belle-mère, car elle a préféré le combat à la prison. Le père de Niki, qui, elle aussi, était étudiante, a été tué par les Allemands, son mari, arrêté il y a trois mois, est mort en prison sous les tortures. Alors elle est partie pour se battre. Irénée et son mari sont partis ensemble pour s'engager dans l'Armée démocratique car ils allaient être arrêtés. Elle a vingt ans et son mari vingt-deux. Ils ont dû laisser leur petite fille de deux ans, les voisins s'en occupent. Son mari se bat dans une autre unité, bien sûr. C'est le règlement et c'est facile à comprendre : s'ils restaient ensemble, ça serait d'un mauvais exemple, ils pourraient négliger leur devoir, et la discipline s'en ressentirait.

Voilà deux heures que je cause avec eux, et j'apprends par hasard qu'ils arrivent d'une bataille ! Ils viennent de libérer deux villages, ils ont fait sauter trois ponts, mis en fuite les fascistes. C'est pour cela qu'ils se trouvent ici, dans quelques heures ils vont regagner leur base. Et ils ne m'en avaient pas dit un mot ! Pour eux, le combat c'est routine quotidienne, ils ne pensent pas que cela puisse m'intéresser.

Et puis il y la modestie sublime de ce peuple.

***

Les andartès mangent mal, mais leur nourriture est plantureuse en comparaison de celle des paysans. Ceux-ci, qui ne mangent de la viande que les jours de très grandes fêtes, n'ont guère pour susbsister que du maïs, dont ils font de la bouillie, des galettes

ou du pain, et quelques poignées de haricots, de pommes de terre ou de lentilles. Quand ils ont un peu de fromage, quelques pommes, du beurre de brebis — du beurre blanc, au goût fort — des noix, des châtaignes ou du raisin, cela leur paraît un grand luxe. Quand je leur ai demandé s'il y avait au moins du lait pour les enfants, ils m'ont regardée, très étonnés :

— Bien sûr, ils ont le lait de leur mère, naturellement !

Ils ne savaient même pas que du lait serait bon aussi pour des bébés sevrés et pour les enfants ! C'est pourquoi les pauvres petits que j'ai vus avaient presque tous ce teint cireux, ces yeux ternes, dolents, ces mollets minces, cet air rachitique.

M. Truman lui-même, dans son fameux discours du 12 mars 1947, a révélé au monde horrifié que 85 % des enfants grecs étaient, à la libération, atteints de tuberculose. Sur quoi il annonça sa décision d'envoyer en Grèce des canons et des bombes. 85 % à la libération ! Imaginez ce que cela doit être maintenant !...

Pas de matières grasses, pas de sucre. Et pas même de sel ! La plupart des villages que j'ai traversés étaient privés de sel depuis des semaines, souvent depuis des mois. Car les monarcho-fascistes ont eu l'idée barbare de priver de sel, cet aliment essentiel à l'organisme, toutes les régions libérées. Ils ont organisé le blocus du sel. Lorsque les paysans se rendent dans les grandes villes, ces enclaves fascistes, pour y vendre leurs produits, on leur défend de s'en retourner avec du sel. Les femmes sont fouillées par les gendarmes à la sortie des villes, et lorsqu'on découvre un sachet de sel caché dans la doublure de leurs vêtements, elles sont arrêtées et rouées de coups. Et contre ce blocus du sel, la Croix-Rouge Internationale n'a pas protesté.

Il y a mieux. Les monarcho-fascistes ont en outre organisé le blocus sanitaire. Défense d'emporter des médicaments. Les pharmaciens ont reçu l'ordre de ne vendre aucun médicament, même de l'aspirine,

sans une ordonnance médicale. Car les habitants des villes, eux aussi, pourraient essayer de faire passer en fraude ces médicaments en Grèce libre. Et les populations sont ravagées par les maladies, surtout par la tuberculose et la malaria. C'est ainsi que les serviteurs de M. Truman condamnent des centaines de milliers de leurs concitoyens, des femmes, des vieillards, des enfants, à la dégénérescence physique, à la mort lente, et en cas de maladie aiguë, à la mort brutale.

Et la Croix-Rouge Internationale n'a pas protesté.



Et pourtant, partout où j'ai passé, à mon arrivée tout le village était en émoi, tout le monde se mobilisait pour nourrir cette étrangère accompagnée par des andartès, cette Française amie du peuple grec. Les paysans misérables qui se privaient de tout pour nourrir les andartès, leurs hommes et leurs filles au combat, ils se privaient aussi pour moi, qui étais une amie des andartès, c'est-à-dire leur amie à eux. L'un tuait l'un de ses maigres poulets, un autre apportait deux œufs, un troisième du miel, ou bien du fromage, une pomme, des noix. C'est ainsi qu'à ma grande confusion j'ai toujours mangé beaucoup mieux dans ces pauvres villages, avec mes compagnons de route, que je ne faisais dans la montagne. Et pas moyen de refuser, c'eût été une injure mortelle pour ceux qui apportaient ces humbles présents. Le plus inestimable trésor de ces villages, c'était le sucre et le sel. Or, dans les aliments qu'on m'apportait, on mettait, afin de mieux m'honorer, tant de ce sel si rare, dans le *tchai* tant de miel que je pouvais à peine les avaler !

Ensuite, pour que je dorme mieux, on allait chercher pour les mettre sur le lit, ou, le plus souvent, pour les installer sur le sol — car la plupart des maisons n'avaient pas même un lit — les plus belles couvertures du village, le seul luxe des paysans grecs.

Quelles merveilles de goût, ces couvertures, aux dessins de belles couleurs, que les paysannes, depuis toujours, tissent elles-mêmes sur leurs primitifs métiers de bois, ainsi, du reste, que tous les tissus de leurs vêtements, avec la laine de leurs moutons, qu'elles ont aussi filée et teinte elles-mêmes !

C'est ainsi que j'ai retrouvé en Grèce la source pure, toujours jaillissante — hospitalité, générosité, exquise courtoisie des manières, délicatesse de cœur — de tout ce qu'est notre civilisation européenne. Non, la civilisation, ce n'est pas le frigidaire.

Avant d'entreprendre ce voyage, comme je demandais à l'un de mes amis grecs de me parler de son pays, de cette patrie pour qui toujours il avait lutté et souffert, pour qui seule il vivait, il ne prononça pas des mots comme « martyre », « grandeur » ou « héroïsme », il n'usa d'aucun superlatif. Non, il me regarda, sans voix, comme ceux qui ne peuvent pas parler de la femme qu'ils aiment. Et puis, avec cette retenue, cette mesure, cette pudeur que notre esprit, que notre cœur ont hérités de la Grèce, il me dit, d'un voix seulement assourdie par l'émotion, ces simples mots :

— Simone, va en Grèce. Tu verras notre peuple. Je crois que tu l'aimeras.

J'ai été en Grèce libre. Et maintenant je voudrais seulement que tous les hommes, toutes les femmes de la terre aient la chance que j'ai eue. Comment connaître ton peuple, cher Miltos, sans l'aimer ?

VII

LA TERREUR

Il faut avoir été en Grèce pour se rendre compte de la terreur qui règne là-bas, terreur qui n'a jamais été dépassée, je crois, par aucun régime fasciste. Les journaux des pays qui se disent « démocratiques », en Europe ou en Amérique, ne parlent pas de cette terreur, la plupart ne publient même pas les nouvelles, pourtant officielles, du gouvernement d'Athènes, annonçant jour après jour des exécutions massives de « rebelles », condamnés à mort par des tribunaux d'exception. Lorsque par hasard ils les publient, c'est une information sèche, en caractères minuscules, sans commentaires. Loin de s'en indigner, ils s'en réjouiraient, s'ils l'osaient. « Voilà une manière forte qui est d'un excellent exemple, pensent les Vichyssois. Elle permet de se débarrasser des « agitateurs ». Patience. A force d'exécuter les volontés du gouvernement américain et de mériter son « aide », nous reverrons, nous aussi, les beaux jours. Alors enfin, comme les Grecs, nous aurons notre revanche, alors, comme au temps des Allemands, nous serons de nouveau au pouvoir, et nous pourrons, de nouveau, remplir les prisons de la même racaille. »

Ces beaux calculateurs, et M. Truman lui-même, ont seulement oublié, dans leurs calculs, les peuples. Ils ont oublié que le sang des martyrs est la plus féconde des semences, que la terreur nazi a fait lever

les troupes de l'insurrection nationale, que la terreur des monarcho-fascistes d'Athènes a suscité cette Armée démocratique qui mène maintenant, avec le peuple tout entier, la guerre d'indépendance nationale.

Lorsque après mon départ de Grèce fut constitué le gouvernement provisoire démocratique de la Grèce libre, voyez avec quel air d'innocence outragée M. Sophoulis déclara qu'il se voyait maintenant obligé, à son grand regret, de décréter la mise hors la loi du Parti Communiste et de toutes les organisations « influencées par lui » — c'est-à-dire, bien sûr, entre autres, de tous les démocrates des cinq partis groupés dans l'E.A.M. ! Le décret de M. Sophoulis était, de toute évidence, destiné à l'étranger, à tous les innocents qui ne sont renseignés que par la presse américaine — en Amérique, en France, ou ailleurs... — à ceux qui ne savent pas. Oui, mais moi, j'ai été en Grèce, et je sais, car j'ai vu. Moi-même, qui m'attendais au pire, je fus stupéfaite par l'énormité, par la férocité de cette terreur.

J'en avais chaque jour cent témoignages, dans la bouche des paysans et des andartès, des civils et des militaires. Et ces témoignages venaient à moi sans que je les cherche, au hasard d'une rencontre, au détour d'une conversation, car j'avais cessé de poser des questions là-dessus. Chacun avait une histoire tragique à raconter, sur ses proches, mère, sœur, frère, fils, femme ou mari : cela devenait monotone. Et eux-mêmes ne pensaient pas à en parler, c'était tellement le lot commun...

Tenez, je pense à cet Alekos, un jeune officier qui m'a accompagnée pendant une huitaine de jours. C'était un ancien instituteur, brun et mince, avec des yeux intelligents, un garçon d'une douceur, d'une gentillesse extrêmes. Il avait une grande cicatrice au menton, et l'on m'avait parlé de sa bravoure. Il était serviable, discret, diligent, précis, efficace, on n'avait besoin de s'inquiéter de rien quand il était là, il pensait à tout. Nous étions très bons amis et je l'ai-

mais beaucoup. Seulement Alekos avait la manie de commenter impitoyablement, comme il l'aurait fait dans sa classe à ses élèves, tous les spectacles qui se présentaient à moi. C'est le seul de cette espèce que j'aie rencontré en Grèce, du reste. Cet instinct pédagogique expliquait sa vocation d'instituteur. Je ne cessais de l'en taquiner :

— Alekos, lui disais-je, je suis majeure. J'ai des yeux pour voir, des oreilles pour entendre, et je préfère comprendre les choses par moi-même. Vous me faites penser à ces guides qui, dans les salles du musée, vous prennent par la main et vous amènent devant une toile en vous disant : « Ça, c'est un chef-d'œuvre ! » Ces guides là, moi, je les tuerais !

A la fin, chaque fois qu'il ouvrait la bouche, je l'interrompais :

— Alekos, taisez-vous ! Vous allez encore me faire de la propagande !

Et nous éclations de rire tous les deux.

Un soir, après avoir été surpris en haute montagne par une tempête de neige, failli dix fois rouler dans des précipices, et rencontré mille aventures, nous arrivâmes enfin à un village. Cela semblait bon d'être sous un toit, devant un feu. On nous avait amenés dans la plus belle maison du village, la seule qui eût des fenêtres — les autres ne recevaient le jour que par la porte. Des fenêtres, oui, mais pas de lit. Le soir, la maîtresse de maison est venue balayer soigneusement le sol avec un balai de feuilles, elle a étendu par terre des couvertures à longs brins de laine, épaisses comme des toisons, et nous avons dormi dessus.

En arrivant, j'avais rejoint la paysanne dans l'autre pièce, où elle s'était discrètement retirée. Elle préparait le repas du soir. Accroupie devant son feu elle roulait sur une planche de la bouillie de maïs pour en faire de larges galettes rondes, et je regardais l'opération avec autant d'intérêt que les deux petites filles. Je leur demandai leur nom.

— Hélène, dit la première.

— Andromaque, dit l'autre.

Hélène, Andromaque ! Hélène de Troie... Racine... tous les sortilèges de mon enfance...

Captive, toujours triste, importune à moi-même..
Pouvez-vous souhaiter qu'Andromaque vous aime ?

Andromaque pour moi n'avait jamais été qu'un nom magique sur un livre. Et voilà que je la rencontrais, vivante et respirante, et c'était une petite paysanne de Grèce, si douce, si jolie — plus jolie encore que sa sœur Hélène — une petite fille pieds nus et qui avait faim...

Hélène avait fait fondre dans une bassine noire deux cuillerées de beurre de brebis, et Andromaque, avec une cuiller, en aspergeait chaque galette énorme de deux ou trois gouttes, pas plus. La maman a poussé un cri quand j'ai voulu craquer une allumette pour allumer ma cigarette. Quel gaspillage ! Elle m'a tendu avec la pincette une bûche enflammée dont la fumée m'a piqué les yeux.

Après ça, tandis que les femmes s'affairaient, nous nous sommes mis à causer.

— Ce Kosta que vous voyez là, me dit Alekos, il faut le connaître, c'est un gaillard !

Kosta est l'andartès qui a conduit mon mulet. Vingt ans, énorme et blond, je l'ai vu marcher vingt et une heures de suite à mes côtés — par quel temps, dans quels chemins ! — sans effort apparent, et sans cesser de rire. Tout l'amuse, ce garçon. Il y a six ans déjà qu'il est andartès, c'est-à-dire qu'à 14 ans il avait rejoint l'ELAS.

— Kosta, tenez, dit Alekos, il était au Vermion pendant cette grande bataille qui a duré près de trois mois, en avril, mai et juin. Quatre cents andartès étaient cernés par dix mille monarcho-fascistes. Ils livraient bataille de tous les côtés à la fois, par petits groupes. Ils sont restés pendant un mois sans rien manger. Ils se nourrissaient de cerises sauvages, de racines, de champignons, de bourgeons et de feuilles

de hêtre. Quelles têtes ils avaient quand nous les avons retrouvés ! Une vraie vision de camp de concentration. Mais ils ont tenu le Vermion, et les fascistes ont été repoussés. Ils se sont même sauvés si vite qu'ils ont laissé sur le terrain dix-neuf mitrailleuses Bren, vingt mitraillettes Thomson, neuf mortiers, trois appareils de radio, vingt-cinq mules, cent cinquante couvertures, des boîtes de conserves, assez de nourriture pour quatre cents hommes pendant une semaine ! Et ce Kosta, un jour, par exemple, il se trouve, tout seul, nez à nez avec les fascistes...

Kosta n'aime pas du tout qu'on parle de lui. Il rougit, et il rit pour cacher sa confusion. Alekos me raconte longuement les exploits de Kosta et la bataille du Vermion. Après ça, comme nous avions toute la soirée devant nous pour causer, après un silence Alekos ajoute :

— Oui, c'est d'ailleurs au Vermion que ma fiancée est tombée (je vous ai dit, je crois, que j'ai perdu cette année mon frère et ma fiancée, tous les deux tués en combattant). Elle s'appelait Hélène Calanou, elle avait vingt ans, c'était une ouvrière de Naossa. Kosta la connaissait bien, puisqu'elle faisait partie de son groupe, n'est-ce pas, Kosta ? C'est dans le lit d'un torrent qu'elle a été blessée, au côté. Malgré ça, elle a continué à avancer avec les *sinagonistès*, mais elle a été frappée d'une seconde balle au cou, et alors elle est tombée. On ne sait pas ce qui s'est passé après. Tout ce qu'on sait, c'est que les ouvriers de son usine de textile, à Naossa, en arrivant à leur travail, le 28 avril dernier, cnt vu la tête d'Hélène accrochée devant la porte. Les fascistes voulaient les effrayer, vous comprenez. Le soir, ils ont enlevé la tête de là, pour l'exposer devant le poste de police, où elle est restée huit jours.

Alekos m'a raconté ça de son air doux, sans changer de ton, comme s'il s'agissait d'un incident banal. Et c'est un incident banal, en effet, dans la Grèce de M. Truman. Si banal qu'Alekos, avec qui je cheminais depuis cinq jours, ne s'était apparemment pas

rendu compte que cette seule histoire valait toute sa « propagande ».

Un autre soir, dans un autre village, assis sur le bat-flanc où nous allions nous coucher (ce soir-là nous n'avons pas dormi par terre) il y avait un paysan qui ne pouvait pas se tenir debout. Je croyais que c'était parce qu'il était vieux.

— Non, m'a-t-il expliqué, c'est parce que les fascistes m'ont fait du mal. Ils me soupçonnaient d'aider les andartès. Alors les gendarmes m'ont mis un mouchoir dans la bouche, l'un d'eux s'est assis sur ma poitrine, un autre sur ma tête et les deux autres se relayaient pour me frapper sur la plante des pieds. Ils ont frappé si longtemps que je suis resté trente-sept jours à l'hôpital. Au bout de six mois ils m'ont relâché. Mais je crois bien que jamais plus je ne pourrai marcher...

Lui aussi avait l'air de trouver ça naturel. Les fascistes, on les connaît, vous pensez, c'est toujours comme ça qu'ils se conduisent...

Ces trois andartisas qui ont fait le chemin avec moi pendant quatre jours, elles avaient encore des jupes, elles arrivaient de Salonique. L'une était couturière, les deux autres étudiantes. La plus jolie, Despina, avait été étudiante en philologie. Elle me dit qu'elle était venue à la montagne pour remplacer dans le combat son mari, tué par les fascistes. Il me semble la voir encore, toujours en avant, comme une figure de proue, sautant de roche en roche avec ses souliers éculés, sa vieille capote allemande lui battant les talons — voir sa tête dressée, ses cheveux noirs au vent, son beau visage pâle, son nez fin, ses larges yeux, ses lèvres serrées...

Elle ne m'avait pas dit comment son mari était mort. C'est le général Markos qui me l'a raconté plus tard, avec bien d'autres histoires analogues, mais celle-là m'a saisie. car je connaissais Despina. Son mari s'appelait Giorgios Kessidis, il a été arrêté le 11 juillet dernier et on l'a torturé à la Sûreté spéciale de Salonique. C'est le commandant Stéfanakis,

un sadique bien connu, du parti de Sophoulis, qui présidait aux opérations. Les monarcho-fascistes ont inventé des tortures auxquelles la Gestapo même n'avait pas pensé. Ces instruments d'acier, par exemple, que l'on serre, et qui brisent l'un après l'autre les os de la victime. Au bout de trois jours de tortures, Giorgios est mort.

Un jour, deux paysans nous ont guidés de village en village entre les collines, Théoharis le matin, Thymios l'après-midi. Je me souviens que la boîte à tabac de Théoharis m'avait bien amusée : il l'avait ingénieusement fabriquée en emboîtant, reliées par des charnières, deux boîtes à sardines prises à l'ennemi, sur lesquelles se lisaient encore ces mots : « *American sardines Admiral Brand* ». Et Théoharis, pas plus qu'Alekos les premiers jours, n'avait pensé à me parler de ses malheurs personnels. C'est Thymios qui m'a raconté l'histoire, le soir, à l'étape.

— En août, les fascistes ont mis le feu à la maison de Théoharis, à Mesolongos. Il n'était pas là, lui. Mais sa vieille maman de soixante-dix ans, voulant échapper aux flammes, s'est jetée par la fenêtre, et elle s'est tuée. Ça a beaucoup amusé les fascistes. Ils étaient tous là, devant la maison, pour voir le spectacle, ils faisaient des paris pour savoir si la vieille sauterait ou ne sauterait pas.

Voyant l'horreur sur mon visage, Thymios s'étonne:

— Mais ça arrive tout le temps, ces choses-là ! me dit-il. Tenez, le 16 août, les fascistes ont commencé à brûler Spileo. Une pauvre vieille se précipite chez elle pour essayer d'éteindre le feu. Alors les fascistes l'ont enfermée dans sa maison, et elle a été brûlée vive.

***

Une autre fois... Mais comment tout vous dire ? Un livre n'y suffirait pas.

Oui, M. Sophoulis en a de bonnes lorsqu'en décembre 47 il décrète la mise hors la loi des démocrates ! Car enfin, au début de ce mois-là, quand j'étais encore

en Grèce, dans ce pays béni par M. Truman, combien y avait-il de patriotes dans les prisons ? 20.000. De déportés dans les îles de la faim ? 14.000. Ceux-là, M. Sophoulis les appelle joliment des « exilés ». (C'est comme si on disait « les exilés d'Auschwitz ou de Buchenwald ». Une trouvaille, je vous dis). Combien de soldats et d'officiers de l'armée monarcho-fasciste enfermés dans le camp de Makronissi pour s'être refusés à tirer sur leurs frères de l'Armée démocratique ? 20.000.

Et les exécutions ! Car on exécute là-bas à tour de bras, et les journaux américains de Grèce, dans le naïf espoir de terroriser ce peuple indomptable, publient complaisamment des séries de photos des condamnés, d'abord trois minutes avant la mort — et ils rient, ces héros, comme s'ils allaient à une fête ! — ensuite devant le canon des fusils, enfin sur le sol, cadavres. Beaucoup de lecteurs, après avoir vu ces photos, embrassent leur femme et leurs gosses, ils quittent la maison, ils marchent des nuits entières, jusqu'à ce qu'ils aient rejoint les andartès. Ils ne peuvent plus vivre sans avoir sous leurs doigts la gâchette d'un fusil.

Oui, depuis les accords de Varkiza, de février 45, qui, en échange des armes de l'ELAS promettaient solennellement l'amnistie, six cent dix-neuf patriotes ont été officiellement exécutés (parmi eux trente-quatre femmes et trois prêtres) dont quatre cent vingt-cinq depuis l'intervention américaine. et cent vingt-quatre depuis le gouvernement du « démocrate » Sophoulis, en septembre dernier. Et le monde se tait. Et le pitoyable M. Mauriac — je veux dire cet écrivain catholique ruisselant de pitié — a la bouche cousue. Mais il donne la parole, dans son *Figaro*, à un fasciste grec qui porte aux nues l'aide américaine.

Les cadavres officiels, c'est encore peu de chose auprès des autres. Plus de cinq mille patriotes sont tombés sous les balles, sous les couteaux des assassins, dans leur propre maison, en pleine rue ou en rase

campagne. Et pas un seul des assassins n'a pas une fois été inquiété.

Tout cela fait donc un total de 60.000 victimes pour ce petit peuple. Si nous avions en France le même régime, — et beaucoup espèrent que nous l'aurons bientôt — 400.000 Français seraient dans les prisons, dans les camps ou dans la tombe...

Mais depuis que M. Sophoulis a osé annoncer la répression, vous pensez si le rythme s'est encore accéléré ! L'aide américaine, cela se paie. Donnant, donnant : Truman fournit les dollars — Sophoulis, les cadavres.

⁂

Mais les monarcho-fascistes ne s'en prennent pas aux seuls démocrates, aux militants, aux andartès et à leurs familles, mais au peuple tout entier. C'est le peuple qu'ils veulent terroriser lorsqu'ils bombardent les villages sans défense. Mais cela ne leur a pas suffi. Ils ont en outre inventé contre lui un moyen de répression inouï, jamais encore vu dans l'histoire.

Un jour nous contournions une noire montagne schisteuse, au-dessus du précipice, le long d'une molle piste creusée sur la pente abrupte, où les bêtes avaient à peine la place de poser leurs sabots, où chacun de leurs pas déclenchait des dégringolades de terre, de pierraille grise, dans le vide. Mais soudain, à un détour du chemin, apparut le plus joli village que j'aie vu en Grèce, niché entre les hauts monts, dans un creux, comme un nid, un de ces villages si paisibles, si doux dans la lumière qu'on envie ceux qui peuvent finir là leurs jours.

Pourtant, à mesure que nous descendions, je lui trouvais un je ne sais quoi de plus irréel, de plus étrange. Bientôt je compris ce qui lui donnait cet air d'avoir été frappé d'un sortilège : pas une cheminée n'y fumait. Dans les champs, le maïs n'avait pas été coupé, il rouillait sur pied, d'énormes courges pourrissaient sur la terre, le ventre ouvert. Pas un

bruit, ni le chant d'un enfant, ni l'aboi d'un chien, ni le cri d'un enfant. Un silence de mort.

Et c'était un village mort, en effet. Quand nous y entrâmes, nous vîmes les maisons écroulées, et il nous fallut faire des détours, à cause des décombres qui barraient le chemin. Le village, comme tous ceux que j'avais vus jusque-là, avait été bombardé. Mais ce n'était pas le plus terrible. Celui-ci était en outre déserté, comme s'il avait été, un beau jour, frappé de la peste, et que tous ses habitants se soient enfuis, épouvantés. Nous passions entre les ruines, mais aussi entre des maisons silencieuses, dont on avait clos les fenêtres, les volets, comme les paupières des cadavres. Les portes des étables étaient ouvertes, battantes, les clapiers n'avaient plus de lapins, ni les poulaillers de poulets. Rien n'est tragique comme un village abandonné : c'est un village sans âmes, un corps sans âme.

Mais les paysans d'E... n'avaient pas quitté volontairement leur maison, leur champ, leur humble foyer si cher, tout ce qu'ils avaient au monde. Ce n'est pas la peste d'autrefois qui les avait chassés de chez eux, mais celle d'aujourd'hui, plus impitoyable, cent fois : la peste fasciste. Le 18 septembre dernier, les mercenaires de Truman étaient arrivés à E... avec leurs voitures blindées, leurs mitrailleuses et leurs tanks. Cette fois ce n'était pas seulement, comme d'habitude, pour frapper, pour tuer quelques malheureux, pour violer les filles, pour incendier les maisons. Non, ils avaient rassemblé toute la population sur la place, les vieux, les femmes, les malades, les enfants, avec les animaux, les mulets, les vaches, les moutons, et puis ils avaient chassé tout cela devant eux à coups de bâtons et de crosses, comme un troupeau.

Combien j'en ai vu, depuis, de ces villages fantômes ! Car cette opération est pratiquée sur une très vaste échelle par les monarcho-fascistes. Trois cent mille paysans déjà avaient été arrachés à leurs foyers, à leurs champs. Aujourd'hui, ils sont près de sept cent cinquante mille : 10 % de la population

totale de la Grèce! Ces malheureux sont traînés jusqu'aux faubourgs des villes, déjà surpeuplées, où rien n'a été prévu pour eux, où il leur faut dormir à la belle étoile, où ils meurent de froid, de faim, de misère. C'est la première fois qu'on voit un gouvernement déporter en masse, à l'intérieur, sa propre population pour des raisons politiques, frapper de stérilité des régions entières dans un pays où les problèmes de ravitaillement ont toujours été angoissants, où le peuple est toujours affamé !

Et pourquoi cette barbarie, cette destruction systématique de l'économie d'une nation par son propre gouvernement ? Les monarcho-fascistes l'ont expliqué : il s'agit de priver les andartès de leurs bases de ravitaillement. Quel aveu de leur part ! S'ils déportent le peuple tout entier, c'est donc que le peuple tout entier soutient l'armée de Markos ! Et puisque tous les paysans sont coupables de ce crime, il faut tous les châtier, bébés y compris. Oui, mais il y a sept millions de Grecs, on ne peut pas les déporter tous, ils sont trop.

Quelques paysans avaient pu se cacher, s'enfuir du village quand les fascistes y étaient entrés. D'autres s'étaient sauvés en cours de route, d'autres enfin parvenaient à s'échapper des villes, ils revenaient vers leur village en se cachant, en voyageant la nuit. Ils me racontèrent cette journée tragique du 18 septembre. Le *papas* — le curé du village — avait supplié l'officier fasciste de ne pas emmener les habitants, de laisser au moins les plus vieux, les malades, les bébés avec leurs mères, tous ceux qui étaient incapables de marcher.

Alors l'officier a pris le *papas* par la barbe, m'a dit un paysan, et il l'a frappé dans la figure à coups de poing, et après ça il a pris un bâton pour taper sur lui. Nous, encore, on a l'habitude d'être battus par les fascistes, mais un *papas*, tout de même ! Ils ne respectent pas même la religion ! Et regardez ce qu'ils ont fait de notre église, les bandits ! Une église si belle, qui n'avait pas sa pareille dans toute

la région ! Le 16 octobre, deux avions sont arrivés, et ils ont commencé à bombarder le village. Deux autres sont venus les relayer, et puis de nouveau deux autres, ça a duré toute la journée, ils ont mis la moitié des maisons par terre. Un village désert, qu'ils avaient eux-mêmes vidé ! Il faut qu'ils aient perdu la tête ! Ou bien c'est qu'ils ont trop de bombes, ils ne savent plus qu'en faire.

— Moi, j'avais deux maisons, me dit un vieux, une qui me venait de mes parents, où logeaient mes enfants, l'autre que j'avais construite avec le travail de toute ma vie. Quand je suis revenu au village, je n'avais plus de chez moi : à la place de mes deux maisons, deux tas de décombres. Je n'ai plus de toit pour y finir mes jours.

— Ils ont commencé par démolir l'école, dit une femme, comme ils font toujours. Après ça, ils ont visé l'église. Regardez, il y a des trous de bombes tout autour, et pas une maison n'est intacte dans le voisinage. Et vous voyez, deux bombes sont tombées en plein dessus, ici, et là, elles ont crevé le toit, cassé la belle croix dont nous étions si fiers, déchiqueté les icônes. Heureusement les andartès sont descendus tout exprès de la montagne pour réparer le toit.

Et c'était vrai, on voyait au flanc de l'église blessée des échafaudages jaunes, de bois fraîchement coupé. La voûte n'achèverait pas de s'écrouler, la pluie n'abîmerait plus l'intérieur.

J'ai bien souvent constaté en Grèce les bons rapports entre les andartès et les popes. Je me souviens de ce jour où, dans un autre village, bien vivant celui-là, tout grouillant de troupes de l'Armée démocratique, je vis un vieux *papas* barbu ,en chasuble, avec sa haute coiffure cylindrique, suivi d'un enfant de chœur qui galopait derrière lui, entrer à toute vitesse dans la maison où je me trouvais. Il était pressé, car il lui fallait, chaque semaine, bénir toutes les demeures du village, c'était un gros travail. Il marmonnait donc des prières, l'air absent, tandis que les femmes baisaient la grande croix de bois colorié

qu'il leur tendait, et puis il les aspergeait d'eau bénite, et repartait, tout courant. Lorsqu'il arriva devant moi, je tentai de me soustraire à ses bons offices.

— Excusez-moi... balbutiai-je. Je suis... étrangère... Française.

Il sembla seulement alors me voir, et s'arrêta, soudain intéressé.

— Etrangère ? répéta-t-il. Et vous n'êtes ni Anglaise, ni Américaine ? Tant mieux... tant mieux ! Française... c'est bien, c'est très bien, ça !

Je crus qu'il allait m'encourager, comme le nègre, à continuer. Sur quoi, avec un large sourire, le *papas* me tendit sa croix qu'il eût été, je pense, fort grossier de ma part de ne pas faire mine d'embrasser. Je ne voulais pas le contrister, ce brave homme. Après ça, avec son bouquet de buis, il me bénit de si bon cœur que l'eau m'en dégoulina sur le nez.

— Et pourquoi serions-nous contre les *papas*, me dit un andartès, si les *papas* sont avec le peuple ? Les popes grecs ne prêchent pas contre les démocrates, contre les combattants de la liberté, ils sont, comme du temps des Turcs, du côté de ceux qui défendent l'indépendance nationale. C'est que les curés de Grèce sont orthodoxes, ils n'ont pas à obéir à ce pape de Rome, toujours réactionnaire, qui aujourd'hui prend ses consignes non pas dans l'Evangile, mais à Washington.

*
**

C'était étrange cette nuit passée dans ce premier village mort. Nous avons été hébergés par une vieille paysanne osseuse. Dans sa maison écroulée, il ne restait plus qu'une pièce habitable. Quand les fascistes sont arrivés, Soultana se trouvait dans des champs, loin du village, avec sa petite fille de cinq ans, Sophia, c'est pour ça qu'elles sont encore ici. Mais la maman de Sophia a été emmenée, avec son bébé dans les bras, et depuis ce temps on ne sait rien d'elle.

Sophia, qu'on appelle Phoula, est la petite fille la

plus blonde que j'aie vue en Grèce. Quand nous sommes arrivés, elle s'est mise à pleurer, à hurler : pour elle, des étrangers, ce sont forcément des fascistes, des ennemis. Sa grand'mère lui explique, et petit à petit la petite se calme, elle nous regarde de ses grands yeux encore effrayés, elle se rassure, elle s'apprivoise, et bientôt elle se met à jouer avec Alekos et Kosta. Elle tape sur eux à tour de bras, elle rit aux éclats. Les deux andartès sont ravis.

Soultana nous raconte la journée du bombardement. Elles ont eu tellement peur, elle et la petite, qu'elles se sont pelotonnées toutes les deux dans la cheminée : naturellement c'était stupide, elles auraient tout de suite été tuées si la bombe était tombée sur la maison à ce moment-là ! Entre la première et la seconde vague d'avions, elles se sont sauvées, elles ont été se cacher sous une grosse pierre, elles sont restées là toute la journée. Quand elles sont revenues, leur maison était par terre, sauf cette pièce.

Soultana est petite, sèche, d'une étonnante volubilité. Elle ne cesse de m'embrasser avec effusion, elle me caresse les cheveux, le visage de ses deux mains dures et rèches.

— Dieu soit loué, ce soir je ne serai pas seule avec la petite ! me dit-elle. Le plus terrible, à mon âge, c'est d'être seule. Mes deux fils et mon gendre sont partis pour être andartès. Et je ne sais pas s'ils sont morts ou vivants. Il ne me restait plus que ma fille. Mais voilà que les fascistes me l'ont prise avec son bébé. Qui sait s'ils sont encore en vie, elle et lui ? Et moi, vieille comme je suis, avec Phoula, toute seule pour m'occuper des champs... Pendant quarante jours j'ai été récolter le maïs et je l'ai rapporté sur un mulet que les andartès m'ont donné. Sans ça, qu'est-ce que nous aurions mangé cet hiver, Phoula et moi, et les autres, s'ils reviennent ? Et maintenant il va falloir que je sème seule. Seule, toujours seule dans ce village, sans personne à qui parler... Il me semble que je suis devenue un fantôme.

Elles se nourrissent de pain de maïs que Soultana fait cuire elle-même et de grands piments verts conservés dans de l'eau salée. En notre honneur, Soultana fait bouillir de gros haricots blancs avec des herbes aromatiques de la montagne. Elle nous offre aussi deux poireaux que les andartès mangent tout crus. Et nous partageons avec elles nos conserves américaines. Comme elle parle, Soultana, comme elle a besoin de parler ! Elle nous raconte ses malheurs, et puis elle rit, et ses yeux brillent, elle se lève et court partout pour nous chercher des couvertures, nous installer, mettre de nouvelles bûches dans le feu !

Le lendemain matin, elle nous a suppliés de rester encore avec elle, dans sa maison. Mais c'était impossible, il nous fallait repartir. Alors elle s'est mise à pleurer.

— Depuis qu'ils m'ont pris ma fille, c'est la première fois que je n'ai pas pleuré le soir. C'est parce que je n'étais pas seule, parce que vous étiez là, parce qu'il y avait des hommes dans la maison...

Elle m'a serrée dans ses bras maigres, avec une force terrible, elle m'a couvert le visage de baisers et de larmes. Et puis, tandis que nous montions sur nos bêtes, elle a essuyé ses yeux. Je la vois encore, dressée devant sa maison en ruines, la tête blonde de sa petite-fille serrée contre ses jupes. Et soudain, tragique, la vieille a levé au ciel ses bras décharnés, elle a serré les poings en criant, les yeux secs :

— Ils m'ont tout pris, tout ce que j'avais au monde, tout ce que j'aimais ! Qu'ils soient maudits, les bandits, les assassins, maudits ! Mais avec l'aide de Dieu, nos andartès vont nous venger, et Markos sauvera la Grèce !

VIII

LEONIDAS N'EST PAS MORT

QUELLE nuit ! Jamais de ma vie je ne l'oublierai. Ce n'était pas la première, pourtant. Mais celle-là, c'était le bouquet. Quand j'y pense, il me semble que j'ai rêvé. Sur le moment aussi, du reste, je croyais rêver, un de ces cauchemars angoissants où l'on voudrait se débattre pour en sortir, mais on ne peut pas.

Nous avions déjà voyagé toute la journée. Heureusement je n'avais pas fait la route sur un mulet, ni même sur un gentil *alogo :* non, de son quartier général, le général Markos m'avait fait envoyer un cheval, un cheval véritable, grandeur nature ! Et pour la première fois j'avais une selle de cuir au lieu d'une selle de bois, et, au lieu de ficelles, des étriers, quel luxe ! Bien sûr, je n'étais jamais montée à cheval de ma vie, mais ce sont des détails auxquels on ne s'arrête pas dans l'Armée démocratique. Personne ne songea même à me poser une question aussi oiseuse, et moi j'étais trop contente d'avoir un si beau cheval, que tout le monde m'enviait.

Dans la journée, encore, cela allait, car nous étions sur de bonnes routes, et Kitsos, doux et docile, marchait au même pas que les mulets et les andartès de l'escorte. La plupart de ceux-ci, chargés de lourds fusils et de leurs mitraillettes, allaient à pied, avec leurs lamentables souliers. Si j'étais fatiguée au soleil

couchant en arrivant à l'étape, imaginez ce que ce devait être pour eux !

Nous avions « dîné » en quelques instants dans un village avec une tasse de *tchai* et un peu de lait. Il n'y avait pas le temps de préparer un vrai repas. J'avais très faim — à midi, nous n'avions pour ainsi dire rien mangé non plus — mais comme mes compagnons, tels de purs esprits, ne faisaient aucune allusion à une si méprisable contingence, je ne dis rien non plus.

Il fallait repartir tout de suite, car nous devions marcher toute la nuit pour traverser une zone dangereuse. Les fascistes s'étaient installés près de là sur une colline qu'ils avaient puissamment fortifiée, d'où ils s'amusaient à bombarder les villages environnants et à tirer sur tout ce qu'ils voyaient bouger. Un groupe d'andartès avait pris les devants pour voir si le chemin était libre ; un convoi de mulets le suivait et notre groupe fermait la marche.

Jamais je n'ai vu nuit plus noire que celle-là. Une bouteille de poix. Je ne voyais pas ma main; je n'aurais pas vu, en louchant, mon propre nez. Et défense de parler, défense surtout, naturellement, d'allumer une cigarette. Et moi j'étais perchée sur Kitsos comme un ballot, sans savoir ni où j'étais, ni où j'allais, sans pouvoir faire un geste pour diriger mon cheval.

— Laissez-le aller tout seul, me dit Théodoros : il connaît le chemin.

Oui, mais à un moment il se mit à piétiner sur place de la manière la plus étrange. Je soufflai, très inquiète :

— Qu'est-ce qui lui prend, à mon cheval ?

— Rien du tout, murmura Takis, qui se moquait évidemment de moi : il fait seulement de tout petits pas, parce que ça descend !

Si ça descendait ! Je faillis tout à coup passer pardessus la tête de Kitsos. Nous étions revenus dans les terribles chemins de montagne et, s'ils sont déjà difficiles de jour, quand on y voit clair...

Je ne savais jamais si nous allions monter ou descendre, si le précipice était à droite ou à gauche, et j'étais sans cesse surprise par des secousses brutales : c'est mon coursier qui, soudain, sautait avec brio pardessus d'invisibles obstacles — arbre abattu, fossé, ruisseau ou rocher. Si je me suis cramponnée ! Avouez que pour une première leçon d'équitation... *Andartico !*

Mais le pire, du moins pour ceux qui marchaient, c'était la boue, une boue effroyable comme j'en ai vu seulement dans les montagnes de Grèce, après ces torrentielles pluies d'automne, une boue où l'on enfonce souvent plus loin que la cheville et qui remplit vos souliers, une boue épaisse, gluante, glissante, où l'on s'étale de tout son long. J'entendais le bruit chuintant des pauvres pieds glacés dans toute cette boue. Et moi qui avais déjà des élancements de douleur dans les pieds, à cause du froid ! Plus loin, on entendait le bruit de souliers cloutés sur la pierraille, sur les rochers, et les sabots des bêtes aussi glissaient dessus, faisaient des étincelles.

Et moi, hallucinée, les yeux immensément ouverts dans l'ombre, m'attendant à chaque seconde à heurter du front un roc en surplomb ou une branche, je me disais : « Et si Kitsos se trompe de chemin, tout de même ? » Plusieurs fois, mon cheval s'arrêta. Je retenais mon souffle pour écouter : pas un son, pas le plus léger bruit de soulier, de sabot, dans la boue ou sur les pierres. J'étais seule, perdue dans cette nuit. Où aller ? Où étaient les fascistes ? A droite ? A gauche ? En avant ? Mais enfin, sans que j'aie rien entendu, une main devait avoir saisi la bride de mon cheval, car Kitsos repartait. Un andartès était venu me rechercher.

Le plus vexant, c'est je paraissais la seule, des bêtes et des gens, à être comme une aveugle. Les soldats de Markos sont vraiment des hommes extraordinaires. C'est à n'y pas croire, mais je puis personnellement en témoigner : les andartès sont comme les chats : ils

y voient la nuit ! Même dans une nuit de catacombes comme celle-ci !

A un moment, la caravane s'arrêta. Il y avait une nouvelle gorge à traverser, tout encombrée de rochers, et les mulets la passaient difficilement.

— Chut ! me souffla Takis. Les fascistes sont à deux cents mètres !

Mais à ce moment précis, un mulet s'abattit avec fracas dans le lit du torrent, et la caisse qu'il portait dégringola bruyamment sur les rochers. Il y eut des cris étouffés, des appels. S'ils entendaient du bruit, les fascistes allaient déclencher sur nous un tir de mitrailleuses. Et pourvu qu'il n'y ait pas de jambes cassées ! De toutes parts, on accourait au secours de la victime, on remettait sur pied le mulet, ce qui ne fut pas facile. Mais, au lieu de jurons, voilà que j'entendis des rires, des voix qui plaisantaient ! « Quelles drôles de petites voix ils ont, ces muletiers » pensai-je.

— Non, mais ils sont fous ! souffla Takis. Ils sont sous le nez des fascistes, et ils rient !

A la réflexion, cela lui parut amusant et il se mit à rire lui aussi.

Non, je ne sais pas comment nous sommes arrivés au bout de cette nuit fantastique. J'étais comme une somnambule. Avant l'aube nous atteignîmes enfin un village. Dix-huit heures de voyage, et presque tous l'avaient fait à pied ! Mais, entrés dans la maison où nous allions coucher, voilà qu'au lieu de dormir, avant de s'étendre, mes compagnons se mirent à chanter ! Oui, c'est comme ça qu'ils sont, les andartès de Markos.

Le lendemain, je vis dans le village, sur le point de repartir avec leurs bêtes, les muletiers qui avaient conduit dans la nuit le convoi de ravitaillement pour les andartès, ceux qui avaient ri au passage dangereux. C'étaient de vieilles paysannes, avec une bande d'enfants hauts comme trois pommes, dont l'aîné devait bien marcher sur ses douze ans.

*
**

Le lendemain, dans un village, je vois un andartès se précipiter vers moi en courant :

— On me dit que vous êtes journaliste étrangère. Alors, vous en avez vu beaucoup, chez nous, de Russes, de Bulgares, de Yougoslaves, d'Albanais ? Vous voyez, nous sommes tous Grecs ! Alors, vous le leur direz, aux Américains ?

Je lui promis de le dire aux Américains, et il s'en alla, rassuré. Il était certain que mon témoigagne remettrait les choses au point, il ne doutait pas de la bonne foi des Américains, ce naïf andartès. Il ne lui serait jamais venu à l'idée que les Américains qui avaient lancé ce bruit étaient aussi renseignés là-dessus que moi ou que lui-même, que cela faisait partie de la campagne de provocations et qu'il fallait bien, pour l'opinion publique, inventer des prétextes pour justifier l'intervention étrangère. Le soupçon d'un tel machiavélisme, de si noirs mensonges destinés à mettre à feu et à sang un pays innocent, n'aurait pu effleurer l'esprit honnête, l'âme pure de cet homme ! Peut-être demain ce mensonge allait lui coûter la vie, et pourtant il n'y croyait pas. Et moi je ne me sentis pas le cœur de lui enlever ses belles illusions, de lui révéler la méchanceté des hommes et jusqu'où peut aller la sanglante perfidie des « grands politiques ».

*
**

Dans une prairie de la montagne où nous faisions halte, nous avons été rejoints par la caravane de mulets conduits par les enfants et les vieilles paysannes. L'une d'elles s'est arrêtée quelques instants pour causer avec nous.

— Je ne comprends pas comment vous pouvez encore tenir debout, lui dis-je, car moi qui ne vais pas à pied, je n'en peux plus !

Elle m'a regardée, stupéfaite :

— Comment, vous avez un cheval, et vous êtes fatiguée !

Et puis elle s'est mise à rire :

— Bien sûr, nous sommes un peu fatigués aussi, nous autres, c'est naturel ! Mais que voulez-vous, il faut les battre, les fascistes, alors il faut bien que tout le monde s'y mette ! Vous comprenez que nous ne pouvons pas rester toute la vie dans les montagnes comme des sauvages. Nous avons déjà les villages. Il nous faut maintenant reprendre aussi les villes, Florina, Larissa, Salonique, Athènes !

— Et on les reprendra, grand'mère, dit Takis en riant, vous pouvez compter sur nous pour ça !

***

Un soir, après dix heures de cheval sous la pluie, dans la boue, nous sommes arrivés à l'Etat-Major de Macédoine Occidentale. J'y étais venue pour rencontrer le fameux général Kikitsas, l'un des meilleurs collaborateurs de Markos, dont tout le monde m'avait parlé, mais hélas ! je l'ai manqué d'à peine vingt-quatre heures. Il était parti l'avant-veille, appelé à de plus hautes fonctions : il venait d'être nommé inspecteur général de l'Armée démocratique.

Devant la cabane du commandement, une sentinelle montait la garde, debout dans une guérite de feuillages. Dans la clairière, on voyait encore le cénotaphe dressé pour la fête du 28 octobre. C'était une haute stèle de bois blanchi à la chaux où éclataient en rouge, comme tracés avec du sang, les noms des héros tombés cette année pour la défense de la Grèce. Contre le cénotaphe, une couronne sombre de branches de pin.

La cabane du commandement était plus petite que celles des andartès. Elle contenait une table, trois chaises, le classique poêle de tôle rouillée, à droite et à gauche deux petits bat-flanc où un seul homme pouvait dormir et qui servaient de bancs pendant le

jour. Une porte, mais pas de fenêtre. Pas d'électricité, seulement une lampe.

C'est là que j'ai fait la connaissance des premiers officiers supérieurs de l'Armée démocratique. J'y ai vu Skotidas, qui remplaçait le général Kikitsas, et qui était sans doute général, lui aussi, mais personne ne songea à me le dire, et je ne pensai pas non plus à le demander. Dans l'armée de Markos ce ne sont pas les titres qui comptent, mais les hommes, non pas ce qu'ils sont, mais ce qu'ils font.

Skotidas est un ancien instituteur, au visage fruste, austère, énergique, d'un calme paysan, et l'homme le plus taciture que j'aie rencontré en Grèce. Il me souhaita la bienvenue, s'excusa d'être obligé d'aller travailler, et me confia à son second, le sous-commandant de Macédoine Occidentale, Léonidas.

Jusque-là les commandants de toutes les unités de l'Armée démocratique, petites ou grandes, étaient doublés d'un commissaire politique. Mais le même décret d'octobre qui décidait d'attribuer des grades à tous les officiers, annonçait, en outre, la suppression des commissaires politiques. Ceux-ci devenaient sous-commandants, adjoints aux commandants. Lorsque le commandant et l'ancien commissaire politique différaient d'opinion sur une décision à prendre, c'était l'avis du commandant qui l'emportait. Ce décret me parut un nouveau signe de l'unité exemplaire de l'Armée démocratique, et de la totale confiance qu'avait le haut commandement en tous ses officiers, qu'ils fussent professionnels ou sortis du rang.

Léonidas était d'un type humain exactement contraire à celui de Skotidas. Chaque Grec est différent de tous les autres, et pourtant ils sont tous des Grecs, on ne peut pas s'y tromper. Le colonel Léonidas — je l'appelle colonel d'autorité, car je pense qu'il devait être au moins colonel — est bien en chair, il a de bonnes joues rondes et lisses, il est affable et jovial. Derrière ses lunettes d'écaille ses yeux pétillent avec tout la finesse, la malice, l'alacrité d'esprit de son

peuple. Il parle toujours en souriant, même lorsqu'il dit les choses les plus graves, comme si tous les malheurs de sa vie mouvementée étaient les choses du monde les plus réjouissantes et que ce soit une grande chance pour lui que de vivre loin des êtres qu'il aime, au milieu des dangers, dans cette cabane sombre et glacée battue par les bourrasques.

Léonidas est un ancien journaliste, et il parle un excellent français. Je n'ai pas besoin de l'interroger, ce confrère sait d'avance ce qui peut m'intéresser et m'être utile, et il m'explique les questions militaires les plus compliquées d'une façon claire et plaisante. Comme ce peuple grec est intelligent, et comme c'est agréable ! On sent que Léonidas doit toujours travailler avec le même joyeux entrain, et plus les choses sont difficiles, et plus c'est intéressant, et plus ça l'amuse. Il raconte des choses horribles aussi, sur la terreur, et alors il cesse de sourire, et sa voix s'assourdit et il se tait soudain. Et ce silence dit mieux son émotion que toutes les imprécations. Et puis il aborde un autre sujet et il reprend son sourire, et on s'amuse avec lui. On se sent plein d'euphorie auprès d'hommes comme Léonidas, remplis d'une si lucide, d'une si souveraine aisance. On est sûr qu'un peuple qui a de tels dirigeants, même s'il est petit, faible et désarmé, ne peut pas finalement ne pas être vainqueur. Car tout avec eux devient facile, naturel, quotidien, même l'héroïsme, même la mort.

C'est en voyant ce Léonidas que j'ai soudain compris l'autre Léonidas, celui des Thermopyles. Ce n'était pas du tout un héros théâtral, comme je l'imaginais avant de connaître ce Léonidas d'aujourd'hui et les autres Grecs. C'était un homme souriant et blagueur, lui aussi, comme sont les héros, non pas dans les livres, mais dans la vie. Lorsque le roi des barbares crie, menaçant, comme aujourd'hui M. Marshall avec sa bombe atomique : « Nous avons tant d'armes que la lumière du soleil en sera voilée ! » Léonidas se met à rire, il dit : « Tant mieux, nous combattrons à l'ombre ! »

Et lorsque M. Truman, comme Xerxès autrefois, crie au chef des Grecs : « Rends tes armes ! » ce n'est pas en se drapant avec majesté, en enflant la voix pour prononcer une parole historique, non, c'est en souriant, avec une moqueuse douceur, que le héros suggère :

— Viens les prendre...

***

— Nous avons pris des mitrailleuses américaines à l'ennemi, me dit Léonidas, des Vickers. Nous sommes très contents. Elles sont bien meilleures que les mitrailleuses anglaises, ces Vickers. Quand ils ont appris que les Américains envoyaient de nouvelles armes aux monarcho-fascistes, au lieu d'être effrayés, les andartès ont dit : « Bravo ! M. Truman pense à nous. Bientôt nous aurons de belles armes américaines ! » Et quand ils sont bombardés, ils disent : « Nous les recevons, les dollars que M. Truman donne à la Grèce ! Ils se dépensent ! »

« C'est une longue habitude pour nous de n'avoir d'autres armes que celles que nous prenons à l'ennemi. Pendant l'autre guerre, déjà, alors que nous combattions les Allemands, nous avons attendu en vain les arrivages d'armes promis par les Anglais. Je me souviens de cet officier de liaison anglais qui, un beau jour, nous a été parachuté par l'ELAS. Il nous a longuement interrogés sur nos forces, sur nos besoins. Nous lui avons dit que nous manquions de vêtements, de médicaments, de nourriture, mais qu'il nous fallait d'abord et avant tout, des armes. « Avez-vous besoin d'argent ? » nous a-t-il alors demandé. « Non, qu'est-ce que nous ferions d'argent dans nos montagnes ? » L'officier anglais a été stupéfait, il a insisté longuement, il voulait à toute force nous donner de l'argent, beaucoup d'argent. L'argent ça pouvait en tout cas servir après la guerre, bien sûr ! D'abord il a cru qu'il ne nous proposait pas assez, que c'était un marchandage, et il nous offrait toujours plus, ça nous amusait beaucoup. A la fin, il a dit : « Enfin

combien voulez-vous ? — Mais rien du tout, ce sont des armes qu'il nous faut ! » Il n'en croyait pas ses oreilles, cet Anglais, c'est la première fois que les étrangers trouvaient dans les Balkans des gens qui n'étaient pas à vendre!

« Après cela, on attend les parachutages. Rien. Et à la fin des fins, nos chers alliés nous en envoient un. On se précipite. Et savez-vous ce qu'il y avait dans les *containers ?* Je vous le donne en mille. Des oignons déshydratés ! On n'a pas encore fini d'en rire, de ces oignons déshydratés qui devaient nous servir à tuer les Allemands ! Après ça, nous avons aussi reçu de l'orge et de la pâte dentifrice. Et enfin des souliers, alors là nous étions heureux ! Seulement, en les regardant de plus près, nous avons vu qu'ils étaient tous du même pied ! L'hiver avait été terrible, et les Anglais se sont enfin décidés à nous envoyer des capotes — il y en avait 400 pour toute l'armée ! Seulement c'était au mois de mai, c'est-à-dire au moment où il commence à faire tellement chaud en Grèce que les andartès enlèvent jusqu'à leur chemise !

Léonidas se tord de rire en évoquant ces joyeux souvenirs.

— Mais, pendant ce temps-là, les Anglais parachutaient des armes à Zervas, parce que les bandes de Zervas combattaient beaucoup plus les andartès de l'E.L.A.S. que les Allemands. Zervas, c'était le Mikhaïlovitch de Grèce. Il est devenu ministre depuis, bien entendu. Oui, ces armes que nous avions tant de peine à arracher à l'ennemi, ça a été dur pour nous de les livrer, après l'accord de Varkiza.

« Vous connaissez l'histoire des gosses de Salonique qui jouaient à la guerre dans les faubourgs ? L'un d'eux a demandé à être reçu par le colonel, l'un de nos camarades de l'E.L.A.S. Le petit a salué militairement ; et puis, il a dit, très ému : « Mon colonel, vous savez que nous avons formé un bataillon des enfants. Quand nous avons appris qu'il fallait rendre les armes, nous avons délibéré et mes camarades m'ont chargé d'aller vous communiquer

notre décision, prise à l'unanimité : nous refusons de livrer nos armes. » Il s'agissait, naturellement, de fusils de bois et de vieux pistolets rouillés, inutilisables. Mais le colonel n'a pas ri, comme il en avait envie, il a répondu, en gardant son sérieux : « *Sinagonisti,* un ordre est un ordre et il faut l'exécuter. Je vous demande de délibérer à nouveau, d'expliquer à vos camarades pourquoi il leur faut, comme tous les combattants de l'E.L.A.S., rendre leurs armes. » Et il lui a donné les raisons. Le petit a salué, il a fait demi-tour. Et, le lendemain, il est revenu : « J'ai expliqué aux camarades ce que vous m'avez dit, et cette fois ils ont compris. Seulement, ils n'ont tout de même pas pu se résoudre à rendre nos armes à l'ennemi. Alors, je viens vous aviser de notre décision que nous avons exécutée sur-le-champ : nous avons mis en tas nos armes, et nous les avons brûlées. » Alors là, le colonel n'avait plus envie de rire. Brusquement, il a eu les yeux remplis de larmes. Depuis ce jour, cette bande de gamins, on ne l'appelle plus, à Salonique, que « le bataillon des brûlés ». Notre écrivain, Melpo Axioti, a raconté, dans l'un de ses livres, cette histoire vraie, qui est célèbre dans toute la Grèce. Oui, ce que représentent pour nous des armes, chez nous les enfants eux-mêmes le savent.

« Les monarcho-fascistes ont lancé contre nous des offensives spectaculaires, annoncées à grand tapage, dont chacune devait nous liquider définitivement. La première fut déclenchée en octobre 1946, alors que nous venions à peine de créer l'Armée démocratique, contre l'Olympe et la Thessalie Orientale, c'est-à-dire, comme vous voyez, dans des régions très éloignées de ces frontières par lesquelles les démocraties populaires étaient censées nous aider. Elle fut un fiasco total.

« Il y eut ensuite deux offensives en même temps : l'une au sud de Péloponèse, l'autre en Grèce du Centre, au mont Parnasse. Celle du Péloponèse était dirigée par le fameux Zervas, ministre de l'Ordre

public, qui s'était vanté de détruire l'Armée démocratique. Quelques jours plus tard, il rentrait à Athènes, battu et ridiculisé, et son collègue du Centre n'avait pas eu un meilleur sort.

« Après cela, fut lancée la fameuse « offensive de printemps », en 47. Les andartès ne furent ni anéantis, ni capturés dans leurs montagnes, mais au contraire ils descendirent dans les plaines, coupèrent les communications des troupes monarcho-fascistes avec leurs bases, les battirent et les obligèrent à se retirer. Plus forte que jamais, l'Armée démocratique passait à la contre-offensive.

« Enfin, il y a eu l'offensive d'été. Cette fois, l'ennemi avait concentré ses forces, il voulait couper en deux notre armée, séparer nos troupes du sud de la Grèce de celles du nord. Il a donc commencé par tenir la route stratégique est-ouest, de Larissa à Janina. Mais alors, le 12 juillet — et c'est à partir de ce jour-là que nous avons pris l'initiative et que nous l'avons gardée — nous avons passé à la contre-offensive. Nous avons exécuté un mouvement tournant du nord au sud jusqu'à Janina, puis vers l'est et de nouveau vers le nord jusqu'à Grévéna. La situation a été renversée en notre faveur et l'ennemi a eu 2.000 morts. Les fascistes ont été tellement stupéfaits qu'ils ont alors prétendu, pour excuser leur défaite, qu'une brigade internationale était entrée en Grèce ! Ils n'en parlent du reste plus, de cette fameuse brigade internationale, parce que les mensonges, ça finit par s'user. Et puis, les Américains ne cherchent même plus de prétextes pour intervenir chez nous.

« Depuis juillet, l'Armée démocratique a occupé de nouvelles régions, par exemple le Mont Parnès, à vingt kilomètres d'Athènes, et on s'est battu à trois heures de marche de la capitale. Ayant d'abord mené la guerre de guérilla, nous avons ensuite passé à la guerre de partisans, avec des groupes plus nombreux, mieux organisés, et maintenant enfin nous pouvons, en outre, mener la guerre véritable, avec offensives massives et établissement de fronts fixes. En octobre,

nous avons livré la bataille de Metsovo, occupé pendant quinze jours la moitié de la ville, où l'on s'est battu de maison en maison. Puis, nous avons pour la première fois établi un front permanent devant la ville, et c'est nous maintenant qui tenons sous notre feu la route stratégique Janina-Larissa, la plus importante de Grèce.

« Et tout ceci n'est qu'un commencement. Nous ferons mieux ! Nous avons déjà pu nous emparer de quelques canons, et nous avons immédiatement ouvert une école d'artillerie, en plus de notre grande école d'officiers. Et nous préparons aussi des tanquistes dans une autre école, afin qu'ils soient prêts à manœuvrer les tanks aussitôt que nous les aurons pris, ce qui ne saurait tarder ! »

Léonidas rit joyeusement. Et il poursuit :

— Oui, mais n'empêche que la guerre est aujourd'hui beaucoup plus dure que du temps des Allemands. Les nazis nous laissaient relativement tranquilles : c'est nous qui étions obligés d'aller les attaquer pour couper leurs communications, les empêcher d'envoyer du matériel au front d'Egypte contre nos alliés anglais. Pour nous en remercier, nos bons amis ont enseigné aux monarcho-fascistes à nous faire la guerre coloniale, la même qu'ils ont menée aux Indes, par exemple. Elle est féroce. Et quand on pense que ce sont des gens qui se prétendent Grecs qui traitent leurs propres compatriotes comme les colonialistes traitent les *natives !*

« D'abord, ils ont entrepris la destruction systématique de notre économie nationale. Naturellement, plus un pays est pauvre et ruiné, plus il est soumis à l'étranger, plus la main-d'œuvre est bon marché pour les capitaux étrangers. Comme vous l'avez vu, les monarcho-fascistes vident nos villages, ils n'ont pas même laissé les paysans faire la moisson. Plus de 300.000 malheureux ont déjà été transportés dans les grandes villes, à Athènes, à Salonique. A Athènes, qui avait un million d'habitants avant la guerre, il y en a aujourd'hui 1.300.000. On donne aux « réfu-

giés » une allocation de 500 drachmes par jour et le kilo de pain y vaut 2.000 drachmes ! Les monarcho-fascistes ont, en outre, emmené le bétail, et ils empêchent les paysans des plaines d'envoyer leurs troupeaux estiver en montagne, selon la coutume, de sorte que des milliers de bêtes sont mortes de faim et notre cheptel est décimé.

« Et la terreur ! Tenez, Mesovounos, un village de Macédoine, avait été brûlé par les Allemands, qui y avaient tué 130 paysans. Les habitants avaient reconstruit tant bien que mal leur village, mais les monarcho-fascistes l'ont de nouveau brûlé totalement, massacré les habitants. Tout ce qui restait de la population a rejoint les andartès. Il y a quinze jours, les fascistes ont brûlé Périkopé. Ce ne sont que des exemples, car il y a des centaines d'Oradour-sur-Glane et de Lidice en Grèce.

« Je crois qu'on n'a aucune idée, à l'étranger, des atrocités commises ici par les monarcho-fascistes. Le peuple anglais, que ses gouvernants ont tenu dans une complète ignorance de la politique qu'ils ont appliquée ici en son nom, a été, paraît-il, horrifié par une photographie publiée par le *Daily Mirror*, je crois, et où l'on voit un monarcho-fasciste parader avec une tête d'andartès au poing. Mais une tête coupée, ce n'est rien, en comparaison de tout le reste ! Que dirait-il, le peuple anglais, si on lui parlait de toutes les tortures des prisons, et des atrocités commises par les fascistes dans les campagnes : des mains tranchées, des organes génitaux coupés, des femmes écorchées vives ?

Léonidas se tait. Et puis, il reprend, et de nouveau il parle en souriant :

— Oui, mais ce que les Américains ne savent pas, apparemment, c'est que la terreur ne terrorise absolument pas un peuple comme le nôtre. Elle fait exactement le contraire : elle est plus efficace que toute la propagande que nous pourrions faire pour unir notre peuple et le soulever dans la lutte. Tenez, une toute petite histoire, c'est le général Kikitsas qui

nous l'a racontée. La semaine dernière, il se trouvait dans un village. Deux avions fascistes arrivent et, pendant une heure et demie, ils bombardent, ils mitraillent la population. Tout le monde s'est caché, bien sûr. Mais il y avait une petite fille de douze ans qui était allée chercher de l'eau au ruisseau dans une cafetière. Les aviateurs l'ont vue, et pendant une heure ils l'ont poursuivie, ils ont passé et repassé en tirant sur elle à la mitrailleuse. C'était un beau gibier pour eux, ça les amusait, ils voulaient absolument l'avoir. Heureusement, ils ne l'ont pas attrapée. Après cela, Kikitsas lui a demandé : « Est-ce que tu as eu peur ? » Et elle a répondu naïvement : « Non, qu'est-ce qu'ils pouvaient me faire ? Seulement me tuer. » Elle n'avait pas eu peur, la pauvre gosse, seulement elle avait cassé l'anse de sa cafetière tellement elle la serrait fort dans sa petite main... « Seulement me tuer ! » Cette petite fille disait cela comme devaient le dire ses parents à la maison, comme le pensent tous les gens de chez nous. C'est cela, le peuple grec. Comment voulez-vous qu'on arrive jamais à le vaincre ?

« Chaque jour, il y a des incidents comme celui-là dans nos campagnes, dont tout le monde est témoin, et c'est pourquoi tous, les hommes, les femmes, les enfants, veulent se battre. Non, l'expérience des Anglais, chez nous, n'a pas profité aux Américains. Ils ne sont pas plus intelligents qu'eux : ce sont eux qui font notre propagande...

« Nous n'avons pas seulement les hommes à combattre, mais aussi les éléments. Si, au moins, nous avions des souliers pour nos andartès, des vêtements chauds ! L'hiver dernier, déjà, la plupart de nos combattants devaient marcher dans la neige sans souliers. Que de pieds gelés, que de congestions ! Il faut plus de courage, souvent, pour résister au froid que pour combattre l'ennemi. Tenez, l'hiver dernier, il y avait 20 degrés sous zéro sur la montagne de Niala, en Roumélie. Plusieurs de nos camarades ont été bloqués dans une cabane, on les a retrouvés gelés.

Et l'un de nos bataillons a accompli là une véritable épopée. Ils avaient marché et combattu nuit et jour, et il leur fallait, sans prendre de repos, traverser la montagne de Niala pour rejoindre nos troupes. Ils n'avaient ni manteaux, ni couvertures, seulement des vêtements d'été durcis par le gel, leurs pieds nus se déchiraient aux pierres. Et ils avaient leurs fusils, une mitrailleuse, les munitions à porter. Ils se sont trouvés pris dans une tempête de neige. Si on s'arrêtait deux minutes, on ne pouvait pas repartir, on était gelé. Il fallait marcher, marcher, malgré la fatigue, le sommeil, la souffrance, marcher toujours sous peine de mort. Ils ont tous été admirables. Ils portaient sur leur dos les camarades qui tombaient, épuisés. Le chef de groupe, Vassakis, portait la mitrailleuse, il dit : « Nous mourrons tous, mais la mitrailleuse que nous avons prise avec notre sang, nous ne l'abandonnerons pas. » Et le capitaine Sophianos n'a cessé de courir d'un bout à l'autre de la colonne pour ranimer les courages. Il a sauvé son bataillon. Avec toutes ses armes.

« Oui, il en faudrait des livres pour parler de tous nos héros. Tenez, je pense à ce Saltapidès qui vient de tomber dans l'attaque sur Ardas. Il avait été agent de liaison dans l'E.L.A.S. sous l'occupation allemande, puis commandant d'un groupe de sabotage. il a fait alors sauter 25 trains, des ponts, des blockhaus. Puis, il a été l'un des premiers combattants pendant l'occupation anglaise. Comme soldat de l'Armée démocratique, il a pris part à 290 combats. Il ne savait pas ce que c'est que la peur. Il s'embusquait dans les villages et attaquait les colonnes ennemies à deux mètres. C'était aussi un excellent organisateur, un très bon éducateur de cadres, il a formé lui-même quatre commandants de compagnies, douze de sous-compagnies, et cinquante de groupes de combat. Nous l'avons nommé commandant de bataillon après sa mort. Il avait vingt-huit ans. C'était un ancien berger. Il ne savait ni lire ni écrire. »

*
* *

Apostolis Venetis est venu me demander si j'avais le temps de rendre visite à son bataillon, à deux pas de là. C'est un bataillon de jeunes, de quinze à vingt ans. Apostolis, lui, a vingt-six ans, il est blond et souriant. Il était étudiant ingénieur en 40, et depuis ce temps-là il se bat. Après Varkiza, il a fait deux ans de prison, il y serait encore s'il n'avait réussi à s'évader. Il parle très bien le français, et me dit qu'il l'a appris tout seul, en prison.

— Ça n'a pas dû être facile d'apprendre tout seul !

Il rit.

— Difficile ? Quand on veut quelque chose, on y arrive !

Pour le moment, il veut faire de son bataillon l'un des meilleurs de l'armée. J'en conclus donc qu'il y arrivera aussi.

Apostolis m'explique tout cela pendant que nous dévalons la pente. Le froid de l'air pince la peau. Nous rencontrons un jeune garçon qui, armé d'une énorme hache et le torse ceint d'une impressionnante bande de balles de mitrailleuses, est en train de débiter un tronc d'arbre en bûches. C'est l'un des plus jeunes combattants du bataillon d'Apostolis Venetis. Il a quinze ans, n'en paraît guère plus de treize. Il s'appelle Giorgios Stamboulzis, il y a neuf mois qu'il est andartès, et il a déjà participé à quinze combats. Il s'est sauvé de chez lui pour aller se battre. Sa maman est allée à la montagne pour le rechercher : « Tu es encore trop petit pour porter un fusil ! — Je ne veux pas retourner à la maison, maman, avant d'avoir battu les fascistes ! » Et sa maman l'a laissé. J'ai l'air d'intimider beaucoup ce jeune héros, il sourit d'un air gêné en rougissant jusqu'aux cheveux, et n'arrive pas à articuler un seul mot.

— Tu as eu peur dans les batailles ?

Cette question innocente lui paraît insultante ; il

me regarde, indigné, me lance avec énergie une onomatopée intermédiaire entre « Bah ! » et « Peuh ! »

— Pas même la première fois ?

— Peuh !

Je regarde ses *tsarouchias* de mince peau :

— Pas très bons, tes souliers !

— Ils sont très bons ! réplique-t-il avec la même vigueur, et en me jetant un regard de défi.

Ma parole, cet enfant a l'air de me prendre pour un provocateur envoyé tout spécialement pour démoraliser l'Armée démocratique. Apostolis et moi, nous nous mettons à rire, et Giorgios, tout confus, pense que nous nous sommes moqués de lui. Enfant de Grèce, toi qui es à l'âge où l'on mange des bonbons, où l'on joue à chat perché, pardonne-moi, j'ai eu tort de te parler comme à un petit garçon. Tu es un homme. Nous avons ri, mais au fond de moi, tu sais, Giorgios, j'avais envie de pleurer, et Apostolis était fier de toi. Et puis, tu as bien senti que, moi aussi, j'étais ton amie, et tu nous as fait un beau sourire affectueux.

Après cela, nous sommes arrivés à la cabane, où une dizaine de jeunes, assis par terre, étaient en train de manger. Quand je suis entrée, ils se sont arrêtés, interdits. Apostolis ne les avait pas prévenus de ma visite ; il voulait leur faire une surprise. Et quelle surprise, vous pensez, de voir une étrangère leur tomber du ciel en haut de cette montagne ! Plusieurs d'entre eux n'avaient jamais vu d'étrangère de leur vie. Ils sont enchantés. Il y a des garçons et des filles.

— C'est bon, ce que vous mangez ?

— C'est magnifique ! assurent-ils avec enthousiasme.

C'est de l'eau sans sel où trempent des morceaux de bœuf.

— Ici, nous avons de la viande, me dit Apostolis, nous mangeons bien. Il nous arrive souvent de n'avoir rien du tout à manger, quand nous sommes en cam-

pagne, pas même des haricots. Mais la nourriture, ça ne joue vraiment aucun rôle pour nous !

Tous ces jeunes ont déjà combattu. Ils sont venus ici pour se perfectionner dans l'art de la guerre, pour devenir un bataillon modèle. Ansoula a seize ans, elle était couturière. Le père et la mère de Ménélaos sont en prison depuis Varkiza. Aristide, qui a dix-sept ans, est andartès depuis un an et ses parents sont en prison depuis six mois. Le frère de Melpomène a été tué l'an dernier. Mais je n'ai pas le temps de leur en demander davantage. On a prévenu les garçons et les filles qui accourent à toutes jambes, nous sortons de la cabane, et tous sur la pente herbeuse se mettent à chanter avec enthousiasme :

Embros ELAS, ÉLAS, ELAS.
Ya tin Ellada,
To zikio kai ti lefteria.

« En avant, ELAS, ELAS, ELAS, c'est pour la Grèce, c'est pour le droit, la liberté. »

Brusquement, la grêle se met à tomber, ce sont des grains énormes qui roulent comme des perles dans les cheveux des jeunes têtes nues. J'ai senti qu'à cette minute-là l'hiver commençait et cela m'a serré le cœur. Mais les jeunes n'en sont pas affectés, la grêle redouble leur excitation, ils secouent leurs têtes en riant. En quelques instants, le sol est blanchi.

Le commandant veut tout de suite me montrer un exercice de manœuvre de son bataillon. On va simuler l'attaque d'un monticule. Apostolis crie donc des ordres et tous courent comme la poudre en portant leurs fusils et leurs mitraillettes. Ce sont des armes anglaises, sauf un vieux fusil qui est grec. Une fille porte gaillardement une mitrailleuse de huit kilos. Le monticule, à cent mètres de là, est occupé par les « fascistes », les autres se disposent en bas en arc de cercle, en ordre dispersé. Ils se mettent à plat ventre, et chaque fois qu'on crie un ordre, transmis de bouche en bouche, ils font des bonds de plusieurs

mètres, à demi pliés, et se recouchent, en épaulant chaque fois leurs armes. A gauche et à droite de la prairie, les assaillants avancent plus vite en se cachant derrière des arbres, des buissons.

— Ils les débordent par les côtés, m'explique Apostolis. Regardez notre petit Giorgios, là-bas, il se faufile comme un furet, il va encore arriver le premier !

Tous font la manœuvre en poussant des cris joyeux. Un jeune, soudain, tombe à terre, il se roule dans l'herbe au milieu des blancs grêlons, comme un chevreau, les quatre fers en l'air. Il fait semblant d'être blessé, comme les gosses quand ils jouent à la guerre. Et cette guerre, ils y vont tous comme à un jeu, en effet, en chantant, en riant, le visage animé et joyeux. Mais c'est un jeu héroïque où les balles ne sont pas de bouchon, où le sang coule pour de bon de plaies véritables, où la mort est la mort.

Comme je prends congé de lui sous la grêle piquante, Apostolis Venetis me dit :

— Surtout, dites bien à M. Guy de Boysson qu'il soit sans inquiétude : que nous, les jeunes de Grèce, nous battrons les fascistes.

Le lendemain, je me suis réveillée transie jusqu'aux os. Le poêle s'était éteint, il faisait cinq degrés sous zéro ; dehors, il y avait vingt centimètres de neige et les flocons tourbillonnaient à donner le vertige. La neige, c'est très joli quand on a des skis. Mais personne, ici, n'en avait, et je me demandais avec inquiétude comment nous arriverions à nous sortir de là, et si je n'allais pas rester bloquée tout l'hiver au sommet de cette montagne glaciale. Et puis, vous voyez, nous en sommes sortis. Mais ce n'était que le premier jour de l'hiver. Et eux, Skotidas, Léonidas, Apostolis, Ansoula et le petit Giorgios, ils y sont toujours. Et ils se battent dans toute cette neige. Sans souliers.

IX

MARKOS

ENFIN, nous ne sommes plus loin du quartier général ; enfin, je vais voir Markos ! Nous nous trouvons au cœur de la Grèce, à la jonction des provinces d'Épire, de Macédoine et de Thessalie, d'où l'état-major peut diriger les opérations de l'armée sur toute l'étendue du territoire. Depuis deux jours, le contrôle est très serré. A chaque détour du chemin, des sentinelles embusquées se dressent soudain à deux pas de nous, nous demandent nos laisser-passer qu'ils examinent soigneusement. A mesure que nous approchons du quartier général, les saluts, les signes extérieurs de la discipline militaire deviennent plus stricts.

A la fin, le fidèle Kosta n'est pas autorisé à aller plus loin et je vais seulement accompagnée d'Alekos, qui est un officier de l'état-major. Devant nous, un andartès, le fusil en travers de l'épaule, assis à même le mouton écorché que porte son mulet, nous montre le chemin. Il fait beau, le soleil brille, la neige fond sur les pentes, elle s'épaissit à mesure que nous montons. Les arbres ont perdu leurs dernières feuilles, ils dessinent de fins filigranes sur le ciel pur. Kitsos est très en forme, il s'arrête pour cueillir la fougère au bord du sentier, et puis, la bouche pleine, méprisant les lacets du chemin, il rejoint le mulet au plus court en grimpant allègrement la pente

raide. Heureusement que j'ai pris une assiette plus solide, depuis trois semaines que je fais de l'équitation parmi les précipices. Je pourrai bientôt me montrer dans un cirque.

Je regarde de tous mes yeux le majestueux paysage, la ronde des hautes montagnes qui cavalcadent dans le bleu du ciel, les cimes écumeuses des monts, les pentes neigeuses. Comme on respire ici ! Quelle fierté, quelle pureté, quelle solitude !

Tout à coup, la montagne se mit à chanter.

Et je sus que nous approchions. J'avais l'habitude. Combien de fois déjà, au cours de mon voyage, dans le grand silence des altitudes, c'était par des chants que se signalaient d'abord les camps d'andartès.

— C'est là, me dit Alekos. Regardez.

Et en haut de la pente nue que nous gravissions, derrière une crête, je vois trois sentinelles se promener de long en large, surveillant l'horizon. Bientôt, nous les rejoignons, à la lisière d'une forêt. Un andartès me fait, au garde à vous, un salut militaire aussi impressionnant que si j'étais un général ; il nous prie de bien vouloir attendre une vingtaine de minutes, prend nos papiers et les emporte. Nous attendons. Tout est immobile, l'air est d'une pureté enivrante, le ciel plus doux qu'un émail persan, la neige étincelle, joyeuse. Entre les troncs moussus des arbres, des bouffées de chants nous parviennent. Je crois être au sommet de la montage magique.

Enfin, l'andartès revient ; il est accompagné de deux officiers qui me font le salut militaire en souriant, puis ils me serrent la main et me souhaitent en français la bienvenue au nom du général Markos. Nous quittons l'avant-poste et, une dizaine de minutes plus tard, nous arrivons au quartier général. Vous imaginez mon émotion. Au bout de trois semaines d'un voyage extravagant, rempli de péripéties et d'aventures, par les monts, les précipices, les cols et les torrents, dans la pluie, la boue, la neige et le vent, à travers les villages bombardés, et les fascistes, je vais enfin rencontrer celui dont le nom n'a cessé de

retentir chaque jour dans toutes les bouches : celles des andartès et des civils, celles des femmes, des paysans, des professeurs, des ouvriers et des enfants ; dans les chansons que l'on chantait, dans les vivats que l'on poussait ; l'homme qui est le chef de cette armée de va-nu-pieds indomptables, l'homme dont le nom symbolise l'héroïsme de la Grèce : Markos !

Nous arrivons devant une cabane au toit pointu, minuscule, la plus petite que j'aie vue en Grèce. Une cabane joliment faite, en bois frais, bien lisse, avec une petite porte et une petite fenêtre. On dirait la maison de la Reine des Neiges dans les contes d'enfants. Nous entrons, un homme en chandail gris me serre la main en souriant. Et voilà, c'est lui, c'est Markos.

Je crois bien que cette première entrevue n'a pas été protocolaire ni solennelle pour un sou. Rien n'est jamais solennel chez les Grecs. Tout se passe toujours avec une simplicité, une grâce, une vérité ravissantes. Le général Markos ne prononce pas de phrases de politesse, il me considère seulement avec amitié. On n'est pas écrasé, on se sent tout de suite à l'aise avec lui.

Je me mets à rire, je dis :

— Eh bien ! j'en ai eu du mal à arriver jusqu'à vous ! Jamais je ne me suis donné autant de peine pour interviewer personne ! Depuis le temps que j'entends répéter votre nom ! En France aussi, vous savez, et dans le monde entier, bien que personne ne vous ait vu, Markos, c'est déjà un nom légendaire ! Alors, c'est vraiment vous, Markos ? Je n'en crois pas mes yeux !

Markos se met à rire aussi.

— Nous ne sommes que des hommes comme les autres, dit-il, et nous faisons de notre mieux, comme les autres, notre devoir envers le peuple.

Un homme comme les autres ! C'est vrai, et c'est en cela justement qu'il est différent de tant d'autres. Markos n'avait absolument pas l'air d'un homme célèbre — vous savez, de ces hommes qu'on recon-

naîtrait entre mille parce qu'ils ne ressemblent à personne, ou bien parce qu'ils ont eux-mêmes le sentiment d'être des hommes hors série, et cela se voit tout de suite sur leur visage. Non, Markos ne se croit pas du tout un homme extraordinaire, mais un homme semblable aux autres hommes, un Grec parmi les Grecs, un andartès pareil aux autres andartès. Et, en effet, quand il est mêlé à une foule d'andartès, comme je l'ai vu moi-même le lendemain, il est impossible, sans le connaître, de savoir lequel d'entre eux est Markos.

Cette simplicité, cette modestie, qui est la marque des communistes dans le monde entier, et surtout des plus grands, elle est à l'état pur chez Markos. C'est elle qui stupéfie d'abord. L'obscurité à un tel degré devient éclatante.

Markos est de taille moyenne, svelte et solide. Parmi tous ces Grecs, dont le type est le plus souvent méditerranéen, Markos, lui, est blond, et ses yeux sont bleus, d'un bleu si pur, extraordinairement limpide. Je lui dis en riant :

— Vous connaissez *L'Enfant grec* de Victor Hugo, « l'enfant grec aux yeux bleus » ? J'ai rencontré ici beaucoup d'enfants grecs, mais aucun n'avait les yeux bleus ! Ça ne peut donc être que vous, l'enfant grec de Victor Hugo ! Depuis le temps, il est naturel qu'il soit devenu un homme !

Markos a ri :

— Mais le bleu est une couleur très grecque : c'est la couleur de notre ciel.

Et j'ai pensé que c'était aussi la couleur de leur drapeau.

Markos est volontiers silencieux. Il aime écouter, il vous observe avec une gentillesse affable. Il parle peu, mais il rit facilement, d'un petit rire amusé, discret, presque étouffé, comme s'il craignait de se faire remarquer. Il a maintenant taillé au ras des lèvres cette grosse moustache à la gauloise qu'on lui voit sur de vieilles photographies, et qui lui allait vraiment mal. Dans son visage tranquille, réflé-

chi, d'une si singulière douceur, son nez robuste, en bec d'aigle, son menton volontaire mettent un accent de force et d'audace. On est surtout frappé par le regard aigu de ses petits yeux bleus. Son teint est hâlé par le grand air, une malice joyeuse danse dans son regard, et il a une manière juvénile d'arpenter les trois pas de sa cabane, les mains dans les poches sous son chandail gris, tête baissée, et de rejeter en arrière ses souples cheveux blonds, indociles, qui lui retombent tout le temps sur le front.

Jamais je n'aurais imaginé un chef d'armée aussi jeune. Il paraît à peine plus de trente ans. Je lui demande son âge.

— Quarante-deux ans.

— Mais vous avez l'air bien plus jeune que ça !

Il rit.

— J'ai besoin de rester jeune, dit-il, comme nous tous, pour lutter et pour vaincre plus vite !

Non, Markos ne paraît pas un homme différent des autres, et pourtant il est de ces hommes qui, à la première minute, inspirent la sympathie, imposent la confiance. Il émane de lui une sorte de doux rayonnement chaleureux qui fait qu'on se sent bien près de lui, qu'on s'épanouit. Il possède ce don mystérieux d'inspirer l'affection par sa seule présence. On me dit que tous ceux qui le rencontrent, du plus petit au plus grand, l'aiment aussitôt qu'ils le voient, même s'ils ne savent pas qui il est, comme il arrivait le plus souvent au temps de l'illégalité. Markos parle d'une voix claire, prudente, précise, amicale, sans jamais élever la voix. Quand il donne des ordres, même à un simple andartès, il a l'air d'un ami qui fait une suggestion affectueuse. Mais avec quelle enthousiaste ferveur tous se mettaient au garde à vous devant lui ! Non, il n'a pas besoin de crier, ni d'être sec ou tranchant pour se faire obéir.

La petite cabane de Markos est tapissée intérieurement de papier blanc fixé avec des punaises. Une grande carte de la Grèce occupe la moitié d'un mur. Je lis « *Consociazona turistica italiana-grecia* ». C'est

une carte italienne prise en 40 aux troupes de Mussolini. Au fond, un étroit bat-flanc de planches, recouvert d'une couverture noire et rouge. Accrochés à des clous, des jumelles, un revolver, une sacoche, un baudrier, une serviette éponge kaki de l'armée américaine, et le manteau de cuir de Markos, à col de fourrure marron. Pour tout mobilier, une petite table couverte de toile cirée à carreaux blancs et bleus, deux chaises et l'un de ces petits poêles, bas sur pattes, que j'ai vu les forgerons des villages fabriquer pour les andartès, avec de la tôle ondulée qu'ils aplatissent à coups de marteau. Au lieu du sol, il y a ici un plancher de bois blanc. Par la petite fenêtre, on voit la montagne neigeuse entre les arbres légers. Le soleil brille doucement à travers les branches. Au-dessus du bat-flanc, je vois un appareil de radio, et une petite ampoule ronde et nue, sans abat-jour, au-dessus de la table.

— Nous avons même l'électricité ! me dit Markos. Regardez, ça marche !

Comme un enfant qui fait admirer son plus beau jouet, il tourne le commutateur et la petite ampoule s'allume.

— Nous sommes superbement installés, maintenant ! me dit-il. Nous avons eu le temps de nous organiser. Si vous nous aviez vus les premiers temps, nous vivions comme des troglodytes dans des trous !

J'ai déjeuné avec le général Markos et le chef du 2ᵉ bureau, Mihalis, qui est grand, brun et gai. On ne pouvait vraiment pas être plus de trois à la table et l'ordonnance avait toutes les peines du monde à se faufiler.

— Excusez-moi, nous n'avons pas pu nous procurer tout ce que nous aurions voulu pour bien vous recevoir, me dit le général. Nous n'avons pas même de vin à vous offrir. Mais je crois bien qu'il nous reste un peu de mastic. Voulez-vous du mastic ?

Je suis très étonnée. Mais, finalement, il s'agit de *mastika*. C'est un alcool à l'anis, qui ressemble beaucoup à l'anis espagnol. Cela me rappelle la guerre

d'Espagne. Markos s'intéresse beaucoup à la guerre d'Espagne ; il me pose des tas de questions. Et puis, il me demande mes impressions sur la Grèce. En somme, je suis venue pour l'interviewer, mais c'est lui qui me fait parler. A un moment, je lui dis qu'une des choses qui m'a le plus surprise, c'est d'être arrivée jusqu'à lui avec tout ce que j'avais apporté, sauf les choses que j'ai cassées. Et nos mulets sont très souvent restés chargés avec les bagages pendant des heures, sans aucune surveillance, dans les villages, même à la nuit. Jamais rien n'a disparu, malgré la pauvreté des gens. Je ne connais aucun pays capitaliste où ce serait possible. Et moi qui croyais les Grecs si chapardeurs !

— Non, on ne vole pas en Grèce libre, me dit Markos. C'est que, pendant la guerre, l'E.L.A.S. occupait les neuf dixièmes de la Grèce, et nous avons eu le temps de faire l'éducation du peuple. Tenez, il y avait chez nous, dans certaines régions, une honorable profession : celle de voleurs de moutons. Cela datait du temps des Turcs, et le peuple avait pour ces voleurs de moutons la même indulgence qu'on a chez vous pour les contrebandiers. Mais nous avons expliqué que c'était mal de voler, même les moutons. Et, maintenant, on ne le fait plus. Quand les fascistes sont revenus dans ces régions, ils ont été stupéfaits de voir qu'on n'y volait plus les moutons, que cette coutume séculaire, en quelques années, nous l'avions fait complètement disparaître !

— Mais ça ne les empêche pas de vous appeler, comme M. Churchill, « les bandits des montagnes ». Drôles de bandits !

Nous avons mangé une omelette, des rognons et des pommes. C'était, du reste, le meilleur de tous les repas que j'ai faits au quartier général.

— Ici, c'est très haut, me dit Markos, et surtout quand il y a beaucoup de neige, c'est difficile à ravitailler. Les andartès mangent souvent mieux que les officiers de l'état-major. Mais il est naturel que les soldats soient au moins bien nourris, eux qui sont

si mal vêtus, si mal chaussés. Sans cela, comment pourraient-ils se battre ? Ils n'en auraient pas physiquement la force.

Le général Markos a épluché une pomme et il me l'offre. Après le déjeuner, il insiste pour que je me repose. Comme je proteste, il me dit en riant que c'est un ordre.

— Et vous devez avoir aussi besoin de vous changer. Avez-vous du linge propre ? Sinon, je peux vous prêter une de mes chemises. Non ? Vous êtes sûre ? Je vais vous faire apporter de l'eau chaude pour que vous preniez un bain.

Ça, j'avoue que c'est un ordre extrêmement agréable à recevoir. Pensez que, depuis trois semaines, j'ai dormi toute habillée, et qu'il fallait faire sa toilette en plein air, dans la forêt !

Le général range lui-même sa cabane, il place les objets avec un soin extrême ; il met une bûche dans le poêle et me laisse. Bientôt l'ordonnance arrive avec un long bac de bois qui doit être une mangeoire pour les chevaux, et un bidon rempli d'eau bouillante. Quel tub magnifique j'ai pris dans la cabane du général Markos !

La nuit est déjà tombée lorsque le général Markos vient me chercher pour visiter l'état-major, qui se compose du 1er bureau pour l'organisation, du 2e bureau pour les renseignements et les affaires politiques, et du 3e bureau pour les opérations et les écoles militaires. Il y a, en outre, des directions pour le ravitaillement, le service de santé et la justice militaire.

Ainsi donc, c'est d'ici que partent les ordres pour tous les combattants de la Grèce et des îles, c'est dans ces cabanes que se trouve la tête de cette armée de Markos qui donne tant de migraines à M. Truman et à M. Marshall, qui a déjà coûté 400 millions de dollars aux contribuables américains ; c'est ce dérisoire village de huttes entre les arbres qui ose résister à la tentaculaire Amérique, à la forteresse d'acier et de ciment ! Je ferme les yeux, je revois, à l'autre bout du monde, les bastions escalader le ciel

fumeux de New-York, les banques de marbre et d'or de Wall Street, les gratte-ciel de Manhattan, le Capitole de Washington, les millions de buildings des cent villes, les plaines ondulant de blé jusqu'au bout de l'horizon, les usines fracassantes, les broyeuses d'uranium, de fer, d'hommes, et, commandant à tout cela, trônant dans un ciel de suie, les rois de la terre, les araignées des trusts, les Moloch du dollar — les Rockefeller, les Ford, les Morgan, les Dupont de Nemours. C'est ici. Il y a tant de boue qu'on glisse à chaque pas sur la pente. Markos me donne la main pour m'empêcher de tomber. Les étoiles brillent entre les ramures. Des chœurs s'élèvent dans l'ombre. J'entends des voix de femmes qui chantent. On voit des lueurs sourdes briller aux portes des cabanes. C'est ici. Salut, fils de l'homme qui naîs dans une cabane ! Salut, Grèce, notre mère. Salut, David.

Quand nous entrons, tous les officiers supérieurs et leurs collaborateurs se dressent au garde à vous devant Markos. Et puis, le général me les présente les uns après les autres ; ils me serrent la main, ils m'accueillent en souriant avec la simplicité amicale, la courtoisie gentille des gens de ce pays. Il est clair que ma visite est un événement dans ces montagnes. Songez que, depuis huit mois, Markos n'a pas vu un journaliste étranger ; qu'aucun d'eux, sans doute, n'a jamais mis les pieds ici, car les officiers de l'état-major, tout comme les autres andartès, transportent souvent leurs pénates. Mon humble personne est donc comme le messager de ce vaste monde dont ils sont coupés, l'envoyé de ces millions d'hommes et de femmes qui, à travers la terre entière, pensent à eux avec angoisse, suivent avec admiration leurs exploits, de tous ces hommes, de toutes ces femmes pour qui aussi ils se battent.

Je ne suis restée que quelques instants avec eux, car il y a beaucoup de travail ici, et personne n'a de temps à perdre. Dans une cabane entièrement tapissée de cartes d'état-major, avec des tables couvertes de

croquis, de compas et de calques, j'ai vu Giorgios Logocetis, chef du 3e bureau. C'est un officier de carrière, il était commandant d'infanterie. Il y a deux petits « lits » de planches, car chacun dort sur le lieu même de son travail : l'un est pour Logocetis ; l'autre pour le chef d'état-major, le bras droit du général Markos, Stéfanos Papayanis, qui est, lui aussi, un officier professionnel, commandant d'artillerie. Papayanis avait été déporté avec trente autres officiers supérieurs de l'armée grecque à l'île de Naxos. Le 15 avril dernier, il s'est évadé avec dix de ses amis. Parvenus à la terre ferme, pendant quinze jours, ils ont marché à travers les champs et les forêts sans rien à manger, jusqu'à ce qu'ils aient rejoint l'Armée démocratique. Mais deux d'entre eux ont été rattrapés par les monarcho-fascistes lancés à leurs trousses, et ils ont été fusillés : l'un était le fameux lieutenant-colonel Koukouras, qui avait fait la guerre de 14-18, et s'était distingué dans la guerre contre les Italiens. Stéfanos Papayanis est un charmant homme typiquement grec, de petite taille, brun, vif et fin, avec le plus intelligent sourire.

Dans une grande baraque, j'ai vu Ianis Toxas, le chef du 1er bureau, et toute la rédaction du journal de l'Armée démocratique, *Exormici* (*L'Assaut*). Je salue avec un plaisir tout particulier, au nom de mes camarades de *L'Humanité*, ces courageux confrères des montagnes. C'est ici, dans la forêt, qu'est rédigé ce journal que j'ai vu tant de fois dans les mains des andartès, dont les nouvelles et les articles sont reproduits par tous les petits journaux, par les feuilles polycopiées de chaque unité. Le rédacteur en chef d'*Exormici*, qui travaille ici avec trois collaborateurs, est Parisis Anguelidès, un garçon jeune et riant, qui était rédacteur en chef du plus grand journal de la Grèce du Nord, *Laiki Phoni* (*La Voix du Peuple*). Après les élections de mars 1946, les fascistes ont saccagé l'imprimerie du *Laiki Phoni*, à Salonique, massacré trois typographes. Les rédacteurs furent arrêtés les uns après les autres. Aujourd'hui, ils sont

tous en prison : sur vingt-deux rédacteurs, trois seulement ont échappé à la police, dont Parisis Anguelidès. Il a pu quitter Salonique le 12 juin 1947, au moment où était assassiné Ianis Zevgos, l'un des dirigeants les plus aimés du Parti communiste. Et tout ceci se passait, notez-le, en un temps où la presse était encore « libre » en Grèce. C'est ainsi que les laquais du démocrate Truman faisaient respecter la liberté de la presse à travers toute la Grèce : par la prison, la matraque, les balles et le poignard. Aujourd'hui, les journaux de gauche ont été purement et simplement supprimés par ordre du gouvernement. C'est plus clair ainsi. Il n'y a plus, maintenant, de différence, même formelle, entre les régimes d'Hitler, de Mussolini, de Franco et celui de Sophoulis.

Dans la cabane du 2e bureau, il n'y a pas de lumière. Nous y trouvons trois andartisas, Alexandra, Olympia et Eudoxia. Ce sont elles qui, tout à l'heure, chantaient dans l'obscurité. A la lueur de la flamme du poêle, elles me montrent leur matériel : une « Remington » portative et une grande machine « Continental ». Même les machines à écrire de l'Armée démocratique sont du butin américain pris à l'ennemi ! J'offre aux andartisas de ces merveilleuses cigarettes dont Markos m'a fait cadeau, et leur demande pourquoi elles ne les allument pas.

— C'est par respect pour le général.

Elles sont au garde à vous devant lui, intimidées et ravies.

— Vous ne regrettez pas trop vos maisons, vos familles ?

L'une d'elles me répond, souriante :

— *Sinagonistria*, nous aimons mieux cent fois être ici et nous battre que d'être, dans les villes, massacrées par les fascistes !

Après cela, nous avons visité une cabane partagée en deux par une cloison. C'est « le bureau de poste »; c'est ici que le quartier général communique avec le monde, qu'il transmet ses ordres, qu'il reçoit les

nouvelles. Dans une pièce, le bureau du chiffre, ceux qui traduisent en clair les dépêches. Dans l'autre, étroite, l'appareil de télégraphie sans fil, de système Morse, une machine compliquée qui tactaque dans l'ombre. Une petite lampe rouge s'allume et s'éteint spasmodiquement. C'est un appareil anglais, pris à l'ennemi tout comme le reste. Le radio-télégraphiste a l'écouteur aux oreilles. Nous sortons vite pour ne pas le troubler dans son travail.



Cette « Voix de Markos » qu'à l'heure de l'émission de la Grèce libre j'avais si souvent écoutée, à l'étranger avec les amis grecs, en Grèce avec les andartès, quelle sensation curieuse de l'écouter en compagnie de Markos lui-même, à sa propre radio, dans sa petite cabane des neiges !

Pendant les trois jours que j'ai passés au quartier général, j'ai beaucoup causé avec Markos et aussi avec ses officiers, lorsque le général était pris par ses occupations — surtout avec l'aimable Mihalis, qui parlait un si excellent français, bien qu'il n'eût jamais mis les pieds en France, et qui répondait infatigablement à toutes mes questions.

J'aurais voulu surtout que Markos me raconte son histoire, car dans tous les journaux j'avais vu des titres sensationnels : « Qui est Markos ? », « Le mystérieux général Markos », et moi-même je ne savais pas grand-chose de lui. Mais le général Markos prétendait que son histoire n'avait aucun intérêt, qu'elle ressemblait à celle de tous ses camarades, qu'elle était, par conséquent, la plus banale du monde, qu'au demeurant, puisque j'y tenais tant, il me ferait remettre sa biographie, rédigée par ses services, avec toutes les dates et les précisions désirables.

Markos ne voulait pas me parler de lui-même. Il ne me parlait que de son peuple, de ses souffrances et de ses luttes, de son courage, de sa certitude de vaincre. Il s'étendit longuement sur ces minorités

slaves de Macédoine, qui ont leur langue et leurs coutumes, mais qui sont si profondément grecques par toute leur histoire, exactement comme nous autres, les Bretons, nous nous sentons Français. Mais la Macédoine, moins heureuse que la Bretagne, a toujours été opprimée par les gouvernements fascistes grecs, qui lui interdisaient l'usage de la langue macédonienne. Les vieilles paysannes, qui n'en savaient pas d'autre, étaient en butte à toutes les vexations, et leurs fils étaient arrêtés lorsqu'on les surprenait à parler la langue qu'ils avaient sucée avec le lait de leur mère. Les démocrates étaient, en Macédoine, plus sauvagement persécutés que partout ailleurs.

Et pourtant, les Macédoniens ont montré qu'ils étaient parmi les meilleurs des patriotes de Grèce. Ils se sont engagés dans l'E.L.A.S. plus nombreux encore que les autres Grecs pour libérer leur pays des Allemands, parce qu'ils savaient qu'ils se battaient en même temps contre le fascisme qui les avait fait tant souffrir. Et c'est pourquoi, aujourd'hui encore, le peuple macédonien soutient à fond l'Armée démocratique et combat dans ses rangs. Les monarcho-fascistes les accusent comiquement d'être des séparatistes, alors que ce sont des provocateurs envoyés par eux, des agents de l'*Intelligence Service* qui ont tenté, bien en vain d'ailleurs, de créer artificiellement, en Macédoine, un mouvement autonomiste, exactement comme les nazis avaient essayé de susciter un mouvement autonomiste dans ma Bretagne. L'E.L.A.S., et ensuite l'Armée démocratique, ont, pour la première fois dans l'histoire, donné la liberté au peuple macédonien, ils ont vidé les prisons. Aujourd'hui, les Slaves de Macédoine peuvent parler leur propre langue et même l'étudier : on la leur enseigne dans les nouvelles écoles en même temps que le grec. Ils ne sont plus persécutés à cause de leur race ; ils élisent eux-mêmes, comme les autres Grecs, les Conseils populaires de leurs villages et leurs tribunaux ; ils administrent eux-mêmes leurs propres affaires. C'est pourquoi les fils et les filles de cette

race montagnarde dure et forte, combattants magnifiques, s'engagent chaque jour plus nombreux dans les rangs de l'Armée démocratique. C'est l'unité et la fraternité des Macédoniens et des autres Grecs qui va décider de la victoire de la cause démocratique.

Markos me parle de l'héroïsme des Macédoniens et de la terreur sauvage qui s'abat sur eux dans les régions encore au pouvoir des monarcho-fascistes. En un an, dans la seule Macédoine, 460 hommes et femmes, condamnés à mort par les tribunaux, ont été exécutés. Tous sont morts en chantant, en criant : « Vive la Grèce ! Vive la démocratie ! » Une femme y a été exécutée pour avoir donné asile à un jeune homme traqué par la police, une autre parce qu'elle avait assisté à une réunion clandestine de la C.G.T. Car les activités syndicales sont interdites dans la Grèce, chère au cœur du démocrate M. Truman ! Une autre femme de Macédoine a été condamnée et exécutée parce qu'elle assurait que Zachariadès, le secrétaire général du Parti communiste grec, l'homme le plus populaire de Grèce avec Markos, n'était pas slave ! « Slave », dans la bouche de ces juges, était une injure. « Tu reconnais que Zachariadès est slave ? — Mais non, il ne l'est pas ! » répondait, étonnée, cette femme slave. Alors, on l'a fusillée. L'une de ces femmes héroïques a laissé une lettre, disant que c'était un honneur pour elle de mourir pour la cause démocratique. Devant le peloton, elle a crié : « Comme je regrette de n'être pas allée à la montagne pour être andartisa ! Comme je regrette de n'être plus vivante le jour où on fusillera celui qui m'a condamnée ! »

Une autre, de Kilkis, une fille de dix-huit ans, a été seulement blessée au genou pendant l'exécution. Le sang coulait. Le procureur lui a dit : « Dis-moi ce que tu sais, je te laisserai la vie ! » Alors, elle s'est jetée sur les corps de ses camarades, elle a embrassé leurs visages morts : « Je ne veux pas vous quitter ! Prenez-moi avec vous ! » Les soldats du peloton ont refusé de tirer de nouveau sur elle. On a

dû faire chercher les gendarmes pour achever de la fusiller.

Et s'il n'y avait que la mort ! Mais il y a aussi les tortures, pires encore que du temps des nazis. Car les monarcho-fascistes ont inventé des méthodes nouvelles : ils ont fabriqué des machines spéciales pour serrer la poitrine, la tête, les mains. Ils se servent de fouets en fil de fer pour frapper. Après les tortures, ils administrent aux victimes des espèces de narcotiques pour épuiser leurs nerfs, pour les faire parler. À Salonique, la Sûreté a arrêté Valasiadis Vlas, un ouvrier du quartier de Triandria. Les policiers lui ont cassé les os, tous les os les uns après les autres, le os des mains, les os des pieds, les os des jambes. Ensuite, ils lui ont ouvert la poitrine, depuis la gorge jusqu'au ventre, sous prétexte qu'il avait avalé un papier. Quand il a été mort, on a jeté son corps par la fenêtre du deuxième étage du 1er Département de la Police. Ont pris part à cette torture : Papatchoris, commandant du 1er Département de la Sûreté, et Dragoulis, sous-lieutenant de police. A la Sûreté de Drama, en Macédoine, la police vient de tuer une fille de vingt ans, Ismini Dimitrio. Ensuite, les policiers ont jeté son cadavre dans une rue et, le lendemain, ils ont prétendu avoir trouvé là une morte inconnue, et ils ont eu le cynisme de publier sa photo dans un journal, demandant si quelqu'un la reconnaissait. Ils espéraient ainsi que quelques camarades d'Ismini viendraient se faire prendre au piège, puisqu'elle, vivante, n'avait pas parlé.

— Ce ne sont que quelques exemples pris au hasard, me dit le général Markos, parmi les plus récents. Des livres énormes ne suffiraient pas à dénombrer tous les actes de terreur, les tortures, les assassinats. Non, il n'y a pas de crime qu'on n'ait commis contre le peuple grec.

Et puis, Markos me parle de la lutte admirable du peuple dans les villes encore au pouvoir des fascistes, de la résistance des masses, des ouvriers, des femmes, contre les oppresseurs. Et cette lutte est

plus dure parfois, et plus dangereuse souvent que celle des andartès dans les montagnes, sous le feu de l'ennemi. On fabrique des journaux clandestins, on les distribue. L'autre jour, un ouvrier de Salonique a eu l'idée de copier un tract soixante fois ; sur chaque copie, il a écrit : « Celui qui lira ceci le copiera soixante fois. » Deux jours après, il y avait 6.000 de ces tracts dans la ville. Quand les passants voient un papier par terre dans la rue, ils le retournent pour voir si, par hasard, il n'y a pas un message de l'E.A.M. dessus. Partout, dans les usines, dans les quartiers, les ouvriers, les voisins s'abordent : « Qu'a dit Markos, hier, à la radio ? » Et les nouvelles volent de bouche en bouche ; en un clin d'œil, elles ont fait le tour de toutes les villes.

*
**

Dans un coin de la cabane, je vois la canne du général Markos. C'est très utile d'avoir une canne dans la montagne pour marcher dans la boue, dans la neige. J'en ai vu beaucoup de ces cannes de berger à tête courbe, que les andartès se taillent avec leur couteau. Mais celle du général Markos, comme il est naturel, est la plus belle de toutes. Sa poignée est une véritable œuvre d'art. Sculptée finement dans un bois dur, elle représente une espèce de monstre marin écailleux, aux volutes harmonieuses. Dans sa gueule émerge une femme toute droite, nue : la Vérité ou la Victoire. Sur le sommet est gravé le nom de l'artiste : Ergon Katseli.

— Elle a toute une histoire, cette canne, me dit le général, c'est une canne historique. Elle a été fabriquée par Katseli, l'un de nos camarades, en prison. Il a dû y mettre tout son cœur, toutes ses dernières pensées, car il était condamné à mort. Après cela, les monarcho-fascistes l'ont fusillé. Le commandant des fascistes s'est emparé de la canne et il s'en servait. Ensuite, l'histoire de la canne est liée à la bataille de Kafki.

« C'était pendant l'offensive du printemps dernier, quand les fascistes ont annoncé qu'ils allaient nous liquider définitivement. Ce jour-là, le 2 juin 1947, l'état-major de l'Armée démocratique a échappé au plus grand péril qu'il ait jamais couru et les fascistes ne doivent pas savoir encore qu'ils ont failli prendre tout l'état-major ! Ça va les vexer énormément, quand ils l'apprendront. La montagne de Kafki se trouve au sud des monts d'Agrafa, entre Kerasovo et Chriso-Vignani. C'est un point stratégique important, et les fascistes voulaient absolument s'en emparer. Nous nous trouvions sur la montagne dans une situation fort difficile, car l'ennemi avait concentré beaucoup de forces fraîches autour de nous. Nous, nous étions seulement les officiers de l'état-major, les élèves de l'Ecole militaire et un seul bataillon. Il nous fallait changer de place tout le temps ; nous marchions quinze à vingt heures par jour pour échapper à l'encerclement. Cette nuit-là, nous avions marché au sommet de la montagne, qui a 1.750 mètres d'altitude et qui est nue comme un œuf. A l'aube, nous sommes redescendus de 500 mètres pour dormir sous les arbres, afin que les avions ne nous découvrent pas.

« Nous avons envoyé trois camarades en bas, vers le village de Vignani, pour chercher des renseignements et demander du ravitaillement. A l'entrée du village, ils ont vu une sentinelle et ils ont cru que c'était un andartès. Mais la sentinelle, au lieu de crier « *Stassou !* » comme les nôtres, a crié « *Halte !* » Alors, l'un de nos hommes a tiré tout de suite avec sa mitraillette sur la sentinelle et l'a blessée. Mais une foule de soldats fascistes sont accourus, et voyant que les nôtres n'étaient que trois, ils se sont mis à tirer sur eux avec toutes leurs armes. L'un des andartès a été blessé, et ils se sont repliés en tirant sur l'ennemi. Les fascistes suivaient nos camarades, et les autres, derrière, se sont préparés pour la bataille. Nous, nous n'étions sous les arbres que depuis vingt minutes seulement. Entre l'état-major et les fascistes, il n'y avait que cent andartès de l'Ecole militaire.

Quant à notre bataillon, il se trouvait loin de là, à deux heures de marche. La bataille a commencé, et nous avons envoyé un agent de liaison à notre bataillon pour lui demander cent hommes de renfort. Bientôt, un élève de notre école a été tué. Tenez, je vais vous montrer sa photo, là, vous voyez, dans ce groupe. C'était un brave petit. La bataille a duré de 9 heures à 1 heure de l'après-midi. A 1 heure, enfin, sont arrivés nos renforts. Mais les andartès se trouvaient en découvert, et ils étaient mitraillés par quatre avions et par les soldats fascistes. Il se sont encore battus jusqu'au soir, et cent nouveaux hommes du bataillon nous sont arrivés. Mais, autour de cette poignée d'andartès, il y avait six ou sept bataillons ennemis dans des positions très fortes, sous les arbres.

« Le plus tragique, c'est qu'il n'y avait que quatre-vingts balles pour chaque mitrailleuse, et six ou sept balles par fusil. Et voilà qu'à minuit le commandant du bataillon arrive ; il nous dit que quatre-vingts de ses andartès n'ont déjà plus de cartouches, et que les fascistes insistent. Il nous demande ce qu'il doit faire. Nous décidons de retirer nos hommes et de rompre le contact. Nous avons donc marché à deux heures de là. A 5 heures du matin, à l'aube, voilà que nous voyons des avions au-dessus de l'endroit que nous avions quitté ! Ils nous croyaient donc encore au même endroit ? Nous avons envoyé une reconnaissance en arrière pour voir ce qui se passait. Et voilà que les paysans de Vignani leur amènent deux prisonniers. Il n'y avait plus personne sur la montagne de Kafki, et les fascistes avaient évacué le village ! Ils avaient pensé, en voyant notre résistance, qu'ils se trouvaient en présence de grosses forces démocratiques, et au moment même où le commandant venait me dire qu'il n'y avait plus de balles, les fascistes se sauvaient, frappés de panique, abandonnant un gros butin dans la forêt. Et ils avaient six ou sept bataillons, et nous un seul, et sans munitions ! Ils ont eu plus de vingt tués et quarante

blessés, et nous avons trouvé 2.000 balles, quatre mitraillettes Thomson, un appareil sans-fil, un superbe sac de couchage — et cette canne ! Cela nous a fait plaisir de la reprendre à l'ennemi, et mes camarades me l'ont donnée. »

Comme j'admire encore, très émue, la canne, le général Markos me dit :

— Elle vous plaît ? Eh bien ! vous allez l'emporter en souvenir de votre visite au quartier général de l'Armée démocratique grecque.

Je proteste ; il n'est absolument pas question que je prenne un souvenir si cher, si précieux ! Mais il n'y a rien à faire : un général a de l'autorité, et Markos se met, sans mon autorisation, à écrire sur le bâton de la canne, en caractères latins, les mots suivants : « *Kafki, Markos à Simone, 11-XI-47.* » Et il donne la canne à son ordonnance pour qu'un andartès spécialiste y grave les lettres au couteau. Que faire ? Plus moyen de refuser. Et puis, je savais bien qu'à travers moi, cette canne historique, c'est à mes camarades, c'est au peuple de mon pays que Markos en faisait cadeau.

*
**

Le général Markos est très adroit de ses mains. Il aime les avoir occupées, ce sont des mains ouvrières. Je l'ai vu réparer, tout en parlant, un briquet, une lampe de poche, et il a encore gravé lui-même avec un canif une dédicace pour moi sur un porte-cigarettes de métal pris aussi aux fascistes.

— Vous m'excuserez, m'a-t-il dit, il n'est pas bien joli. Mais j'espère qu'à votre prochaine visite nous leur en aurons pris un plus beau !

Vous pensez comme j'ai pu faire sensation après cela, en Grèce, avec ma canne autographiée par Markos, et à Paris avec mon porte-cigarettes !

La petite cabane du général était toujours dans un ordre impeccable, de sorte que cette demeure primitive avait un air avenant et amical, comme l'homme qui l'habitait. C'est que Markos prenait la peine de

la ranger lui-même, de mettre chaque objet à sa place. Tous ses gestes disaient le goût de l'ordre, de la précision, de la clarté, le sens du détail, l'esprit pratique. Je n'ai pas été étonnée quand on m'a appris que ce grand chef militaire était aussi un grand organisateur. Et cette modestie d'un homme pour qui aucune tâche n'est trop humble, qui aime mettre lui-même la main à la pâte ! Quand le feu marchait mal, au lieu d'appeler son ordonnance qui était à deux pas de là, qui bondissait au moindre signal, Markos s'accroupissait devant le poêle et, ayant ouvert la petite porte de fer, il soufflait sur les bûches mouillées avec une telle énergie que toute la cabane s'emplissait d'une fumée âcre.

Le premier soir, le général Markos me dit qu'il me donnait son lit pour dormir.

— Et vous, *sinagonisti ?*

— Moi, je coucherai par terre. Je suis un soldat, j'ai l'habitude.

Vous vous rendez compte ! Le général Markos faisait ce que tous avaient fait pendant mon voyage, depuis les simples andartès et les paysans jusqu'aux officiers supérieurs : il me donnait la meilleure place. Oui, mais lui était général en chef de l'Armée démocratique, et moi je n'étais pas même caporal ! Mais j'étais l'hôte, et c'était assez pour un Grec. Et un général sait se faire obéir.

Markos dut pousser contre le mur la petite table, afin d'avoir assez de place sur le sol pour y étendre le sac de couchage pris aux fascistes à Kafki. A la vérité, la place d'honneur n'était pas du tout confortable : elle n'avait pas même de couche de feuilles ou de fougères comme les andartès en mettent d'habitude sur leurs bat-flanc, mais seulement la planche nue et dure.

La nuit était parfaitement immobile. Un silence surnaturel. On entendait seulement les ronflements des andartès de la garde du général, qui dormaient à deux mètres de là, et les pas étouffés des trois sentinelles qui passaient et repassaient devant la cabane,

et dont on voyait par la petite fenêtre les noires silhouettes dans le clair de lune. La nuit suivante, le vent s'était levé, il agitait le papier cloué à l'intérieur de la cabane, il faisait bruire doucement, comme un chuchotis de ruisseau, les feuilles des ramures. Le matin, à mon réveil, le général avait déjà plié soigneusement son sac de couchage, il faisait sa toilette dehors, à un réservoir de fer pareil à ceux qu'on voit dans les auberges, fixé au tronc d'un arbre.



Plus tard, j'ai dit au général Markos :

— La notice biographique qu'on m'a remise est bien sèche. Cette feuille, on aurait aussi bien pu me la donner à Paris. Ça ne serait vraiment pas la peine d'avoir fait un si long voyage pour n'en pas savoir plus ! Je serais une drôle de journaliste, vous comprenez, *sinagonisti*, si je ne rapportais pas d'ici des renseignements inédits !

Alors, Markos a ri et, avec l'aide de Mihalis, il m'a raconté lui-même sa vie. A la vérité, son récit était tout aussi dépouillé que la notice en question : une simple nomenclature de dates et de faits. Aucun souvenir personnel, aucune anecdote. Il est clair que le général n'aimait pas du tout parler de lui, qu'il se débarrassait au plus vite de ce désagréable devoir. Et pourtant, dans sa sécheresse, comme elle était plus éloquente, cette biographie, que toute littérature !

Markos Vafiadis — car « Markos » n'est que le prénom du général, sous lequel il est devenu célèbre — est né, en 1906, à Théodosia, petite ville d'Asie-Mineure, d'une famille pauvre de cette minorité grecque opprimée par les Turcs depuis tant de siècles. Son père, qui était instituteur, est mort en 1917, sa mère en 1920, et le petit Markos, qui aimait beaucoup ses parents, devint orphelin. Dès l'âge de onze ans, il dut travailler pour gagner son pain, et aider à nourrir les siens, car il avait une sœur aînée et deux petits frères. Mais, en 1922, après la

catastrophe de Smyrne, les Turcs, sous la direction de Mustapha Kemal, expulsèrent les Grecs d'Asie-Mineure. La misère de ces deux millions d'êtres humains chassés de leurs foyers fut affreuse. Markos, qui avait seize ans, vécut ce terrible exode. Avec sa sœur et ses frères, il partit pour Constantinople. On y avait installé des camps de concentration, où les réfugiés grecs mouraient par milliers du typhus et du choléra. Et la vie fut plus dure encore à gagner. Ce jeune garçon devait travailler jusqu'à quinze heures par jour, seulement pour ne pas mourir de faim. Il vendait des fruits dans les rues de Constantinople, surtout aux soldats français et anglais qui occupaient la ville. Il travailla aussi dans un bureau de tourisme, où il s'occupait surtout du service des bateaux. Fin 23, il s'embarqua sur l'un de ces bateaux pour Salonique, où il devint garçon de restaurant. En 24, enfin — il avait dix-huit ans — il alla dans le petit port de Kavala, où, après avoir exercé tant de petits métiers, il devint définitivement ouvrier des tabacs, l'une des principales industries de la Grèce. Tout de suite, il s'inscrivit au Syndicat des tabacs et, en mai 24, il entra aux Jeunesses Communistes. Dès lors, sa vie prit une direction qu'elle ne devait plus jamais quitter.

Markos participait aux grèves, aux manifestations ; il fut frappé par la police. Il étudiait tant qu'il pouvait. En 26 et 27, pendant un an et demi, il fit son service militaire. Il avait été admis à l'école des sous-officiers, mais quand on apprit qu'il était communiste, on l'en chassa et l'on enleva même son fusil à celui qui devait commander une armée. Après son service, il revint à Salonique ; il reprit son métier d'ouvrier des tabacs, et bientôt il devenait l'un des dirigeants de la Confédération des tabacs. En 1928, comme secrétaire de la Section des Jeunes Syndiqués de Salonique, il fit deux mois de prison. Il était aussi membre du Comité central des Jeunesses Communistes de Grèce. Il était, entre temps, entré au Parti communiste et, en 29, à vingt-trois ans, il était déjà

secrétaire du contrôle, membre de l'Exécutif de la Confédération des tabacs. A partir de ce moment, sa vie tout entière fut consacrée à la lutte politique.

En 29, sous le gouvernement « démocratique » du libéral Venizélos, Markos fit huit mois de prison parce qu'il avait participé à une manifestation pour la fête de la Jeunesse mondiale. A sa sortie de prison, il dut, comme ses camarades, travailler dans l'illégalité et se rendit à Volos, un port de Thessalie, où il était moins connu. Mais il fut de nouveau arrêté, condamné à deux ans de prison et un an et demi de déportation. Il purgea sa peine dans diverses prisons, puis, en 1933, fut déporté dans l'île d'Aistratis, d'où, au bout de quatre jours, il s'évada, et travailla pour le Parti communiste dans toute la Grèce. En juillet 36, il fut de nouveau arrêté, il fit deux mois de prison, puis fut déporté à l'îlot rocheux d'Aistratis. De nouveau, au bout de neuf jours, il s'en évada. La dictature de Métaxas avait commencé. Car, notez-le bien, avant 36, et pendant toutes ces prisons de Markos, la Grèce jouissait d'un régime dit « démocratique ».

Après avoir travaillé illégalement en Crète, au Pirée, à Athènes, en 38 Markos est arrêté. Il fit deux mois de prison à la Sûreté, puis ce fut le fameux camp de concentration d'Acronaplie, dans le Péloponèse, par où ont passé presque tous les dirigeants communistes grecs. Il y resta neuf mois, puis quatre mois dans la prison d'Egine, puis de nouveau au camp d'Acronaplie, et en 40 il fut déporté à l'île lointaine de Gavdos, au sud de la Crète, en plein milieu de la Méditerranée.

Survint l'agression de Mussolini, le 28 octobre 40. Tous les prisonniers politiques demandèrent d'être envoyés au front. Métaxas refusa. En avril 1941, les Allemands, ayant occupé la Grèce, trouvèrent dans les prisons, dans les camps, ces démocrates que le gouvernement grec leur livra et qu'ils allaient massacrer jusqu'au dernier. Il y avait quatre mille communistes parmi eux. Mais, au dernier moment, en mai 1941, Markos réussit à s'évader dans

une barque avec quelques camarades. De Crète, il passa à Athènes en septembre, puis en janvier 1942 à Salonique. L'E.L.A.S. fut fondé en 42, et Markos représentait l'E.A.M. auprès de l'E.L.A.S. de Macédoine. En 43, il prit lui-même le fusil, il devint andartès. Il fut d'abord commissaire politique dans la X[e] division, puis inspecteur de deux autres divisions. En 44, il était commissaire général de l'armée de Macédoine.

— Le général Scobie, me dit Mihalis, avait donné l'ordre à l'E.L.A.S. de ne pas libérer Salonique : il voulait que la ville soit occupée par les troupes anglaises ! Mais Markos ne tint pas compte de cet ordre étrange et, en octobre 44, il entrait à la tête de ses troupes à Salonique, où il fut acclamé comme le libérateur de la Macédoine.

En février 45, après Varkiza, Markos, qui avait été nommé colonel par le P.E.E.A. — le Comité de libération nationale — en soldat discipliné livra ses armes. Il rentra dans la vie civile et travailla pour son parti à Salonique jusqu'en 1946. Mais, en juillet 1946, on apprit que les monarcho-fascistes, qui jusque là n'avaient pas osé s'en prendre au libérateur de la Macédoine, au populaire Markos, avaient pris la décision de l'arrêter, lui aussi, et de le déporter. On arrêtait, on tuait dans les prisons, dans les rues. Markos reprit donc, avec quelques camarades, le chemin de la montagne ; il redevint, avec eux, andartès. En octobre, il y eût, dans les montagnes, une conférence des principaux chefs militaires de l'E.L.A.S., Kikitsas, Lasanis, Kisavos et d'autres. Ils décidèrent de créer une armée nouvelle, l'Armée démocratique grecque, et ils élirent le meilleur d'entre eux, Markos, comme général en chef de cette armée.

Et voilà, on m'a raconté toute la vie de Markos. Quelle vie !

— Ça fait combien d'années de prison, tout ça ?

— Je n'ai jamais compté ! me dit le général en riant. Ça doit faire cinq ou six ans. Ça m'a été très utile, du reste : c'est là surtout que je me suis ins-

truit ! Les prisons, les camps, ce sont nos universités à nous !

— Vous avez des enfants ?

— Non, malheureusement, je n'ai jamais eu le temps de me marier.

— Et vous n'avez jamais été frappé par la police ?

Markos trouve ma question comique. Il rit.

— Mais si, naturellement, chaque fois que j'ai été arrêté ! Cela va de soi ! Frappé, bâtonné, torturé... chez nous, c'est l'habitude.

Le général m'a raconté tout cela d'une voix unie, paisible, comme s'il énumérait les événements d'une vie heureuse. Et il a l'air lui-même du plus heureux des hommes, comme ont l'air heureux les enfants à la conscience pure. Et sa vie de souffrances et de luttes est, en effet, la plus belle, la plus heureuse des vies.

Oui, cet homme, dont le nom symbolise l'espoir, la lutte, la certitude de vaincre de ce peuple héroïque, est en vérité fils de son peuple, le plus Grec parmi les Grecs, chair de la chair de Grèce, sang de son sang. Tous les Grecs se reconnaissent en lui parce qu'il est pareil à eux, parce qu'il est parmi les meilleurs d'entre eux.

J'ai eu du mal à rencontrer Markos. Mais j'aurais accepté d'en avoir dix fois plus encore pour mériter l'honneur et la joie de connaître ce combattant, fin, courtois, charmant, ce type d'homme achevé, le héros modeste de ce peuple qui s'est dressé, seul et désarmé, contre les divisions blindées de l'ogre Hitler, avant de s'affronter, avec la même simplicité, au gigantesque empire du dollar.

Et Markos nous est une preuve nouvelle que, pour vaincre, la force seule ne sert de rien. Ce qui compte, c'est l'homme.

*
**

Un soir, le général Markos m'accorda la première interview qu'il ait pu donner depuis huit mois à un journaliste étranger. Il m'avait laissé sa petite

table pour y écrire, et lui, debout, marchait de long en large, tête baissée, pesant soigneusement chacun de ses mots. Parfois, il s'arrêtait et ponctuait certaines phrases en frappant doucement, d'un poing obstiné et patient, sur la table. A un moment, je m'avisai que l'électricité était allumée et qu'il n'y avait pas même de rideaux aux vitres. J'interrompis Markos pour lui demander :

— Vous ne camouflez pas vos fenêtres ? Et les avions ?

Markos se mit à rire :

— Les avions ne viennent jamais la nuit, dit-il, ils ont trop peur !

Ensuite, il reprit le fil de son discours. Je reproduis ici intégralement cette interview, saisissant raccourci des événements de Grèce, mise en accusation des interventionnistes étrangers. C'est là, je crois, que le général Markos a, pour la première fois, relevé publiquement, avec une fière dignité, le défi lancé au peuple grec par M. Truman :

— En décembre 44, commence le général Markos, l'impérialisme britannique a attaqué, à Athènes, le peuple grec, dirigé par l'E.A.M., afin de lui reprendre le pouvoir. L'E.L.A.S., l'armée de libération qui avait chassé les Allemands, a combattu contre les troupes anglaises commandées par le général Scobie, jusqu'au moment où, sous la pression des impérialistes anglais, l'E.L.A.S. fut contraint, par l'accord de Varkiza, en février 1945, de livrer toutes ses armes. Après l'accord de Varkiza, l'impérialisme anglais imposa à la Grèce un gouvernement de monarcho-fascistes et de collaborateurs des Allemands, afin de poursuivre et de parachever la politique qu'il avait inaugurée en décembre.

« Les bataillons de sécurité, organisés par les Allemands et composés de traîtres que l'E.L.A.S. avait désarmés, furent alors armés de nouveau avec les propres armes que l'E.L.A.S. venait de livrer aux Anglais ! Avec la gendarmerie, qui, dans sa majorité, avait aussi collaboré avec les Allemands, ainsi que

d'autres bandes monarcho-fascistes qui furent armées au même moment, ces bataillons de sécurité ont alors recommencé à terroriser et à massacrer le peuple grec, et tout particulièrement les combattants de la libération nationale, ceux qui, les armes à la main, avaient lutté contre les Allemands. D'une part, le pseudo-gouvernement imposé par les Anglais pourchassait officiellement les combattants de la liberté et en remplissait les prisons dans tout le pays. (En 46, il y avait déjà plus de 20.000 prisonniers, 10.000 déportés dans les îles et 80.000 démocrates recherchés par la police.) D'autre part, les bandes monarcho-fascistes, protégées par le gouvernement, terrorisaient, assassinaient en pleine rue, impunément. La rage gouvernementale s'exerçait tout particulièrement contre les minorités slaves de Macédoine.

« La vie du peuple grec était devenue proprement intolérable. Il fut obligé de se défendre. L'E.A.M., qui était à sa tête, a d'une part usé de tous les moyens politiques légaux, afin d'assurer pacifiquement à la Grèce son indépendance nationale et la reconstruction du pays. D'autre part, il appela le peuple grec à se défendre contre l'oppression et la destruction de la nation. Le gouvernement fasciste, sous l'influence des Anglais, a non seulement refusé d'accepter les propositions de l'E.A.M. pour une solution pacifique du conflit intérieur grec, mais encore il a organisé dans la terreur les pseudo-élections de mars 46, dans l'intention de légaliser ses crimes et de réduire le peuple grec à l'esclavage. Après les « élections » de mars, la terreur en effet grandit, les crimes, les assassinats se multiplient ; de jour en jour, la Grèce perd plus de son indépendance nationale, elle est peu à peu réduite à l'état de sujétion d'une colonie britannique.

« Il est clair que le peuple grec fut alors obligé, pour sauver sa vie, de se défendre les armes à la main contre les agresseurs monarcho-fascistes. Ceux-ci, qui avaient collaboré avec les Allemands, puis avec les envahisseurs anglais, se sont ensuite mis aux

ordres des impérialistes américains. Ils leur ont livré notre pays, l'ont réduit à l'état d'une colonie américano-anglaise, le transformant en un centre d'intrigues contre les pays démocratiques des Balkans et contre l'Union Soviétique, et en une menace permanente pour la paix du monde.

« Le peuple grec qui, une fois de plus, a été contraint de prendre les armes pour défendre son indépendance, son honneur et sa liberté, et qui lutte dans les conditions les plus dures, n'a cependant jamais cessé de faire des propositions afin d'aboutir à un accord pacifique du conflit intérieur grec — à condition, bien entendu, que cet accord garantisse son droit souverain. La dernière proposition de notre Armée démocratique a été portée devant l'O.N.U. Mais les impérialistes américains ont répondu à cette proposition en envoyant à leurs valets du gouvernement monarcho-fasciste des armes et des munitions, dans le dessein évident d'exaspérer encore la guerre civile en Grèce. Ainsi donc, ils ont définitivement choisi : ils ont fermé la porte à toute solution pacifique du problème grec.

« Le peuple grec, avec son armée l'E.L.A.S., est parvenu à chasser les Allemands de notre pays. Par sa lutte quotidienne et celle de son Armée démocratique, il a pu, en deux ans, mettre en échec la politique de l'Empire britannique. Aujourd'hui, il est plus que jamais résolu, quelles que puissent être les difficultés et les sacrifices, à se battre contre ses ennemis, qu'ils soient monarcho-fascistes ou américains. Dans cette lutte, il est sûr de vaincre, avec l'aide de tous les peuples démocratiques du monde.

« Je vous prie de saluer de ma part, au nom de l'Armée démocratique grecque, le peuple français, son Parti communiste et le camarade Maurice Thorez, et d'exprimer notre gratitude au Comité central de votre Parti communiste, dont la décision d'appeler le peuple français à aider la Grèce démocratique dans sa lutte pour la liberté et l'indépendance, a été accueillie avec émotion et enthousiasme par le peuple grec. »

*
**

Au quartier général, j'ai fait la connaissance de Kostas Vassiliadis, qui est le secrétaire de la *Jeunesse Démocratique Grecque.* Il venait me prier de porter une lettre de sa part à Guy de Boysson.

Kostas Vassiliadis est un énorme garçon d'un mètre quatre-vingt-deux, brun et chevelu, avec de terribles sourcils et une timidité de jeune fille. Je voudrais savoir comment il est devenu secrétaire d'une si importante organisation, mais il est comme Markos ; quand il faut parler de lui, il devient plus silencieux qu'une carpe. Heureusement, Parisis Anguelides, mon confrère d'*Exormici,* vient à mon secours, et j'apprends que Kostas Vassiliadis est né, en 1917, à Athènes ; que son père était une sorte de petit épicier ambulant d'une espèce très pittoresque et très grecque : sa boutique était une barque avec laquelle il allait d'un port à l'autre de la côte vendre de l'huile, du bois et des olives. Vassiliadis voulait être professeur de mathématiques, mais, en 1935, il fut chassé de l'Université pour ses idées politiques et, en 1937, il fut arrêté et emprisonné, lui aussi, au camp de concentration d'Acronaplie, où il passa sept ans. Une paille, comme vous voyez. Transféré ensuite à Haidari, il s'en évada en mars 44, et travailla alors dans l'organisation des jeunes, l'E.P.O.N., fondé un an auparavant, et son journal, *Nea Jenia.*

Mais Kosta Vassiliadis retrouve la parole quand il ne s'agit plus de parler de lui. Il m'apprend que l'E.P.O.N., avant Varkiza, groupait 600.000 membres, chiffre énorme pour un si petit pays. L'E.P.O.N. continue aujourd'hui son action, illégalement, dans la Grèce occupée, mais, le mois dernier, en octobre 47, on a remplacé l'E.P.O.N. par la *Jeunesse Démocratique Grecque* dans la Grèce libre, car les conditions politiques y sont différentes. L'action y est surtout orientée vers la lutte armée, puisque tous les jeunes y ont pu rejoindre l'Armée démocratique, et elle s'exerce d'abord et avant tout au sein de l'armée.

J'en ai compris l'importance lorsque Kostas m'a dit que 80 % des andartès et des andartisas ont de 16 à 25 ans et sont membres de la *Jeunesse Démocratique.* Celle-ci a décidé de former des bataillons spéciaux, puis des brigades, composés exclusivement de jeunes, qui ont l'ambition de faire de leurs unités l'élite de l'armée. Mais Kostas me dit que les jeunes de Grèce, les combattants, les enfants, ont le plus pressant besoin de vêtements et de médicaments, et qu'ils comptent sur l'aide et la solidarité que pourront leur apporter les jeunes démocrates étrangers, et tout spécialement les jeunes Français. Il me charge d'apporter le salut chaleureux de la *Jeunesse Démocratique Grecque* aux jeunes de France, et à Guy de Boysson, président de la *Fédération Mondiale de la Jeunesse Démocratique.*

Combien de fois n'ai-je pas entendu chanter les joyeuses, les hardies chansons de l'E.P.O.N. par les andartès au cours de mon voyage ! Je me souviens tout particulièrement de ce bataillon de jeunes qui dansaient des *choros* dans la nuit, à la lueur des torches de bois de pin. Quand ils apprirent que j'étais là, ils se mirent à pousser des vivats en l'honneur de la France et, à ma grande surprise, à scander en français : « Unité, Fraternité ! Unité, Fraternité ! » Puis, ils crièrent en chœur : « Guy de Bou-asson ! Guy de Bou-asson ! » Je leur expliquai qu'il ne fallait pas prononcer « Bouasson », mais Boysson, et ils recommencèrent à crier, enthousiastes, avec la prononciation correcte : « Guy de Boysson ! » Puis, ils se rassemblèrent et partirent dans la nuit en chantant, car ils allaient à la bataille.

Kostas Vassiliadis causa longuement avec moi à bâtons rompus. Il venait d'apprendre qu'avant-hier l'une de ces nouvelles compagnies de jeunes avait réussi une magnifique attaque de train militaire, près de Kilkis. Kostas était très content. Puis, il me parla des derniers héros de la jeunesse tombés pour la liberté de la Grèce.

Petropoulos, secrétaire de l'E.P.O.N. à Kastoria,

fut arrêté alors qu'il tentait de gagner la montagne pour rejoindre les andartès. Il fut horriblement torturé en présence d'un général fasciste, qui lui demanda de trahir. Il lui cracha au visage en criant : « Vous êtes un valet de Truman, moi je lutte pour l'indépendance de la Grèce ! » Le camion qui l'emmenait pour être fusillé traversa Kastoria, et tout le long du chemin il chantait, il criait : « Nous vaincrons ! Vive la Grèce démocratique ! » Ceci se passait il y a quelques semaines, en septembre 47.

Katina Vounotripidou, une grande et gracieuse jeune fille de vingt-deux ans, sous-lieutenant de l'Armée démocratique, le 25 août dernier, entra la première dans la ville de Grévéna, à la tête de 2.000 andartès. Elle fut blessée pendant la bataille, mais refusa de se laisser évacuer. Elle continua à se battre, mais reçut une seconde balle en plein cœur et tomba.

Ismini Dimitrio, une jeune fille de vingt-cinq ans, secrétaire de l'E.P.O.N. à Drama, a été arrêtée et torturée à mort. Elle n'a pas parlé. Le secrétaire de l'E.P.O.N. de Larissa, Badzos, vingt ans, a été torturé, puis fusillé. Il est mort en criant : « Vive l'E.P.O.N. ! Vive la victoire de l'Armée démocratique ! »

Et Kostas me parle aussi des enfants de Grèce, qui, eux aussi, ont leur organisation, les *Aétopoulos*, les *Aiglons*, dont ils peuvent faire partie de 6 à 15 ans. Que de dévouement, que de courage déjà chez eux ! C'est un petit de onze ans qui sauve une unité en Roumélie, en venant à toutes jambes, au péril de sa vie, annoncer aux andartès que l'ennemi était là. L'autre jour, Kostas a voyagé avec un groupe d'andartès. Il y avait là une petite andartisa de quatorze ans, qui a marché avec les autres toute la journée, puis toute la nuit, sans manger, dans la boue, dans la neige, sans se plaindre une seule fois de la faim, du froid ou de la fatigue.

Et justement voilà un gosse qui entre dans la cabane. Il a un superbe uniforme ; il fait à Vassiliadis, talons joints, un salut impeccable, avant de lui re-

mettre un pli. Il s'appelle Pavlos, il a treize ans, le visage le plus espiègle, de grands yeux noirs brillants, un sourire ravissant. Une nuit, en juin 47, il s'est sauvé de Salonique, où son père est tailleur. Il tire son revolver pour me montrer comme il sait bien viser. Et il sait aussi se servir d'une mitraillette. Pour le moment, il est agent de liaison, mais il ne pense qu'au jour où on l'autorisera à participer à un vrai combat.

— Et tu crois que tu n'auras pas peur ?

— Penses-tu ! me dit-il. Sans ça je ne serais pas venu à la montagne !

— Tu aimes mieux l'école ou l'armée ?

Il montre le sol d'un doigt énergique :

— Ici ! me dit-il avec son sourire gamin.

Mon dieu, quel beau petit garçon, fin, déluré, charmant ! J'aurais voulu l'embrasser, mais je n'ai pas osé. C'était un militaire.

***

— Ce matin, je vais inspecter la nouvelle promotion de notre école d'officiers, me dit le général Markos. Ça vous intéresse ?

Si ça m'intéressait ! Et y aller avec Markos, encore !

Le général fit amener les chevaux. Il avait un uniforme kaki d'officier anglais avec le calot à courte visière de l'armée grecque, des culottes de cheval, des bottes et des baudriers de cuir bien astiqués. Plus tard, un dirigeant de l'E.A.M., qui n'avait pas vu Markos depuis longtemps, me demanda s'il portait enfin ses insignes de général. Je lui dis que non. Rien, dans son uniforme, ne le distinguait d'un autre officier; on aurait aussi bien pu le prendre pour un sous-lieutenant! Alors cet homme soupira, et il murmura avec un sourire attendri : « Il est incorrigible ! » Il me raconta qu'il avait fallu un ordre formel du haut commandement pour que Markos consente enfin à accepter le titre de général. Il ne voulait pas être général, il voulait res-

ter Markos, comme avant ! Même parmi les dirigeants grecs, dont la simplicité est si étonnante, si sympathique, la modestie de Markos est légendaire.

Il faisait un temps superbe. Nous quittâmes les neiges des sommets pour la boue des pentes, où les chevaux posaient un sabot prudent, et comme dégoûté. Entre les arbres légers, on voyait les grandes vagues blanches, paisibles, des montagnes, finement gravées sur le ciel. Le soleil faisait étinceler la neige et l'or des feuilles tombées. Sur un à-plat, Markos soudain piqua de l'avant, suivi de ses officiers, et voilà que mon Kitsos, très faraud ce matin-là — il savait sûrement que nous avions l'honneur d'accompagner le général en chef — file à toute allure pour le rattraper. Je n'en menais pas large : c'était ma première leçon de trot et de galop, vous comprenez, et je n'avais aucune idée de la façon dont on peut modérer l'allure d'un coursier... Merci, il doit y avoir une providence pour les journalistes, car j'en sortis saine et sauve.

Après avoir traversé un dernier ruisseau, nous entendîmes des chants, et je sus que nous approchions. L'école n'était pas installée dans un camp de branchages, mais dans un village véritable, un joli hameau de vraies maisons, aux toits couverts de pierres plates. Les monarcho-fascistes l'avaient bombardé, puis avaient emmené tous ses habitants avec leurs troupeaux, et c'était dans ce hameau vide que l'école des officiers s'était installée.

Le village occupait le sommet d'une colline. Nous laissâmes nos chevaux en bas de la pente pour monter à pied le chemin raide. Un clairon sonna, les chants cessèrent, des ordres retentirent. On attendait le général Markos. C'était sa première visite à la promotion.

A l'entrée du village, un arc de triomphe se dressait, fait de branches de sapin entrelacées. Derrière l'arc, une double haie d'élèves présentait les armes à la saisissante mode des andartès, le canon pointé en avant. A droite étaient les hommes, à gauche les femmes. Tous étaient vêtus d'uniformes, mais les

andartisas n'avaient pas de capotes. Je pensai qu'on n'avait pas dû en trouver d'assez petites pour elles.

Soudain, je m'arrêtai, clouée sur place. Je vous jure que j'étais à cent lieues de m'attendre à chose pareille. Imaginez ce que je pus ressentir lorsque, dans ces fières montagnes où se livrait la plus dure des guerres, au cœur de l'Hellade reconquise, devant ces garçons et ces filles choisis parmi les plus braves de l'Armée démocratique, et en présence du général en chef, je remarquai soudain, inscrits sur une banderole blanche, au sommet de l'arc de triomphe, ces mots en français, qui semblèrent danser devant mes yeux sur le ciel :

L'Ecole des Officiers de l'Etat-Major
Salue la France démocratique !

J'étais si émue que mes yeux embués distinguèrent à peine les fusils tendus vers nous, les visages rigides, les yeux fixes entre lesquels nous passions. A peine l'officier qui commandait le peloton se fut-il mis au garde à vous devant le général — et celui-ci ensuite lui serra bonnement la main — qu'une jeune andartisa vint à moi toute rougissante, me tendit un petit bouquet et se mit à lire un compliment. Elle était si troublée qu'elle butait parfois sur les mots. Mais elle l'était beaucoup moins que moi. Je regardais ce bouquet de mauves sauvages, de brins de menthe, j'écoutais la voix trébuchante de l'andartisa dans le silence solennel des assistants. (Où ces jeunes filles avaient-elles pu dénicher ces fleurs ? Je n'en avais pas vu une seule dans ces froides montagnes de novembre.) Non, jamais aucune gerbe magnifique ne m'avait donné plus bouleversante joie. France de la Révolution, de 48, de la Commune, de la Libération, ils savaient donc que tu n'étais pas morte, ils savaient bien, eux, ces héros grecs, que tu n'étais pas Munich ni Blum ? Je serrais les lèvres pour les empêcher de trembler, mais malgré moi les larmes... Il y a des femmes qui gardent, entre les feuillets d'un livre, une

fleur séchée, souvenir d'amour. Et moi je garderai toujours l'une de ces mauves de ce pauvre petit bouquet, offrande d'amour de la Grèce malheureuse à la France.

Après cela, nous sommes entrés dans le village. On m'expliqua que tous les élèves officiers ont déjà combattu dans l'Armée démocratique. La plupart s'étaient déjà battus contre les Allemands dans l'E.L.A.S., les plus jeunes militaient dans l'E.P.O.N. Ils ont eux-mêmes souffert de la terreur monarcho-fasciste, ils ont vu leur maison brûler, leurs parents arrêtés, tous ils ont quelque victime dans leur famille. Et c'est sur les champs de bataille qu'ils ont donné les preuves de leur patriotisme, de leurs capacités et de leur courage. Dans cette armée nouvelle, commander n'est plus un privilège de caste, réservé à ceux dont les parents ont pu payer les études, mais à ceux-là seulement qui se sont montrés dignes de commander. En outre, comme tous ces jeunes gens arrivaient des combats, l'enseignement théorique qu'on leur donnait reposait ainsi sur la plus vive des expériences pratiques.

— Mais il y a beaucoup d'illettrés en Grèce, dis-je. Cela doit être difficile de suivre pour ceux qui ne savent ni lire ni écrire.

— Ceux-là ont, en outre, des cours spéciaux où ils apprennent à lire et à écrire. Il y a une telle fièvre pour apprendre que beaucoup d'élèves, au lieu d'aller dormir, passent une partie de la nuit auprès du feu pour étudier à la lueur de la flamme — car il n'y a pas d'autre lumière !

On fait, ici, des cours de théorie militaire, de tactique, et puis il y a des exercices d'application pratique. On apprend aussi aux élèves à manier les armes, toutes les armes, et ce n'est pas si simple quand il y a des armes de tant de marques et d'origines si différentes, quand chaque jour l'armée s'empare de modèle nouveaux, les plus récents, les plus perfectionnés ! En sortant d'ici, les élèves sont sous-lieutenants d'infanterie. Il y a aussi d'autres écoles

pour l'artillerie, la radio, et le service de santé. Et bientôt sera ouverte une école pour les officiers supérieurs.

— Et quand nous aurons pris des tanks américains que M. Marshall envoie en Grèce, nous aurons une école de tankistes, et pour les avions une école d'aviateurs !

Cette armée sortie de rien, qui a connu les pires difficultés, qui a un an d'existence à peine, est déjà une forte armée bien organisée, et elle fait des projets d'avenir grandioses.

C'était étrange de ne pas voir dans un village d'enfants, ni de poulets, ni de vieillards au pas des portes. Mais celui-ci n'était pas désolé comme tant d'autres que j'avais traversés, il était propre et bien tenu, et vibrant de toute cette jeunesse en armes. Nous passâmes devant la jolie fontaine du village, et au-dessus du courbe jet d'eau qui tombait dans une vasque, je vis des mots éclater en blanc sur la pierre grise : « VIVE LA FRANCE ! »

— Nous l'avons écrit sur la fontaine, m'expliqua l'un des officiers de l'école, parce que c'est symbolique : la France est pareille à la source qui jamais ne tarit.

L'un des officiers du quartier général remarqua :

— On aurait dû écrire : « Vive la France démocratique ! » parce qu'il y a deux France.

Le général Markos sourit, et puis il dit doucement :

— Mais non, « Vive la France ! » moi je trouve ça très bien : la France qui n'est pas démocratique, ce n'est pas la France...

Le général a inspecté les unes après les autres les compagnies de l'école. Tout se passait très simplement. A l'approche de Markos, les ordres retentissaient, les compagnies, formées dans une grande cour ou sur une esplanade, présentaient les armes, et l'officier venait saluer Markos, nommer sa compagnie et lui-même d'une voix forte. Markos ordonnait le repos, et puis il causait en souriant avec les

officiers, avec les élèves, il examinait les armes. La 3e compagnie était très fière de sa mitrailleuse italienne, une Fiat-Terni, si brillante qu'elle avait l'air de sortir de l'usine. Pourtant, après avoir été prise aux Italiens, elle avait été livrée à Varkiza, et reprise depuis aux monarcho-fascistes.

Quand nous quittions une compagnie, les andartès éclataient en vivats, et ils criaient d'abord en français : « Vive la France ! Vive la France ! » Et ensuite : « *Democraticos Stratos !* » (Vive l'Armée démocratique !). Et enfin : « Markos ! Markos ! Markos ! »

Quand nous arrivâmes au plus grand terrain d'exercice, près du village, sur un tertre qui dominait la vallée, devant un grandiose paysage de montagne, je vis sur le sol du terre-plein s'étaler encore, tracés à la chaux en couronne géante, les mots : « VIVE LA FRANCE ! »

A un moment, le général Markos me demanda :

— Vous savez quel jour nous sommes ?

— Ma foi, non !

Markos se mit à rire, de son petit rire amusé :

— C'est le 11 novembre, dit-il.

De toutes les célébrations du 11 novembre, celle-là fut pour moi la plus émouvante. Notez que beaucoup des élèves officiers n'avaient jamais rencontré Markos encore. Il fallait voir avec quels regards tous ils le dévoraient des yeux, leur Markos si simple, si modeste, si pareil à eux, avec son visage tranquille et ses yeux rieurs ! Quel grand jour c'était pour eux ! Oui, mais le général Markos avait voulu que ce jour, consacré par la présence officielle du chef de l'armée, devenu depuis chef du gouvernement de la Grèce libre, fût un jour d'hommage à la France. Parce que Markos est fils de son peuple, dont toujours il exprime la pensée, exécute la volonté, et que son peuple, plus et mieux qu'aucun autre sans doute, aime la France.

Une compagnie, composée exclusivement de femmes, exécuta alors devant nous une manœuvre d'as-

saut. Quel spectacle stupéfiant de voir ces filles intrépides, chargées de lourds fusils et de mitraillettes, escalader à nos pieds les collines, courir par petits groupes en file indienne, se coucher, repartir au galop ! On entendait la femme qui les commandait crier les ordres, et les autres derrière elle, de proche en proche, les répétaient. Et enfin, rouges, essoufflées, les yeux brillants, souriantes, elles sont arrivées jusqu'à nous, et le capitaine s'est présenté au rapport devant le général Markos. Elle s'appelle Vassiliki Hadji, son frère a été blessé, sa maison a été brûlée deux fois, d'abord par les Italiens, ensuite par les monarcho-fascistes. Vassiliki a vingt ans, elle a déjà participé à vingt-cinq combats, et déjà elle est capitaine ! Elle m'a confié plus tard que ça l'ennuie bien d'avoir été appelée ici pour instruire ses camarades, qu'elle voudrait bien retourner se battre.

Nous avons visité l'école où l'on fait les cours théoriques. Elle est installée dans l'école du village, bombardée par les fascistes avant la déportation des habitants. Les andartès l'ont réparée, les vitres brisées sont remplacées par des planches et du papier. Le matériel scolaire a été complètement détruit par les fascistes : il n'y a pas de tables, les élèves s'asseyent sur des planches posées sur des billots de bois, et ils écrivent sur leurs genoux. Sur la maçonnerie nue des murs, il y a des banderoles avec des inscriptions : « Une armée soutenue par le peuple ne peut jamais être vaincue. » Une citation de Shakespeare : « Les hommes les meilleurs sont ceux qui apprennent par leurs fautes mêmes. » Une autre de Beethoven : « Aimez surtout la liberté. Ne trahissez jamais la vérité. » Une troisième de Staline : « C'est dans les épreuves qu'on forge les vrais cadres. » Et aussi un aphorisme de manuel militaire français : « La discipline et l'instruction économisent le sang dans la bataille. »

Ensuite, nous avons assisté à la distribution du repas en plein air. Les andartès passaient devant le chaudron de soupe et on remplissait les récipients

hétéroclites qu'ils présentaient, des casseroles, des boîtes de conserves, des écuelles. C'était de la soupe aux haricots, sans viande, sans graisse, sans sel. Et ces deux louches, c'est tout ce qu'ils avaient pour leur déjeuner !

— Aux avant-postes, on mange mieux ! m'expliqua un andartès tout réjoui. Mais ici, comme nous ne nous battons pas, ça n'a pas d'importance si nous avons moins de nourriture !

Il n'y avait que des haricots, mais par contre la cour de ferme où avait lieu la distribution était fort plaisante à voir : les lattes de la palissade étaient gaiement décorées de blanc et de rouge comme dans un jardin d'enfants.

Quel ordre, quelle propreté, partout ! Les chambres où dormaient les andartès étaient si magnifiquement lavées qu'on osait à peine y entrer avec toute cette boue qu'on traînait sur ses souliers. Les lits étaient des bat-flanc de planches nues, sans paillasses, sans feuilles sèches, sans couvertures. Ici comme ailleurs, les andartès doivent dormir sous leur capote — quand ils en ont une. Les chambres des femmes étaient plus coquettes, il y avait des fleurs en papier, des photos d'enfants sur les murs, et une pancarte « *Zito Markos* ».

J'ai été très émue de voir dans ce village l'imprimerie qui sort 20.000 exemplaires d'*Exormici*. Ils sont tirés sur deux presses à main qui servaient aux éditions clandestines dans les villes, pendant l'occupation allemande. Elles ont été apportées à la montagne en pièces détachées, morceau par morceau, ainsi que les caractères de plomb dans leurs casiers de bois. Dans cette petite pièce ont été imprimés, non seulement *Exormici*, mais tous les décrets de l'Armée démocratique, et même des brochures. Ce n'est pas l'ouvrage qui manque ! Et il n'y a que cinq typos. Ils me montrent comment ils procèdent. L'un appuie sur un levier, tandis que l'autre place les feuilles de papier l'une après l'autre sur la machine. Ces procédés primitifs rappelleront bien des souvenirs à nos

propres typos clandestins du temps de l'occupation. Je leur demande comment ils se procurent le papier. Ils rient :

— Le papier ? Une bonne petite bataille et nous avons du papier ! Celui-ci nous vient de la bataille de Naossa.

Après cela, nous avons été déjeuner avec les officiers de l'école : le commandant Piravlos, le sous-commandant Nikos Akritidis et Akritas, le directeur des études, dans la maison de la direction. Il y avait là une cheminée rustique avec des motifs naïfs sculptés sur la pierre du manteau : deux poissons, un bouquet de fleurs et une grappe de raisin avec une inscription : « Soyez les bienvenus ! » C'est tout ce que les monarcho-fascistes n'avaient pas pu emporter avec eux : ce sceau de l'hospitalité traditionnelle des paysans de Grèce. Les officiers se sont excusés de nous faire si mal déjeuner. Il n'y avait, en effet, que des pommes de terre et des noix qu'on avait pris la peine d'éplucher d'avance pour nous. Et une charmante andartisa, ses cheveux légers flottant au vent, nous a servi une infusion. Le frère de cette souriante Tassia était mort au mois de mars sous les tortures.

L'après-midi, nous avons assisté à la fête improvisée en l'honneur de la visite du général Markos, sur le grand tertre où était écrit « VIVE LA FRANCE! » On a récité des poèmes, il y a eu des *choros* de toutes sortes, de toutes les provinces de Grèce, du Péloponèse, de Macédoine et d'Epire, et certains andartès n'ont pas quitté leur cher fusil pour danser. On a chanté beaucoup de chants, en grec, en macédonien, l'un sur la mort de Santos, mort récemment, l'autre sur une andartisa, Zimios Papasisis, de Gréréna, tuée en octobre 1946 :

Pour elle a pleuré tout Yanina,
Pour elle toute la Macédoine a pleuré.

Un andartès chanta seul, en poignante mélopée, un poème en l'honneur des prisonniers des camps de

concentration. Tous les assistants, appuyés sur leurs fusils, écoutaient, en cercle autour du chanteur, le visage grave, dans un religieux silence. Ils avaient presque tous des uniformes, extraordinairement disparates — il y avait même des uniformes vert bouteille de la gendarmerie grecque — mais enfin des uniformes. Un andartès portait le bras en écharpe, sa main était enveloppée d'un pansement : il était arrivé ici directement de la bataille, il avait refusé de se laisser évacuer sur un hôpital. Le général Markos était mêlé à la foule des andartès, les mains derrière le dos, bien carré sur ses bottes ; il regardait, il écoutait comme les autres, de ses petits yeux aigus, le visage éclairé d'un sourire.

C'était beau cette fête de jeunesse héroïque, dans cet air exaltant des montagnes, avec la ligne pure des crêtes enneigées, et ces écharpes de brumes bleues et mauves qui flottaient sur les pentes. Je choisis le *choros* le plus facile pour danser, moi aussi, et les andartès crièrent : « Vive la France ! Vive le journal *L'Humanité !* »

Mais voilà que le général Markos lui-même se joignit à la danse, et alors ce fut du délire, des applaudissements frénétiques, des « Markos ! Markos ! » qui interrompirent le *choros* un bon moment.

Mais, le plus beau, ce qui me donna l'émotion la plus intense, ce fut une danse nouvelle. Elle commença par des sifflements légers, et les andartès se mirent à danser, le fusil à l'épaule, en silence. Aucune musique, aucun chant. C'était saisissant. Mais pourquoi ne chantaient-ils pas ? « C'est qu'ils dansent près de l'ennemi, m'expliqua-t-on, et il ne faut pas que les monarcho-fascistes les entendent. C'est la sentinelle qui a sifflé pour les avertir qu'il n'y avait pas de danger. » Et puis, il y eut un nouveau signal, un sifflet doux, net, précis. Alors, en un clin d'œil, tous les danseurs disjoignirent leurs mains, ils se mirent en cercle, un genou en terre, le fusil en joue, prêts à tirer.

C'était la danse nouvelle, la danse que n'avaient

pas inventée les anciens, la danse de la joie et de la mort, de la jeunesse et de la vigilance, du danger et de l'espoir, la danse des hommes libres, la danse des andartès de l'Armée démocratique qui, face aux barbares et au bord même de la tombe, dansent en silence les lendemains qui vont chanter.

X

MERCI, PEUPLE DE HEROS

NOUS avions franchi des montagnes nues, passé des cols dans la neige où les mulets parfois s'enlisaient jusqu'au ventre, battaient des pattes comme des mouches dans du lait. Ce jour-là, le chef du Service de Santé de l'Armée démocratique, le docteur Epaminondas Sakelariou, faisait route avec nous. C'était un éminent spécialiste des maladies du poumon, un homme aimable, au visage jeune encore, malgré ses cheveux grisonnants.

Au crépuscule, comme nous descendions dans une belle forêt de sapins vers une haute vallée, des bouffées de chants soudain nous parvinrent, et nous vîmes, au loin, des flammes entre les troncs noirs. C'étaient des andartès qui chantaient autour de leur *fotia*.

— Nous voilà arrivés à l'hôpital général, me dit le docteur.

C'était la première fois de ma vie que j'entendais un hôpital chanter.

Quand nous arrivâmes aux cabanes, tout le monde se précipita pour accueillir le docteur, pour serrer la main aux voyageurs. On croyait que j'étais une nouvelle infirmière. Et voilà que j'étais une étrangère, une journaliste française ! Personne n'en croyait ses yeux.

Il n'y avait, à l'hôpital, qu'un seul docteur pour

les trois cents blessés et malades : c'était Maria Gregoriadis, une belle et joyeuse jeune femme en chandail, en culotte de cheval, les cheveux nattés autour de son front. Elle me fit les honneurs de sa « maison », une espèce de niche où l'on entrait à quatre pattes. A l'intérieur, je remarquai deux petites croix d'or suspendues à un clou.

— Mais oui, je suis très croyante ! me dit Maria. On peut à la fois croire au bon Dieu et à la démocratie ! A Athènes, je suis gynécologue, figurez-vous ! Mais, quand j'ai su qu'on manquait de docteurs à la montagne, je suis partie. Quand je suis arrivée, en février, on avait de la neige jusqu'à la poitrine ! Et je m'y suis mise, il fallait bien ! Je fais tout ici, même les dents ! Le terrible, c'est que nous manquons de tout, exactement de tout. Nous n'avons pas même d'instruments de chirurgie ! Tenez, regardez mon matériel. C'est avec cette pince que j'arrache les dents, comme le faisaient autrefois les barbiers sur les places de village ! Pour les amputations, je me sers de ce canif, parce qu'il coupe bien. Et pour les os, j'ai une espèce de scie à bois ! Nous n'avons pas même d'autoclave pour stériliser les pansements, nous faisons ça dans une marmite. Vous voyez cette vieille couverture piquée ? Nous en arrachons le rembourrage qui nous tient lieu de coton hydrophile.

Il y eut un silence. Je n'arrivais pas à articuler un seul mot.

— Oui, dit doucement le docteur Sakélariou, et Maria ne vous dit pas que toutes les opérations nous les faisons sans endormir les blessés, car nous n'avons aucun anesthésique. Pas d'alcool : nous nous servons d'essence pour nettoyer les blessures. Et encore, si c'était de l'essence purifiée, de l'essence d'avion ! Rien pour la transfusion du sang. Beaucoup qu'on aurait pu sauver meurent d'hémorragie avant même d'arriver à l'un de nos hôpitaux, car on n'a pas de matériel pour les premiers soins, et on est souvent obligé de transporter les grands blessés pendant plusieurs jours, dans des couvertures, à travers nos montagnes. Pas

de matériel orthopédique, ni d'antiseptiques, ni de pénicilline, ni de sulfamides, ni de médicaments pour le cœur, ni de vitamines, ni de toniques, ni de quinine, ni même d'aspirine, ni...

— Il est plus court de dire ce que nous avons, dit Maria. C'est bien simple, ici, en tout et pour tout, nous avons du permanganate, notre seul désinfectant, et de la vaseline. Et encore, la vaseline, il ne nous en reste presque plus !

— Tenez, dit le docteur, en juillet dernier, j'ai eu un blessé du ventre. Les intestins étaient sortis de l'abdomen, souillés de sang coagulé. Il n'y avait rien pour décoaguler le sang, pour laver les intestins et nettoyer la plaie. Il a fallu lui ouvrir le ventre pour faire ce travail. Il est mort de péritonite. Et pourtant sa blessure n'était pas si grave, car les intestins n'étaient pas perforés.

« Je dois dire que les conditions étaient moins dures au temps de l'E.L.A.S., car les Allemands étaient moins féroces que les monarcho-fascistes. Pensez qu'ils ont fait le blocus sanitaire des régions libérées ! Ils empêchent les paysans de remporter des médicaments des villes. De sorte que les populations civiles elles-mêmes sont privées des médicaments les plus indispensables. Et cela dans un pays où le peuple se meurt de malaria, de tuberculose. Pour être plus sûrs que nous ne nous emparions pas des médicaments, on les envoie maintenant par avion et non plus par camion. Il est contraire à toutes les lois de la guerre de condamner ainsi à mort les blessés, et à plus forte raison des centaines de milliers de femmes, de vieux et d'enfants. Vous devriez faire une campagne, à l'étranger, pour demander à la Croix-Rouge Internationale de protester, d'intervenir. Nous sommes étonnés qu'elle ne l'ait pas fait encore.

« Oui, ce serait magnifique si le peuple français, si les démocrates de tous les pays pouvaient nous procurer ce qui nous manque si tragiquement. Ce serait une grande aide dans notre lutte, et aussi un grand réconfort moral. Nous serions heureux aussi de rece-

voir des livres de médecine et de chirurgie, car nous n'avons pas pu emporter nos bibliothèques à la montagne, et aussi des livres pour notre école d'infirmières. Mais oui, nous savons presque tous le français, et depuis Pasteur la médecine française nous est chère...

Le docteur sort un crayon de sa poche, un beau crayon noir et rouge tout neuf qu'il se met à tailler.

— Tenez, je vais vous donner ce crayon allemand qui me reste de la dernière guerre, pour que vous l'emportiez en souvenir de cet hôpital. J'espère que vous écrirez avec un bel article qui procurera beaucoup de médicaments à nos blessés, à nos enfants. Et dites bien, en tout cas, à nos confrères français qu'ils peuvent compter sur nous : les médecins grecs, qui maintenant se battent pour la démocratie, continueront, avec ou sans matériel, à faire tout leur devoir...

Le docteur Sakélariou et Maria m'ont fait visiter l'hôpital. Après ce qu'ils m'avaient raconté, je m'attendais au pire, mais tout de même pas... Non, il faut l'avoir vu de ses propres yeux. Les « salles » de l'hôpital sont de longues cabanes dont les toits laissent passer la pluie. Pas de fenêtres, et pas de portes non plus, car il faut bien, à ces blessés qui manquent de tout, donner au moins l'air pur de la montagne. Pas de lits : les blessés sont étendus côte à côte sur le sol, sur des couches de fougères. Pas de draps, et beaucoup n'avaient pas même de couvertures. Presque tous avaient gardé leurs vêtements pour avoir moins froid — et nous n'étions encore qu'en novembre ! Comme éclairage, des morceaux de bois de pin allumés, dont les flammes rougeâtres sautaient dans des chevelures de suie, jetaient des ombres fantastiques sur tous ces corps entassés.

Moi, je regardais cette scène dantesque, et je n'ai pas pleuré, car il ne fallait pas. Et, soudain, j'ai vu les visages levés vers moi, amaigris, creusés par la souffrance, mais rayonnants, pareils à ceux des martyrs sur les tableaux anciens, les beaux visages illu-

minés de ces hommes qui, tous, étaient venus ici volontairement.

Je ne pleurais pas, mais eux, ils souriaient, eux, ils plaisantaient ! L'un disait :

— Non, nous n'avons rien à manger, pas de médicaments, mais nous n'attendons que d'aller mieux pour aller nous battre encore !

J'ai demandé à Maria ce qu'ils mangeaient.

— Des haricots, m'a-t-elle dit. Quelquefois, nous arrivons à nous procurer de la viande, mais c'est rare. Et le plus dur pour des malades : pas de sel depuis trois mois...

— Manger, a dit un blessé, ça n'a pas tellement d'importance. Mais si, au moins, nous avions des médicaments, nous guéririons plus vite, nous pourrions plus vite retourner nous battre !

Un blessé gémissait au fond de la cabane, le visage couvert de sueur, les traits ravagés. Maria m'en a présenté un autre qui était terriblement blessé à la jambe, à la poitrine, au bras gauche. Quel regard il avait, de quelle voix il m'a dit, en tendant vers moi son index :

— Ils peuvent me blesser tant qu'ils veulent, pourvu qu'ils me laissent ce doigt-là de bon pour presser la gâchette !

Je leur ai donné des gauloises, disant que je regrettais qu'elles ne soient pas aussi bonnes que les cigarettes grecques. Un petit jeune a dit timidement :

— Moi, je la trouve très bonne, parce qu'elle vient de France.

Alors, soudain, un cri a éclaté, et tous l'ont repris, l'ont répété avec enthousiasme. Et jamais ce cri-là, si souvent entendu en Grèce, quand on savait que j'étais l'envoyée spéciale de l'*Humanité*, ne m'a autant bouleversée que ce jour-là, scandé interminablement par ces hommes étendus sur la terre, pantelants :

— *Zito* Thorez ! Vive Thorez ! Thorez ! Thorez !...

Quand nous sortions d'une baraque, les chants éclataient derrière nous et j'entendais le mot sacré pour

lequel ces hommes avaient versé leur sang : « *Lefteria* ». Liberté...

Et, aujourd'hui, j'entends encore le ton dont l'andartès blessé m'a dit :

— Pourvu qu'ils me laissent ce doigt-là de bon...

*
* *

Pendant toute la nuit, sous la pluie, nous avions contourné cette ville de X..., où se calfeutraient les fascistes. Elle se dressait devant nous, à chaque détour du chemin, hallucinante, avec sa couronne de lumières embuées, tremblantes comme des larmes. Arrivés à un village avant l'aube, nous avons trouvé debout, en pleine nuit, pour nous accueillir, toute la famille du jeune paysan qui nous avait servi de *sindesmos*. Tous s'empressaient autour de nous pour s'occuper des bêtes, de nos bagages, nous donner à manger, nous apporter des couvertures, tous, depuis le grand-père, qui était le *papas* — le curé orthodoxe — du village, jusqu'au petit dernier qui trottait sur ses jambes de cinq ans. Et comme je m'étonnais, la mère me dit :

— C'est bien le moins que nous puissions faire, il me semble, pour nos andartès qui se battent pour nous !

C'était la plus riche maison du village, et ce jour-là, pour la première fois, j'eus une chambre pour moi toute seule, avec un grand lit. J'étais si épuisée qu'au lieu de manger, comme faisaient mes compagnons, j'allai tout de suite me jeter sur ce lit magnifique — il ne poussait pourtant pas la magnificence jusqu'à avoir des draps — et je m'y endormis d'un sommeil bienheureux jusque dans l'après-midi.

Après cela, nous avons fait un déjeuner formidable avec du porc et une tourte grande comme une roue, faite exprès pour nous de pur froment et de beurre. L'après-midi, j'ai encore été dormir, et pour le dîner il y avait du poulet. Quelle bonne maison tout de même ! Nous mangions ces viandes succulentes assis par terre, sur des couvertures, dans la grande salle

de la ferme, sur une table à la turque, basse et ronde, de bois blanc, bien lisse, de ces tables en usage dans les campagnes de Grèce, qu'on apporte à l'heure des repas et qu'en enlève ensuite.

Nous avons passé la veillée au coin du feu, avec la famille et d'autres paysans. Ils me racontèrent l'histoire de leur village, qui ressemblait à celle de tous les villages de Grèce. Toujours la même monotone histoire de brutalités, de prison, d'incendies, de pillages. Une nuit, deux paysans avaient été assassinés. La police disait : « Ce sont deux Bulgares ! » car le mot « Bulgare » est un mot injurieux pour eux, les fascistes, et c'est ainsi qu'ils désignent les communistes. Mais ces paysans n'étaient pas communistes du tout : c'étaient des hommes tranquilles, qui ne s'occupaient que de leur travail, parmi les meilleurs du village. Seulement, ils avaient défendu deux jeunes filles que les gendarmes voulaient violer, et c'est alors qu'ils les ont tués.

— Les gendarmes aussi se livrent à ces attentats contre les femmes ?

Les paysans se sont mis à rire amèrement :

— C'est le métier des gendarmes de violer les filles! Rien qu'ici, cinq ont été violées, sans compter celles qu'on ne sait pas.

Elles le cachent quand elles le peuvent, bien sûr. Si on le savait, leur vie serait brisée : jamais elles ne trouveraient de mari. La virginité est chose si sacrée dans le peuple grec que les jeunes filles préfèrent la mort au déshonneur. C'est ce qui explique en grande partie, du reste, pourquoi les andartisas peuvent vivre côte à côte avec les andartès dans l'armée, ce qui, dans d'autres pays, soulèverait beaucoup de problèmes.

Des femmes du village ont été battues sauvagement, l'une en est devenue folle ; trente paysans ont été emprisonnés, vingt d'entre eux condamnés à quinze ans de prison et trois à mort.

— La prison du village, me dit Yigas, était toujours ensanglantée.

Yigas, qui a quarante-deux ans, est andartès. C'est lui qui commandait, hier, le détachement de vingt hommes qui a traversé avec moi la plaine pendant la nuit. C'est un paysan grand et solide, calme, souriant, peu bavard et qui jamais ne s'émeut. Il a des cheveux blonds, drus et bouclés. J'ai vu comment il sait commander au cours de cette noire nuit glacée, dans la boue, sous les rafales, à travers la plaine fasciste, et quelle autorité il a sur ses andartès. Et justement, il est de ce village.

— Moi, par exemple, me dit Yigas, j'ai combattu deux ans et demi dans l'E.L.A.S. après avoir fait la guerre contre les Italiens, et il y a deux ans déjà que je suis avec l'Armée démocratique. Voilà comment ça s'est passé pour moi. J'étais à peine revenu chez moi après Varkiza, quand l'E.L.A.S. a été dissout. On avait livré toutes les armes du village, et alors les gendarmes monarcho-fascistes sont revenus pour s'installer ici comme avant la guerre, au temps de Métaxas. La première chose qu'ils ont faite, c'est de m'arrêter. Ils m'ont battu, ils m'ont injurié, ils m'ont dit que j'étais Bulgare et que je voulais vendre la Macédoine à Tito !

— Pourquoi à Tito ? Si vous étiez Bulgare, ça serait plus logique de la vendre à Dimitrov qu'à Tito, qui est Yougoslave !

— Oui, dit Yigas en riant, mais probable que les fascistes sont brouillés avec la logique ! Toujours est-il qu'ils m'ont condamné à six mois de prison, ou bien à payer douze napoléons d'or d'amende.

— Comment ça, douze napoléons ? dis-je, étonnée.

— C'est toujours en pièces d'or qu'on calcule, chez nous, anglaises, françaises ou américaines, parce que notre argent à nous est tout le temps en train de fiche le camp. A ce moment-là, douze napoléons d'or, ça faisait un million six cent mille drachmes. Pour racheter ma liberté, comme je n'avais pas cet argent, j'ai fait vendre mes deux bœufs, ma seule richesse, et maintenant je n'ai plus rien pour labourer mes champs. Quand ils m'ont relâché, j'avais compris, et

je suis tout de suite parti pour la montagne. Mais, après ça, ma femme a été arrêtée quatre fois, et la dernière, ils l'ont gardée. Et nous avons deux garçons, de quatorze et seize ans. Heureusement que le village a été libéré en juillet dernier ; nous sommes tranquilles maintenant. A part les bombardements, naturellement.

A ce moment, trois officiers de cavalerie sont entrés dans la salle. Ils venaient m'apporter un message d'un *archigos* qui se trouvait dans un village à deux heures de là. Il nous y attendait pour continuer le voyage avec lui, si nous le voulions, mais il fallait le rejoindre tout de suite. Mais Yanis, l'officier à qui on m'avait confiée, trouvait que j'étais encore fatiguée, que rien ne pressait et que nous pouvions aussi bien partir le lendemain, après une bonne nuit, car nous avions une étape d'onze heures d'affilée à faire. J'en tombai facilement d'accord. Je ne me doutais pas qu'il ne s'agissait pas du tout d'un *archigos* quelconque, mais de l'*archigos* de toute la région, qu'il aurait été fort intéressant pour moi de voyager en sa compagnie et qu'au demeurant, si cet officier supérieur m'envoyait chercher, c'est qu'il avait de bonnes raisons pour cela. Si j'avais su !

Nous avons donc continué à causer, puis je me suis retirée dans « ma » chambre, où j'ai pu écrire jusqu'à minuit à la pâle lueur d'une lampe, et ensuite me déshabiller pour dormir, quel luxe ! Et le lendemain, je pus faire une toilette complète et raccommoder mon linge. A huit heures, j'étais paisiblement occupée à repriser mes bas, lorsque Yanis me cria par la fenêtre :

— Simone, dépêchez-vous, les fascistes sont dans la colline !

Comme Yanis est le plus Marseillais des Grecs, je crus qu'il plaisantait encore. Notre départ n'était prévu que pour neuf heures ; j'avais donc beaucoup de temps devant moi. Mais, quelques minutes après, Yanis entra dans ma chambre :

— Il faut partir tout de suite, il y a du danger !

A son visage, je vis cette fois que c'était sérieux. Je m'habillai en hâte, fourrai tout en vrac dans mes bagages. Mais déjà Kosta les empoignait — c'était toujours le Kosta de la bataille du Vermion, le grand Kosta blond qui s'amusait de tout, le plus fidèle, le plus dévoué, le plus plaisant des compagnons de voyage — et je sortis avec lui. Je n'avais entendu aucun bruit au dehors, et je fus stupéfaite de trouver la cour de la ferme remplie de gens. C'était une foule silencieuse, immobile, une foule bariolée, car, à part quelques vieillards, il n'y avait là que des femmes et des petits enfants vêtus de ces étoffes grecques aux belles couleurs. Tous nous regardaient, la terreur sur le visage. Et puis des vieilles joignirent les mains, elles chuchotèrent vers nous :

— Dépêchez-vous de vous en aller... Ils arrivent... Ils sont là... Ils vont vous prendre !

Dans un moment, les fascistes allaient être là, parmi elles qui restaient, mais c'est d'abord à notre salut qu'elles pensaient, c'est pour nous qu'elles avaient peur. Et tous ces gens, s'ils étaient accourus ici au lieu de rester à l'abri dans leurs maisons, c'était pour nous prévenir. Sans la complicité de tout ce village, j'étais surprise par les fascistse en train de repriser mes bas.

— Tout le monde est déjà parti, me dit Yanis, nous sommes les derniers.

Il sauta sur son cheval, moi sur Kitsos, Kosta tapa sur le mulet des bagages, et en route ! Mais à peine avions-nous franchi la porte de la cour qu'un assourdissant fracas nous déchira les oreilles : fusils, mitrailleuses, mortiers, tout partait à la fois. Les monarcho-fascistes faisaient leur entrée dans le village, à deux cents mètres de là.

— Par là, par le lit du torrent, me cria Yanis, tous les chemins sont coupés !

Devant nous, des paysans couraient à toutes jambes. Une quinzaine d'andartès gravissaient une colline à droite, en plein découvert. « Pourvu qu'ils aient le temps de dépasser la crête avant d'être massacrés ! »

pensai-je. Les fascistes savaient bien qu'ils n'étaient qu'une poignée dans ce village, avec leurs fusils de quatre sous — c'est pour ça qu'ils étaient venus.

— Dépêchez-vous, cria Yanis derrière moi, ils tirent sur nous !

Les balles, en effet, sifflaient à nos oreilles. Non, à ce moment-là, je ne me suis pas demandé si je savais monter à cheval ! Kitsos, du reste, ce roi des *alogos* de Grèce, filait comme un ange. Seulement, c'était une bête délicate, et qui avait horreur de poser ses pieds dans la boue. Aussi chaque fois que nous devions traverser le ruisseau — et ça nous arrivait à chaque minute, car il serpentait entre ces rocs abrupts, et il fallait passer d'une rive à l'autre pour trouver un terrain praticable — Kitsos s'arrêtait sur le bord vaseux, le sabot levé, pour réfléchir, et il me fallait user d'énergie — c'est-à-dire que je tapais sur lui de toutes mes forces avec la canne du général Markos — pour qu'il surmontât rapidement son dégoût.

— Est-ce qu'ils ont des chevaux, les fascistes ? demandai-je à Yanis.

Mais je n'entendis pas sa réponse. Yanis, qui était un très bon cavalier, aurait pu aller trois fois plus vite que moi, mais c'est à lui qu'on m'avait confiée. il était responsable de moi, et c'est pourquoi il restait derrière moi, il me protégeait de son corps. Je tournai la tête et vis, loin derrière nous, Kosta qui tapait à tour de bras sur le mulet des bagages, planté sur ses quatre pieds. Il nous en avait déjà fait voir, ce sale mulet noir ! Mais hier nous ne cessions de plaisanter le malheureux Kosta qui n'arrivait pas à se faire obéir de cette incontrôlable bête. Aujourd'hui, ça ne nous faisait plus rire. « Mais il est fou, Kosta ! pensai-je. Pourquoi diable ne laisse-t-il pas là son mulet ? En voilà une affaire, nos bagages ! Il va se faire tuer, ou, pis encore, prendre par les fascistes ! »

La fusillade redoublait, si proche maintenant qu'on n'entendait plus le sifflement des balles, mais seulement les détonations, ponctuées par les graves, les

fracassantes explosions des grosses bombes de mortier. L'une tomba derrière nous. On ne voyait plus Kosta. A un moment il fallait gravir une pente, et je me sentis soudain glisser en arrière avec ma selle.

— On a oublié d'attacher la courroie du devant ! m'écriai-je.

Je m'étais à demi couchée sur le dos de Kitsos, je me cramponnais à sa crinière. Yanis descendit de son cheval pour fixer la courroie. Et toujours cette fusillade. Mais Yanis ne me quittait pas d'une semelle. Il y avait autour de nous des bêtes, des vieillards à genoux tremblants, des femmes avec des bébés dans les bras. Et tout ça courait dans l'eau, à travers les rochers.

Plus loin nous étions sur l'une des berges escarpées au-dessus du torrent, dans un tel éboulis de rocs que Kitsos manque un saut, il glisse sur la pierre lisse, il s'embrouille les pattes, près de s'abattre, la selle tourne brusquement et je me retrouve soudain sous le ventre de mon coursier ! Je m'aperçois alors seulement qu'on n'avait pas eu le temps de le sangler et que j'avais fait toute cette chevauchée, sans le savoir, sur une selle simplement posée sur le dos de la bête ! Alors Yanis s'arrête encore, et il vient de nouveau à mon secours. Le malheur réparé, je remonte en selle, et nous voilà repartis. Mais Kosta, pendant ce temps-là, ne nous avait pas rejoints. Où était Kosta ?

Nous étions nombreux maintenant. Partout, dans le lit du torrent, sur les pentes des berges, et au-dessus de nous, sur le flanc nu de la montagne, là-haut, on voyait des multitudes qui couraient. Les vieux se hâtaient, appuyés sur des bâtons, les enfants trottaient de toutes leurs petites jambes, accrochés aux jupes de leurs mères qui serraient des petits dans leurs bras, comme un trésor. Et toutes ces jeunes filles... Et aussi des vaches, des mulets, des moutons, des chevaux, des cochons, toute une galopade d'animaux affolés par les détonations, par les coups de trique, par les morsures des chiens. Comme autrefois devant

les Huns, le village s'était vidé devant les représentants de « l'ordre et de la loi », devant les soldats de Marshall. Je l'avais là devant les yeux, sans abstentions et sans urnes truquées, le plébiscite de la Grèce !

Une demi-heure après, nous avions atteint le sommet de la montagne. Les paysans étaient arrêtés là, avec leurs bêtes. Cela ressemblait à un champ de foire.

— Arrêtons-nous, me dit Yanis, ils ne peuvent plus nous atteindre ici. C'est curieux que les fascistes soient venus justement ce matin, c'est la première fois depuis six mois que nous les avons chassés du village. Il est clair qu'ils sont venus pour vous. Ils ont dû apprendre que vous aviez passé la plaine la nuit d'avant. Ils ont des espions dans les villages, avec des radios militaires dernier modèle. Ils ont de quoi les payer, vous pensez ! Ça sert à ça aussi, les dollars. Ce qu'ils vont être vexés d'apprendre qu'ils vous ont manquée de trois minutes seulement !

Nous nous mîmes à rire de contentement. Mais non, ce n'était pas moi qu'ils poursuivaient, les fascistes : c'était la vérité. Mais la vérité, c'est plus fort que les canons. Les valets de Truman avaient voulu étouffer la voix du seul journal qui depuis huit mois avait réussi à percer le rideau de dollars. Mais l'*Huma*, grâce à la complicité de ce peuple, lui avait glissé entre les griffes.

— Tenez, continua Yanis, ils avaient bien combiné leur affaire, nous étions encerclés : regardez où ils sont !

Je me demandais comment, de si loin, on pouvait encore voir les fascistes. Je me retournai, regardai vers la plaine. Alors je poussai un cri. Sur le paysage, comme sur une carte d'état-major piquée de drapeaux, on pouvait voir en effet où étaient les fascistes. En bas, sur notre gauche, entre notre village et les monts, de sinistres bouquets de fumée jaune, transpercée de flammes, jonchaient la plaine, des dragons noirs se tordaient vers le ciel. Les villages brûlaient. Quatre,

cinq, six villages. Les fascistes avaient d'abord occupé ceux qui se trouvaient en amont, pour être sûrs de nous découvrir, de nous couper la route. Or, la première chose qu'ils font lorsqu'ils entrent dans un village, c'est de mettre le feu. Alors on peut de loin voir où ils sont, on peut lire sur la terre leur signature : l'incendie, le crime.

Oui, la voilà, la sorte de guerre qu'ils font, les monarcho-fascistes grecs. Je l'ai vue, vue de mes propres yeux. Je porte témoignage.

Les paysans, silencieux, regardaient leurs maisons qui brûlaient. Ils ne songeaient pas même à s'indigner, ils avaient l'habitude, eux. Mais une femme, les poings serrés, les yeux brûlants de haine, me prit à témoin. Elle me dit seulement, d'une voix étranglée :

— Regardez ! Regardez ce qu'ils font !

Et elle ajouta :

— Vous le direz ? Dites, vous le direz ?

— Je le dirai, soyez sans crainte. Je suis venue ici pour ça.

Oui, je le dirai, nous le dirons tous, nous le crierons si fort qu'à la fin le monde le saura, malgré la presse vendue, malgré la radio de mensonge, malgré le silence, la complicité, la lâcheté. Nous le dirons jusqu'à ce que les peuples désabusés fassent reculer le crime.

Un vieux paysan, assis par terre près de sa vache, les bras ballants, me regarda tristement, et il murmura :

— Qu'est-ce que vous voulez faire quand les fascistes arrivent avec leurs blindés, leurs mitrailleuses, nous qui n'avons pas d'armes... On est bien obligé de s'en aller...

A ce moment, un long sifflement chantant passa devant nous dans le ciel. Un obus !

— Diable, fit Yanis, ils ont même amené de l'artillerie, c'est le grand jeu ! Et voilà qu'ils bombardent le village par où je comptais vous mener. Il faudra prendre un autre chemin.

Nos aventures commençaient à peine. Plus tard, escortés de dix jeunes andartès qu'on nous envoya pour nous défendre en cas de besoin, nous avons dû marcher pendant deux jours dans la haute montagne, coucher dans la neige, et rien à manger. Mais pas une seule fois un seul de ces garçons ne fit la plus légère allusion au fait qu'il pouvait avoir faim...

Mais maintenant sur cette montagne où nous étions tous à regarder, à attendre des nouvelles, des instructions, voilà notre Kosta qui apparaît enfin, tout souriant, comme d'habitude. Je l'aurais embrassé. Il paraissait enchanté, comme s'il avait joué un bon tour aux fascistes. On lui avait confié ce mulet, ces bagages, il en était responsable, et il les avait sauvés. Un andartès n'abandonne pas le matériel à l'ennemi, dût-il y laisser sa vie. Kosta nous dit en riant qu'un obus de mortier était tombé à quelques mètres devant lui. Il avait vu, lui, les fascistes qui arrivaient. Il y en avait des centaines.

— Et les quinze andartès qui étaient sur la petite colline à l'entrée du torrent, ils ont eu le temps de s'échapper ?

Kosta me regarda, étonné :

— S'échapper ? Mais ce sont eux qui ont arrêté les fascistes, naturellement ! Sans eux, vous ne seriez pas là, les fascistes vous auraient prise !

Deux jours après, j'appris que la cavalerie de Markos était descendue de la montagne pour contre-attaquer, qu'à midi les andartès avaient déjà chassé les fascistes. Dans le village où j'avais passé la nuit, ils avaient seulement eu le temps de brûler une maison — et pas celle qui m'avait hébergée, le secret avait été bien gardé — d'emmener une dizaine de vieux qu'ils avaient arrêtés. Et puis, lorsque les andartès sont arrivés, ils se sont sauvés avec une telle précipitation qu'ils ont laissé derrière eux un camion rempli de boîtes de conserves ! Et on trouva aussi des armes abandonnées, des fusils et deux mortiers.

Mais je ne pus obtenir d'autres renseignements,

avoir des nouvelles des quinze andartès. Je ne connais pas même le visage de ceux qui m'ont sauvé la vie. Qui sait s'ils ont été blessés, tués peut-être... Je n'ai pas pu les remercier.

Je veux le faire ici. Merci, armée de Markos. Merci, peuple de héros.

XI

GRECE, TERRE DE L'HOMME

JE ne sais pas quand je pourrai regagner la France. Me voilà depuis douze jours bloquée au pied d'une haute montagne, avec la perspective de passer tout l'hiver ici, dans cette hutte de branchages que je partage avec quinze andartès. La rivière qu'il me faudrait traverser pour m'en aller a été en effet tellement grossie par les torrentielles pluies d'automne et la fonte des premières neiges qu'il est maintenant impossible de la franchir à cheval.

Heureusement, j'ai aujourd'hui une table, enfin, et c'est sur cette table que j'écris. Mihalis me l'a fabriquée hier après avoir descendu de la montagne sur son épaule, sous la pluie, quatre troncs bien droits de jeunes arbres. Tous les andartès s'y sont mis : Démosthène a coupé des morceaux de fil de fer qui seront les clous, le petit Caramelas les a aplanis et aiguisés, le vieux « *barba* » Stefan a démoli une vieille caisse. Et puis l'industrieux Mihalis, — qui, avant la guerre, était à la fois le cordonnier, le maçon et le menuisier de son village — a ajusté les planches, et voilà le dessus de la table. Il a scié les troncs d'arbres, et voilà les pieds. Et puis il a adroitement relié le tout avec des branches. Après cela, comme le sol de la hutte est tout bosselé de pierres, il a creusé des trous dans la terre pour y caler solidement les pieds.

Non, jamais aucune table ne m'a donné autant de fierté que celle-ci, avec les trous et les crevasses de ses mauvaises planches, ses pieds mal équarris où pendent des chevelures d'écorce. Non, ce reportage ne peut ressembler à aucun de ceux que j'ai rédigés sur de belles tables. J'écris au crayon, car mon flacon d'encre s'est vidé dans mon sac de toilette, et du reste mon stylo fidèle s'est cassé dans l'une de mes nombreuses chutes d'*alogo*. A partir de quatre heures il fait sombre dans la cabane, et il n'y a pas de lampe, ni même de bougie. Sans compter qu'il n'est guère facile de se recueillir ici. Kitsos essaye de reclouer sa mauvaise semelle, Socrate chantonne en faisant sécher son tabac sur le poêle minuscule, Démos taille un morceau de toile pour en faire une pièce à un pantalon, les autres parlent et rient. On entend aussi les ronflements de ceux qui ont marché et combattu pendant toute la nuit glacée et qui maintenant dorment, épuisés, étendus côte à côte, tout habillés, leur capote humide sur la tête, leurs pauvres souliers crevés et leurs *tsarouchias* dépassant du bat-flanc. Et je ne parle pas de la pluie, qui, à chaque averse, nous tombe dessus à travers le toit et fait dans la hutte des flaques boueuses. Non, ce reportage en vérité ne sera pas écrit avec de l'encre ni des mots bien polis : il sera écrit avec des larmes et du sang, avec le courage et le rire des andartès, avec la douleur et l'héroïsme de ce peuple.

Voici bientôt deux mois que je parcours la Grèce libérée, que je partage la vie précaire des andartès — les soldats de l'Armée démocratique grecque. Et je comprends mieux encore aujourd'hui pourquoi M. Truman empêche les journalistes de parvenir jusqu'ici. Si la vérité sur la Grèce était connue dans le monde, une telle tempête d'indignation s'élèverait qu'elle ferait reculer l'ogre du dollar. Et quelle leçon que la Grèce pour nous, Français, et pour tous les peuples que veut coloniser l'impérialisme américain — quelle leçon et quel exemple !

Ici, dans ce miroir grossissant, les plus aveugles

seraient bien obligés de constater ce que signifie en réalité « l'aide » américaine, ils verraient le hideux visage caché derrière le philanthropique plan Marshall. En Grèce, j'ai vu ce que, si nous le laissons faire, le parti américain prépare pour la France : le retour des années du malheur, les traîtres revenus au gouvernement... la suppression de toutes les libertés, la faim, la misère... la guerre, l'occupation étrangère, les bombardements, le pillage, l'incendie... la prison, les camps de concentration, les tortures, le peloton d'exécution, l'assassinat...

Mais j'ai vu aussi en Grèce, j'ai vu surtout ce que peut le courage d'un peuple lorsqu'il combat pour sa vie, pour sa liberté, pour son honneur. Ce petit pays ruiné, décimé par sept années de guerre, n'a pas hésité à se dresser de nouveau, tout seul, sans armes et sans pain, contre le colosse américain. Non seulement il résiste, mais il attaque, il reconquiert peu à peu le territoire de la patrie, comme il l'a fait au temps des nazis. Et M. Truman, avec tous ses dollars, avec les militaires, les avions, les canons et les tanks qu'il expédie à ses valets du gouvernement américain d'Athènes, est obligé de reculer.

Ce n'est pas le sort de la seule Grèce qui se joue ici, dans ces montagnes, dans ces plaines : c'est notre sort à tous, c'est le sort de l'Europe et de la liberté. Dans cette nouvelle bataille des Thermopyles, un autre Léonidas, avec sa poignée de héros, a arrêté le flot de la nouvelle barbarie. Souvenons-nous : nos Munichois ont laissé écraser l'Espagne par Hitler, et le lendemain c'était notre tour. Prenons-y bien garde: si nous laissions écraser la Grèce par l'impérialisme américain, demain ce serait notre tour. Mais cette fois les peuples ont compris la leçon. Ils savent que tous sont solidaires et que le combat de l'un est le combat de tous. A « l'aide américaine » aux fascistes grecs nous opposerons, nous autres, l'aide des peuples au peuple grec.

Dans cette hutte de branchages, sur cette table dérisoire, je veux d'abord, avec toute mon admiration,

tout mon amour, te saluer, Grèce claire et dure, diamant de l'Europe, toi que j'ai ici retrouvée, Grèce de toujours, terre des héros, mère de la France. C'est toi qui nous as donné la civilisation, c'est toi qui nous as appris l'intelligence, la beauté, la mesure, le sourire — et comment on lutte et on meurt pour la liberté. Et aujourd'hui ton exemple sublime nous enseigne, nous fortifie dans notre propre combat contre le même ennemi.

Tu n'es pas seule dans la dure bataille, nous sommes à tes côtés, et nous allons t'aider, avec tous les autres peuples du monde. Tu manques de tout, il faudra que nous te donnions tout. Mais tout, ce ne sera rien. Jamais, non jamais, nous ne parviendrons à payer notre dette de reconnaissance envers toi, petit peuple de géants, Grèce chérie, terre de l'homme.

TABLE DES MATIERES

Comment j'ai percé le rideau de dollars........ 7
Première journée avec les andartès........... 24
Le phénix renaît de ses cendres 45
Heureux qui, comme Ulysse... 75
Fête dans la montagne 96
Je crois que tu l'aimeras 115
La terreur 133
Léonidas n'est pas mort 148
Markos 168
Merci, peuple de héros 210
Grèce, terre de l'homme 226

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 15 JUIN 1948,
SUR LES PRESSES
DE L'IMPRIMERIE
CENTRALE COMMER-
CIALE, 13, RUE DE
LA GRANGE - BATE-
LIÈRE, PARIS - 9e
(J. LONDON, IMPR.)

Numéro d'édition : 102.
Dépôt légal : 2e trimestre 1948.

EXTRAIT DU CATALOGUE

GRANDES FIGURES

MARCEL PRENANT : **Darwin**.................. 140 fr.
EDITH THOMAS : **Jeanne d'Arc**.............. 140 fr.
HENRI LEFEBVRE : **Descartes**............... 180 fr.
AGNES HUMBERT : **Louis David**.............. 140 fr.
JEAN LARNAC : **George Sand révolutionnaire**.. 160 fr.

CIVILISATION FRANÇAISE

PIERRE GEORGE : **Géographie économique et sociale de la France**.............. (En réimpression)
MARCEL COHEN : **Histoire d'une langue, le français** .... 280 fr.
ROGER GARAUDY : **Les Sources françaises du socialisme scientifique** .... 240 fr.
JEAN DAUTRY : **Histoire de la Révolution de 1848 en France**.............................. 300 fr.
GEORGES COGNIOT : **La Question scolaire en 1848 et la loi Falloux**...................... 240 fr.

LA SCIENCE ET L'HOMME

P. LABERENNE : **L'Origine des mondes**...... 180 fr.
MARCEL PRENANT : **Biologie et marxisme**.. 225 fr.

COLLECTION « FRANCE D'ABORD »

Lettres de fusillés.............................. 130 fr.
B. NARDAIN : **Vers l'Armée de la République**. 54 fr.
A. SOBOUL: **L'Armée nationale sous la Révolution** 60 fr.
J. GRESA : **Complots contre l'aviation française** 90 fr.
L. SAUREL : **Hoche**............................ 150 fr.
R. CRIBEILLET : **Vie et combats de Partisans**.. 180 fr.

ESSAIS ET DOCUMENTS

ANDRE SIMONE : **Les Hommes qui ont trahi la France**.................................. 160 fr.
ILYA EHRENBOURG : **Sur les Routes de l'Europe** .... 100 fr.
GEORGES SADOUL : **Mystère et puissance de l'atome** .... 140 fr.
A. LOUISE STRONG : **La Pologne que j'ai vue** 140 fr.
R. DE JOUVENEL : **Vingt années d'erreurs politiques** .... 220 fr.
EDGAR MORIN : **Allemagne, notre souci**...... 140 fr.
M. SAYERS et A. KAHN : **La grande Conspiration contre la Russie**...................... 225 fr.
EGON ERWIN KISCH: **Découvertes au Mexique** 175 fr.
JEAN CATHALA : **L'U.R.S.S. contre la guerre** 180 fr.
SIMONE TERY : **Ils se battent aux Thermopyles** 160 fr.



Il a été tiré du présent ouvrage vingt-cinq **exemplaires** sur vélin pur fil, soit dix numérotés de 1 à 10 **et quinze** hors commerce numérotés de I à XV.

Exemplaire N° ......